LE PRINTEMPS 61

présenté par MADAME EXPRESS (pp. 17 à 21)

L'EXPRESS

1,25 NF

2 MARS 1961. — N° 507.

ALGÉRIE
LA FIN DES SECRETS

(pp. 3, 4.)

(Dalmas.)

S. M. HASSAN II, ROI DU MAROC.

« Grands sont les yeux d'un père mort. »

(Proverbe persan)

LES IMPOTS

Je viens de lire votre article sur les impôts. Tous les salariés savent fort bien qu'ils ont à supporter la plus lourde charge: alors, pourquoi aucun syndicat, aucun parti politique, n'organise-t-il pas des manifestations pour lutter contre cette injustice ? Pourquoi existe-t-il une sorte de conspiration du silence que seul votre journal, une fois de plus, ose rompre ?

Nous, salariés, allons-nous nous laisser ainsi longtemps tondre sans faire plus que de gémir chacun pour soi ? Que faire ?

PH. DE MUN,
Paris.

UNE CLASSE « DISSOUTE »

Dans l'école publique de garçons où j'enseigne, une institutrice vient de partir (la situation de son mari l'appelant à l'étranger). Ne trouvant personne pour la remplacer, l'Académie (c'est-à-dire l'Education Nationale) a déclaré la classe « dissoute ». Il a donc fallu « se débrouiller », c'est-à-dire répartir les 40 élèves de cette classe, ce qui surcharge encore un peu plus les autres classes, et empêche de travailler dans des conditions convenables. (A peu près toutes les classes comptent 40 élèves.)

Quand voudra-t-on nous accorder les crédits nécessaires ? Nous manquons de locaux, et surtout d'instituteurs car les salaires sont trop bas. (Exemple : sortant de l'Ecole Normale, étant titulaire, j'ai débuté en province à 50.000 francs par mois !)

M. R.,
Paris.

[Voir p. 6 nos informations : « Sur le bureau de M. Paye ».]

LA T.V. SCOLAIRE

M. Salacrou ne fait-il pas beaucoup d'honneur à la télévision scolaire en se déclarant ahuri par elle ? Le voici tout échauffé d'un modeste documentaire (« simplet », dit-il) sur le château de Versailles, qui évoque La Vallière et la Montespan au lieu d'approfondir les causes de la Révolution française. Quel historien d'art laisserait M. Salacrou marier aussi impétueusement la philosophie de l'histoire et l'architecture ? J'ajoute que ce film — car il s'agissait d'un film et non d'une « conférence » — avait reçu l'agrément de la Commission ministérielle du film d'enseignement, composée de professeurs peu portés sur la gaudriole ou l'antirépublicanisme.

Deux : M. Salacrou trouve l'émission scolaire sur M. Mauriac « pas assez didactique ». Il rejoint sur ce point les honorables fonctionnaires des finances, qui souhaitent réduire la télévision scolaire à des cours télévisés, moins coûteux évidemment que des visites d'usines, de musées, de théâtres ou de laboratoires. Jusqu'ici la télévision scolaire, en France du moins, a cherché à tendre aux écoliers un miroir fidèle du monde d'aujourd'hui, et si possible de demain. On a pensé ici que la présence d'un auteur en liberté inciterait le jeune téléspectateur à approfondir l'œuvre mieux que toute exhortation directe. Active (et non didactique) la télévision scolaire — qui en est à sa dixième année d'existence — veut inciter le téléspectateur à l'effort individuel ou collectif. Dirai-je que cet appel à l'effort me paraît être sa tâche essentielle ? Si l'école doit apprendre à lire, elle doit aussi aujourd'hui apprendre au futur téléspectateur adulte à déchiffrer, interpréter, juger, utiliser les images pour son perfectionnement personnel. Il y va peut-être de la liberté dans la société de demain.

H. DIEUZEIDE,
Agrégé de l'Université,
Chef du service de
la télévision scolaire.

[J'ai reçu de M. Maurice Mercier, une lettre dont voici un extrait :

« Ce jour-là, l'émission T.V. scolaire prévue pour les écrivains du XX[e] siècle n'a pu avoir lieu à cause de moi. J'en étais en effet le producteur. Il s'agissait de Henry de Montherlant. Or, M. de Montherlant avait interdit mon émission, qui ne lui convenait pas.

« Aussi, l'Institut national Pédagogique responsable de ces émissions T.V. scolaire, pris de court, a eu recours à un film grand public qui existait déjà sur François Mauriac et n'avait nullement été conçu dans la perspective de T.V. scolaire. C'est en somme un reportage filmé, un bon film qui ne se voulait pas didactique, et pour cause. »

Qu'avais-je dit d'autre ?

Enfin, si la T.V. scolaire en est déjà à sa dixième année, j'aimerais savoir combien d'élèves ont suivi ces cours et combien elle a coûté. Et combien d'élèves suivent en ce moment ses cours et combien ils coûtent. Des chiffres exacts amèneraient peut-être les responsables à réorganiser entièrement la T.V. scolaire, qui vit mal dans une ombre trop épaisse. — Armand Salacrou.]

La semaine prochaine :

- **LA CHINE ET LES AUTRES**
  par FRANÇOIS MITTERRAND
- **LE DOLLAR EN BALLOTTAGE**
  par ALFRED SAUVY
- **LE RETOUR DES INTELLECTUELS**
  par ARTHUR MILLER

et les propos de *FRANÇOISE SAGAN*

SIQUEIROS EN PRISON

Je viens vous demander de m'aider à faire libérer mon mari David Siqueiros, qui a eu 64 ans le 29 décembre 1960. Celui que le magazine « Life » désignait le 5 décembre 1960 comme « Le peintre n° 1 du Mexique » est depuis bientôt sept mois le détenu 46.788/60 enfermé dans la cellule n° 38 de la prison Lecumbero, à Mexico.

David Siqueiros se trouve détenu « préventivement » après avoir été inculpé d'« attaque à main armée », de « port d'arme prohibée », de « coups et blessures aux agents de la force publique » et de « dissolution sociale ».

Au début de cette année, David Siqueiros entreprit de terminer au château de Chapultepec une peinture murale de 400 mètres carrés qui aurait dû être inaugurée pour l'anniversaire de la Révolution. Ce travail l'absorbait beaucoup et son activité se borna, d'autre part, à participer à un congrès national pour la libération des prisonniers politiques.

DAVID SIQUEIROS.

Le 9 août 1960, à 22 h. 30, quinze policiers, sans mandat mais revolver au poing, arrêtèrent David Siqueiros. Il fut détenu quatre jours durant, au secret, dans une cellule sans lumière ni installation sanitaire, puis transféré le samedi 19 août à la prison Lecumbero. Il y est toujours.

Le 20 novembre 1960, cinquantième anniversaire de la Révolution mexicaine, les peintures de Siqueiros ont été reproduites par de nombreuses publications mexicaines ou étrangères. Le président de la République, Lopes Mateos, a offert aux ambassadeurs et chefs de gouvernement étrangers un luxueux album, préfacé par lui, où figuraient, en bonne place, les œuvres de Siqueiros avec celles de ses amis et compagnons de lutte : Diego Rivera (mort en 1958) et Clemente Orozco (mort en 1959).

Mais tandis que ses peintures étaient utilisées pour la propagande gouvernementale, le dernier des « Trois Grands » qui fondèrent en 1920 l'art mexicain contemporain faisait la grève de la faim, avec trente-cinq autres détenus, pour la libération de prisonniers politiques, depuis longtemps détenus « préventivement » eux aussi. Huit ont été libérés. Mais David Siqueiros reste en prison.

ANGELICA SIQUEIROS,
Mexico.

A PROPOS D'ANTONIONI

Morvan Lebesque est un remarquable critique cinématographique, passionné et intelligent. Dieu merci, il se trompe souvent, comme tout le monde, ce qui n'enlève rien à ses mérites. Il a tort de se laisser subjuguer par Antonioni au point de trop coïncider avec les intentions du film dont il a à rendre compte.

Il est vrai qu'Antonioni « *insiste sur tout ce qu'un réalisateur médiocre se hâterait de couper* », comme le dit Lebesque. Mais « l'interminable soirée chez les milliardaires » s'est vue chez Fellini, « la promenade sans raison et sans but dans les rues de la ville » a déjà été traitée par Louis Malle et Alain Resnais. Que vaut cette façon de faire ? Elle démystifie tout à la fois l'art et la vie. Cette démystification est une lucidité et une purification. Mais passé cette minute de vérité, qu'y a-t-il ? Antonioni veut-il donner à comprendre qu'il n'y a rien ?

Si cela était, il faudrait rétorquer paisiblement : « *Tu te trompes, Antonioni. A côté des échecs, il y a les succès. En regard des temps morts, il y a des temps forts. Les plénitudes ne sont pas toutes des mensonges. De même qu'on réussit un film par l'intelligence, la grâce et la foi, de même on réussit un amour par les mêmes voies. Ta lucidité triste est bourgeoise et humorale. Sors-toi de là.* »

MAURICE ZAIDLIN,
Villiers-le-Bel
(S.-et-O.).

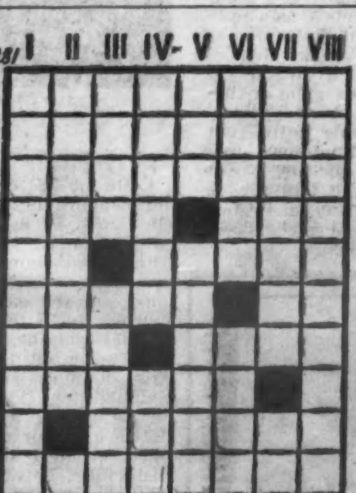
LE PLUS GRAND

Je suis heureuse que vous ayez accordé toute cette place à « La Nuit » d'Antonioni. Je trouve que c'est le plus grand metteur en scène d'aujourd'hui et que ce qu'il fait est aussi beau que les plus belles choses de la littérature. J'ai couru voir « La Nuit » et j'y retournerai. Qu'importe qu'il ne soit pas constructif, l'enrichissement qu'il nous apporte est plus précieux pour nous aider à vivre qu'une creuse leçon d'optimisme.

BRIGITTE RÉMOND,
Garches.

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub. Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. Presse-Union.
Le resp. de la publication :
J.-J. Servan-Schreiber.

Mots croisés n° 281



Horizontalement. — 1. Façon de protéger à laquelle recourent des créateurs. — 2. Etat qui, parfois, ne permet même pas l'usage de pincettes. — 3. Ont fait tomber plus d'une vertu féminine. — 4. Se protège, se massacre, s'aménage. Ce qu'on fit à Etienne et aussi à Angèle. — 5. En épelant, mieux connu que son symétrique. Où naît un fleuve bleu. — 6. En droit de réclamer. Doublé, tourne sur un plateau. — 7. Désinence de deux prédécesseurs de Nikita. Une partie importante de la République Arabe Unie. — 8. Enlève un ancien appareil. — 9. Frère d'un nom différent. — 10. Se fièrent à la terre.

Verticalement. — I. Ont l'habitude de dire : Ah ! Ah ! en portugais. — II. Ce que font des combattants acharnés à la lutte ou au contraire décidés à l'interrompre. — III. A ses secrets et ses raisons. Peut être artificiel ou animal. — IV. Désigne (mais de moins en moins) le manque de valeur (n'est plus dans le petit dictionnaire). S'ajoute de façon déplaisante à un organe. — V. Inspira Alfred. Fut toujours pour César. — VI. Marqua de taches évoquant un fauve. Désinence d'ustensiles ménagers. — VII. S'applique à d'anciens rigolos. Précède la source. — VIII. Sa carte provoque bien des hésitations.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	G	U	E	N	I	L	L	E
2	A	R	T	E	S	I	E	N
3	R	I	A	■	T	E	S	T
4	G	A	G	N	E	U	S	E
5	A	G	E	E	■	T	E	N
6	M	E	R	O	P	E	■	D
7	E	■	E	N	O	N	C	E
8	L	A	S	■	D	A	R	U
9	L	I	■	B	O	N	U	S
10	E	S	C	O	R	T	E	E

Solution du n° 280

RESEAU FOURNIER

Lecteurs de la Région Parisienne. — Le Groupe B (3[e], 4[e], 10[e], 19[e], 20[e], banlieue Nord-Est) discutera, le mercredi 8 mars, à 20 h 45, sur le thème : « L'armée et la nation » au lieu habituel.

Invitations : Nicole Mestre, 91, Champs-Elysées.

FORUMS REGIONAUX

Hérault. — Le Forum de Montpellier organise, le mercredi 8 mars, à 21 heures, au Palais d'Hiver, rue Mareschal, sous la présidence de M. R. Chauliac, une conférence-débat de Michel Del Castillo sur « L'Espagne vingt-deux ans après — bilan d'une dictature ».

Ariège. — Le Forum de Saint-Girons et le Cercle de Gauche organisent, le jeudi 2 mars, à 21 heures, salle du Rex, une conférence-débat avec la participation de M. Harris Puisais qui parlera de « L'Alternative au régime gaulliste » et de M. Julien Cheverny, écrivain, qui traitera de « La Révolution cubaine ».

Tarn. — Le Comité d'organisation du Forum d'Albi, sous la présidence du Dr Pierre Poisson, avant la venue de François Mitterrand qui rendra compte au mois d'avril de son voyage en Chine populaire, annonce pour le vendredi 3 mars, à 21 heures, au Patronage laïque, 11 rue Fontvielle, à Albi, une conférence-débat avec Harris Puisais, qui parlera des « Contradictions de la gauche française », et M. Julien Cheverny qui traitera de « La Révolution cubaine ».

(7e année)
330e semaine
de la guerre
d'Algérie.

ALGÉRIE

La fin des secrets

● ***Jean Daniel, qui a accompagné le président Bourguiba de Tunis à Zurich puis à Paris et enfin à Rabat, fait le point.***

LA déception des ministres marocains qui sont venus accueillir mardi le président Bourguiba à l'aérodrome de Rabat est l'une des choses les plus stupéfiantes qu'il m'ait été donné de vivre. Les ministres étaient parfaitement convaincus que la « Caravelle » spéciale affrétée à l'occasion des obsèques du roi Mohammed V transportait non pas seulement M. Bourguiba mais encore et tout simplement le général de Gaulle lui-même... et Ben Bella ! La rumeur en avait été répandue avec tant de force et tant d'insistance que de nombreuses personnalités françaises du Maroc en étaient persuadées. Le scénario du plus émouvant romantisme était déjà tracé du président de la République française venant rendre à Mohammed V mort l'hôte qu'on avait enlevé au roi vivant et scellant ainsi la réconciliation solennelle des trois pays du Maghreb avec la France.

Il faut dire que le Maroc vit des jours d'une intensité particulière. Mais qu'un tel rêve ait été caressé par des populations réputées hostiles montre qu'il n'y a peut-être jamais de dernière chance, que tout n'est jamais complètement perdu et qu'au moment où l'on croit avoir atteint les limites mêmes des ruptures, l'essentiel peut réapparaître encore réalisable. Cela indique aussi — et peut-être surtout — la force contagieuse et le dynamisme de l'optimisme dans les pays éprouvés.

Cette force contagieuse, j'ai pu en voir les effets réconfortants en entendant, dans l'avion qui nous transportait à Rabat, le président Bourguiba et sa suite s'émerveiller d'avoir retrouvé la France. Je crains bien qu'à le raconter il n'en reste plus rien qu'une image d'Epinal naïve et cocardière. Mais enfin il n'est jamais indifférent de constater la joie spontanée, exubérante, irrépressible que les Nord-Africains éprouvent à se féliciter de leurs bons rapports avec la France lorsque celle-ci leur permet d'être d'accord avec eux-mêmes.

(Reporters Associés.)

LE PRÉSIDENT BOURGUIBA ET LE GÉNÉRAL DE GAULLE A RAMBOUILLET.
Après cinq heures de tête-à-tête, un bilan très général.

Cette joie est évidemment plus éclatante encore lorsque la France, comme elle vient de le faire avec M. Bourguiba, procure l'occasion d'une construction en commun de l'Histoire. Le président tunisien est sans doute encore sur ses gardes. Le sens de la journée du 27 février dépendra, selon lui, des semaines actuelles, c'est-à-dire de la suite que le gouvernement français donnera aux conversations de Rambouillet. Il reste cependant que M. Bourguiba a l'impression que le destin a frappé une nouvelle fois à sa porte et qu'il a vécu une rencontre historique. Il est bien loin d'avoir le même langage que le général de Gaulle. Lui aussi parle comme il écrit, mais ils écrivent tous les deux très différemment. Ils ont pourtant qualifié ensemble leur rencontre d'historique. Procédé de séduction du président français ? Complaisance du chef d'Etat tunisien ? Peut-être, pour une part. Mais surtout entente sur des décisions qui vont engager le destin de l'Afrique du Nord, de la France et de la Méditerranée.

Lundi, à 18 heures, lorsque les collaborateurs français et tunisiens des deux présidents ont été enfin invités à pénétrer dans la salle des conférences, chacun devait vérifier cette entente.

Des vues très proches

Après cinq heures de tête-à-tête, les deux chefs d'Etat en étaient aux souvenirs personnels sinon aux bons mots. Leur détente contrastait avec l'attitude austère et consciencieuse des nouveaux arrivés. Ministres français et tunisiens eurent un moment l'impression d'être des importuns troublant une complicité évidente. Se résignant à exposer le bilan des conversations avec une nuance de lassitude et de distance, le général de Gaulle entreprit de faire une synthèse élégante et très générale. Le contentieux franco-tunisien ? Les points de vue étaient « sensiblement concordants » malgré quelques petits obstacles. L'Algérie ? Les procédures de décolonisation avaient été envisagées avec le même état d'esprit et à la lumière de tous les bouleversements qui sont survenus en Afrique. Ces procédures seraient adoptées dans un avenir immédiat, l'objectif étant, bien entendu, la création d'un Etat algérien et le rétablissement de la paix. Quant au destin du monde moderne, les deux chefs d'Etat affirmaient avoir échangé des vues très proches les unes des autres sur la question. L'un avait lu les livres de l'autre et tenait à le montrer. Bourguiba se demandait comment de Gaulle décrirait la journée du 27 février dans un éventuel prochain tome de ses mémoires. De Gaulle faisait des mots destinés à être commentés par Bourguiba dans l'un de ses discours sur la décolonisation. On a cité volontiers Staline, Churchill (de Gaulle n'en finit pas de les décrire) ou les grands dramaturges (Bourguiba a démontré qu'il était un fervent amateur de théâtre). Mais on a encore davantage cité tout simplement de Gaulle et Bourguiba. Les deux monstres sacrés se sont rejoints dans la confiance qu'ils ont en leur étoile, dans leur conscience d'être des prédestinés.

Si bien que lorsqu'on passa à table (de Gaulle ayant à sa droite Masmoudi; et Bourguiba, Michel Debré), ministres et collaborateurs avaient compris que les conversations de Rambouillet avaient été décisives. M. Joxe, ministre de l'Algérie, était absent. Mais, m'a-t-on assuré du côté français, c'était pour bien montrer au F.L.N. qu'on n'entendait pas discuter du fond des choses avec les Tunisiens. Le pré-

→

FIAT
Concessionnaire
DE LA 500 A LA 2100
Vous les verrez toutes et pourrez toutes les essayer
PERSHING MOTORS
22, boulevard Pershing
PARIS 17e
ETOILE 11-52

La table de conférence de Rambouillet (*)
On a cité surtout de Gaulle et Bourguiba.

(Dalmas.)

→

sident Bourguiba devait d'ailleurs apprécier ce souci qui le mettait lui-même à l'abri d'une accusation extrémiste. En quoi les conversations pouvaient-elles avoir été décisives ? Evidemment sur un seul point : la négociation directe entre la France et le G.P.R.A., la rencontre de Gaulle-Abbas. Le reste, on l'a déjà écrit, était déjà décidé : en particulier le rapprochement de Paris des internés de l'île d'Aix et la possibilité pour Ben Bella et ses compagnons de communiquer avec le G.P.R.A. On peut donc s'attendre que cette mesure soit rendue publique d'ici à quelques jours.

Les procédures de négociation sont connues : Français et Algériens ont à choisir entre une entente sur un statut que le verdict populaire consacrerait, ou un accord sur les conditions d'une autodétermination qui aboutirait à demander au peuple algérien de choisir entre l'association et l'indépendance. Rien n'est arrêté pour le moment et la meilleure preuve c'est le subit intérêt que l'Elysée manifeste à l'égard des travaux des colloques de Royaumont, d'Aix-les-Bains et de Grenoble qui étudient les fondements juridiques de l'autodétermination.

Mais les procédures destinées à faciliter la rencontre de Gaulle-Abbas ? Personne ne veut, semble-t-il, en parler. Le F.L.N. et les Tunisiens paraissent tenir encore davantage au secret que le gouvenement français. L'échec de Melun, les atermoiements de de Gaulle, les événements d'Algérie, tout invite pourtant à se méfier de ce qui n'est que secret : comment l'opinion française non informée pourrait-elle surveiller le déroulement des négociations si tardives et auxquelles on se refuse de l'associer ? Cela est vrai mais il est encore plus vrai que le F.L.N., négligeant par expérience le poids éventuel de l'opinion française, redoute surtout la démobilisation des énergies dans les maquis par la publicité prématurée de contacts non encore jugés déterminants.

Sans doute n'est-il plus possible de nier l'existence de tels contacts. Déjà on les situe avec précision et le nom des partenaires revient souvent dans les conversations. Mais, après tout, depuis le 1er novembre 1954, au Caire, à Tunis, à Belgrade ou ailleurs, les contacts ont été fréquents, et le F.L.N. peut dire à son opinion qu'ils n'ont pas empêché les aggravations de la guerre.

La nouvelle ambition

C'est ici qu'il faut revenir à M. Bourguiba. Si les contacts qui sont actuellement pris étaient de la même nature que les précédents, le chef tunisien pourrait-il afficher un optimisme aussi vigoureux ? Le connaissant, je puis assurer que non. Je le lui ai dit. Il a refusé de me répondre. Il n'a même pas voulu confirmer l'existence des contacts. Il m'a simplement dit qu'il croyait pouvoir juger les hommes et qu'il avait passé une journée avec un homme soucieux *« d'aller jusqu'au bout de la décolonisation. »*

« Le général de Gaulle, a-t-il ajouté, *a révélé un état d'esprit qui m'a inspiré confiance, son nationalisme n'est ni territorial ni expansionniste, au contraire. »*

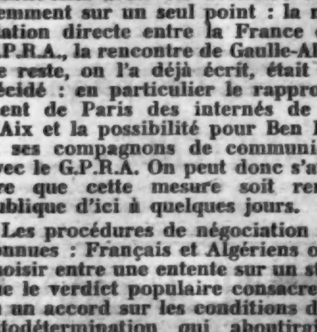
Le président français paraît avoir réservé à son interlocuteur tunisien une nouvelle définition de la fameuse ambition nationale. *« L'ère de la colonisation comme expression de l'ambition nationale est une ère périmée. La France a besoin de regrouper et de revigorer ses propres forces. Elle n'aidera que ceux qui le lui demanderont. Elle ne veut courir après personne. Son ambition nationale c'est la force de son rayonnement. »*

La seule préoccupation essentielle que les Français et les Tunisiens qui ont participé aux conversations de Rambouillet ont découverte en de Gaulle c'est la phobie d'une situation congolaise en Algérie. Ni les Français d'Algérie, ni l'Armée, ni même le Sahara ne seraient pour de Gaulle des problèmes susceptibles de retarder la paix, c'est-à-dire l'entente avec le F.L.N. Ces problèmes ne sont épineux que dans la mesure où une mauvaise solution pourrait précipiter l'Afrique du Nord dans ces troubles que Russes et Américains trouveraient intérêt à exploiter. Il est à craindre, d'ailleurs, dit-on à l'Elysée, que les négociations éventuelles ne soient toujours trouvées mauvaises par les différents partis communistes, du fait qu'elles sont entreprises par un homme qui tient tête à Khrouchtchev à propos de l'Allemagne. Or les alliés africains des communistes peuvent influencer une partie au moins du F.L.N., et c'est en quoi le rôle des Tunisiens devient très important.

Mercredi, le président Bourguiba, en reprenant l'avion pour Zurich, conservait un optimisme que n'avait nullement altéré le retard des dirigants du G.P.R.A. Ce retard, les Algériens présents à Rabat lui donnaient également une interprétation optimiste : si Ferhat Abbas et ses amis n'ont pu assister aux obsèques de Mohammed V, c'est parce qu'ils ont été retenus par une mission qui ne pouvait être remise. Et certains précisaient : *« Ils étaient en train d'étudier le compte rendu des premiers contacts directs franco-algériens. Le secret qui entoure encore ces contacts sera d'ailleurs levé très rapidement et l'on saura ainsi si ce sont les pessimistes — ou les optimistes — qui ont raison. »*

JEAN DANIEL.

(*) De gauche à droite : le président Bourguiba, M. Masmoudi, M. Geoffroy de Courcel, M. Michel Debré et le général de Gaulle.



Dans les cathédrales russes

UN DOCUMENT D'UNE BOULEVERSANTE BEAUTÉ

30 minutes d'audition, 25 cm, 33 tours

Les 10 plus beaux cœurs russes du XIIIe siècle à nos jours, dans un enregistrement d'une incomparable perfection.

BON DE COMMANDE

Nom, Prénom :

Adresse :

Veuillez m'envoyer votre disque, ci-joint mon règlement de 9,80 NF plus 1,20 NF pour frais de port, chèque bancaire, mandat virement postal (Paris 15.627.20 joindre les 3 volets).

RESONANCES

6, Rue de l'Oratoire, PARIS-1er • CEN. 79-70

SAHARA

Un plan français

● *Un haut fonctionnaire explique à « L'Express » ce qui est en jeu.*

EN proclamant le « Sahara terre française » et les « Sahariens citoyens français », M. Debré a-t-il voulu mettre le feu aux poudres ? Il savait, en tout cas, que, sur ce point précis, les Algériens n'étaient pas particulièrement conciliants.

Lundi, le G.P.R.A. répliquait : *« Le Sahara algérien fait partie intégrante de l'Algérie et est une terre où la souveraineté du peuple algérien doit s'exercer comme sur le reste du territoire national. Ses habitants sont Algériens et ne sont pas des citoyens français. »*

L'essentiel, pour l'issue des pourparlers en cours, est de savoir ce qu'en pense le général de Gaulle lui-même. Pour le savoir, nous nous sommes adressés à un haut fonctionnaire intéressé aux questions pétrolières, et qui a participé à la mise au point de divers projets sur l'avenir du Sahara, dans l'hypothèse d'une négociation franco-algérienne.

Les idées qu'il exprime ici auraient été retenues par le chef de l'Etat lui-même. M. Joxe, de son côté, y serait favorable.

« Les déclarations de M. Michel Debré et du F.L.N. prouvent, nous dit-il, *que les problèmes de souveraineté doivent être laissés à l'arrière-plan, et que la négociation franco-algérienne sur le Sahara doit porter sur le problème essentiel de l'exploitation des ressources du sous-sol.*

— Comment la voyez-vous ?

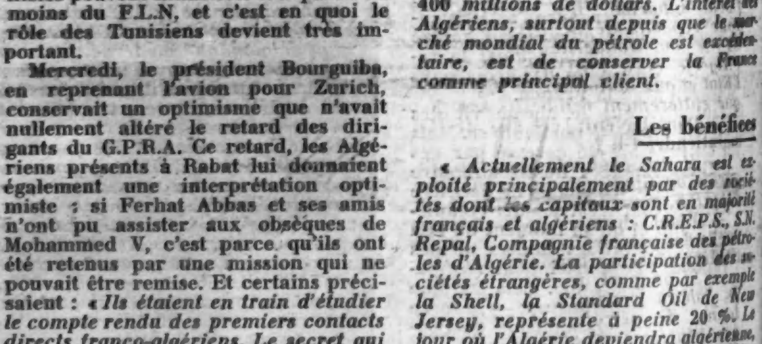
— *Il faut comprendre d'abord que les intérêts pétroliers français et algériens sont complémentaires. Notre intérêt est que le Sahara reste dans la même zone monétaire que la métropole qu'elle qu'en soit l'appartenance nationale : cela représentera pour nous en 1965 une économie de devises de 400 millions de dollars. L'intérêt des Algériens, surtout depuis que le marché mondial du pétrole est excédentaire, est de conserver la France comme principal client.*

Les bénéfices

« Actuellement le Sahara est exploité principalement par des sociétés dont les capitaux sont en majorité français et algériens : C.R.E.P.S., S.N. Repal, Compagnie française des pétroles d'Algérie. La participation des sociétés étrangères, comme par exemple la Shell, la Standard Oil de New Jersey, représente à peine 20 %. Le jour où l'Algérie deviendra algérienne, les parts appartenant déjà à l'ancien Gouvernement général de l'Algérie reviendront à l'Etat indépendant.

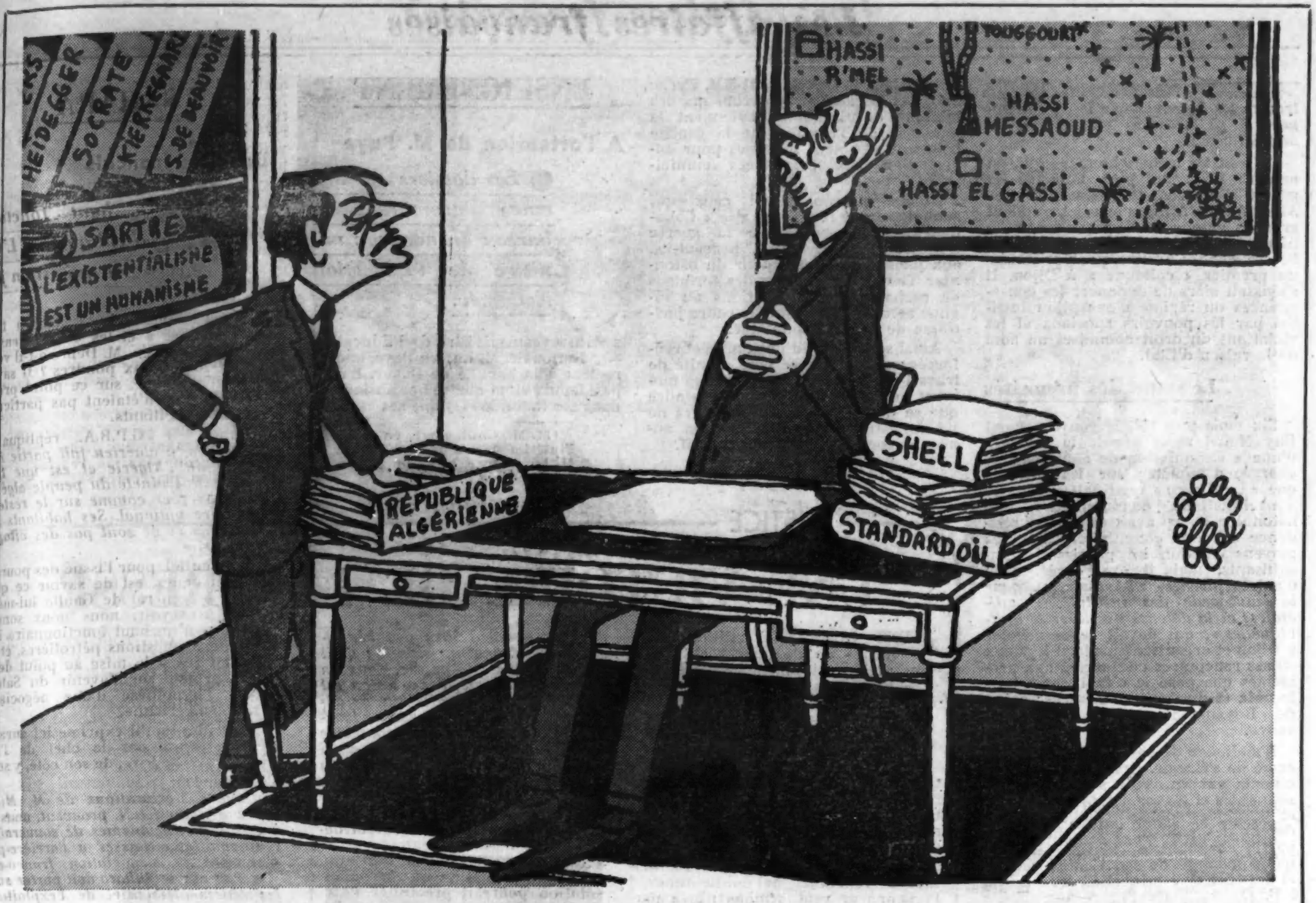
— Et la répartition des bénéfices ?

— *Actuellement le gouvernement français a déjà renoncé à tout revenu*



(AGIP.)

M. Bourguiba quittant Paris.
En route pour la seconde manche.



—...au contraire, pour les ESSENTIALISTES, comme Platon, Debré, ou la Compagnie Française des Pétroles, c'est l'ESSENCE qui précède et conditionne l'EXISTENCE.

fiscal saharien. Les bénéfices sont donc répartis de la façon suivante : 50 % au Gouvernment général de l'Algérie et à l'O.C.R.S. : 50 % à l'Etat et aux actionnaires privés (presque entièrement réinvestis sur place).

— Dans l'avenir, cet état de fait se maintiendra-t-il ?

— *Il est probable que les 50 % versés au Gouvernement général et à l'O.C.R.S. pourront être majorés.*

— Etant donné l'exploitation actuelle des pétroles sahariens, comment chiffrez-vous ces bénéfices ?

— *Si on part de l'idée qu'en 1965 le Sahara produira 35 millions de tonnes de pétrole, on peut évaluer ces bénéfices à environ 100 milliards d'anciens francs par an (dont 50 milliards reviendraient à l'Etat algérien et à l'O.C.R.S. selon le taux actuel.) Rappelons que les experts estiment indispensables 400 milliards par an pour transformer l'Algérie en un pays économique moderne.*

— Tous les pays limitrophes du Sahara n'attendent-ils pas, eux aussi, des ressources du désert la possibilité de s'organiser ?

— *Certainement et c'est pourquoi il faudra prévoir à mon avis un consortium des pays riverains qui, comme l'O.C.R.S., aura pour but la mise en valeur des pays sous-développés. Chaque pays pourra y être représenté au prorata du nombre de ses habitants. En 1960, l'O.C.R.S. a dépensé : 300 NF par habitant dans les départements sahariens contre 70 NF pour le Niger et 5 NF pour le Tchad.*

« Le consortium devrait être financé par les bénéfices pétroliers (dans une proportion à déterminer) et par les capitaux occidentaux, et plus spécialement français qui viendraient s'y ajouter.

— Croyez-vous que la France puisse prétendre garder une position prépondérante au Sahara ?

— *Absolument, et d'autant plus que le Sahara doit tout, économiquement, à la France. Elle y a investi depuis 1952 plus de 450 milliards. L'important est que l'Algérie et le Sahara restent rattachés à la production française ; que l'investissement technique et humain soit français.*

« Nous devons prendre une part capitale à un plan d'investissement permettant aux pays sous-développés riverains du Sahara de profiter des ressources de son sous-sol pour équiper leurs propres territoires. »

Telles sont, très probablement, les perspectives économiques du gouvernement concernant le Sahara.

Reste, malgré tout, la question de l'appartenance nationale. Par son discours de Colomb-Béchar, M. Debré a provoqué la riposte algérienne. Désormais, le Sahara est au cœur de la négociation.

B. G.

POLITIQUE

● Le Premier ministre et son entourage sont-ils résignés à la négociation avec le G.P.R.A. ? Deux faits précis permettent d'en douter :

1° Ayant reçu de l'Elysée l'ordre d'établir un rapport sur les conditions techniques d'une rencontre de Gaulle-Ferhat Abbas, le cabinet du Premier ministre (comme celui du ministre des Armées, d'ailleurs) a conclu à l'impossibilité de cette rencontre POUR DES RAISONS TECHNIQUES.

2° Le dernier numéro de « L'Express » avait été mis normalement en vente en Algérie après autorisation de la Délégation générale. « L'Express » a été retiré de la vente sur ordre personnel de M. Michel Debré, ordre télégraphié d'Ouargla (Sahara) où il se trouvait alors.

● Le gouvernement envisage de convoquer les électeurs pour des ÉLECTIONS CANTONALES en juin. Cette consultation devrait avoir lieu en octobre, mais il est possible qu'à la fin de l'année les Français soient invités à se prononcer par référendum sur une révision constitutionnelle, le général de Gaulle pensant qu'il est impossible d'accumuler les consultations.

● L'élection législative du 9e arrondissement de Paris promet d'être chaude. M. MOATTI, démissionnaire, se représenterait avec comme adversaire M. RAYMOND MARCILLAC (de la T.V.), pour l'U.N.R., et le général BILLOTTE, pour l'U.D.T. Mais M. Moatti peut encore reprendre sa démission jusqu'au 26 avril.

● M. TERRENOIRE se proposerait de lancer une offensive contre les « lettres confidentielles » : ou des mesures législatives seront prises, ou les ministères et administrations recevront l'ordre de suspendre leurs abonnements.

● Le gouvernement songe à opérer des regroupements de PETITES COMMUNES : au récent Congrès des Maires, il a été révélé que 30 % des communes de France ont moins de 200 habitants. Trois problèmes pour ces communes : ressources fiscales, équipement scolaire et investissements communaux.

● M. PER JACOBSON, directeur du Fonds Monétaire International, au cours d'une réunion privée : « La France est maintenant dans une position financière si forte que seuls les Français pourraient la détériorer. »

COLLOQUES

Après Royaumont et Aix, Grenoble

● *Une image de la gauche française quand elle travaille en commun.*

A Grenoble, cette semaine, des juristes, des universitaires, des syndicalistes donneront l'image de ce que peut être la gauche française lorsqu'elle travaille, unie, sur un problème précis. Vendredi matin, dans la grande salle de la Chambre de Commerce, en présence de nombreux observateurs (dont ceux des ambassades américaine, soviétique et tunisienne), le bâtonnier R.W. Thorp ouvre le « Colloque de Grenoble » en déclarant : *« Les hommes qui sont ici compteront parmi ceux qui auront conservé à la France son visage à*

→

LE 1er MAI
à
MOSCOU
DÉPART de PARIS
le 28 avril
RETOUR à PARIS
le 7 mai
795 NF
TOUS FRAIS COMPRIS
voyage, séjour
visites et transports
Demandez le programme
détaillé de ce voyage
(3 timbres à 0,25 NF) à
L'Association de Tourisme - Lic. 391
VOIR et CONNAITRE
13, rue de Laborde
LAB. 54-87
174, r. Saint-Jacques
ODE. 72-21

→

travers les épreuves que la guerre impose à sa vocation civilisatrice et humanitaire ».

Ce sont les mêmes hommes qui, en octobre 1957, au plus noir de la guerre d'Algérie, en pleines affaires Alleg, Audin, Ali Boumendjel, s'étaient groupés autour de l'équipe des « Cahiers de la République », que dirige Pierre Mendès France, pour organiser un premier « colloque » à Dijon. Il s'agissait alors de dénoncer les conséquences du régime d'exception institué par les pouvoirs spéciaux et les violations du droit commises au nom de la raison d'Etat.

Le statut des minorités

Six mois plus tôt, le gouvernement Guy Mollet avait décidé la création d'une « Commission de Sauvegarde » chargée d'enquêter sur les tortures que « Le Figaro » qualifiait encore de « machinations communistes ». Le bâtonnier Thorp avait refusé la présidence de cette commission, dont les moyens d'action lui paraissaient insuffisants, mais il avait créé, avec d'autres juristes, « *l'Association pour la sauvegarde des institutions judiciaires et la défense des libertés individuelles* », qui devait se manifester à Dijon et organiser plus tard les deux autres rencontres consacrées aux problèmes que pose le rétablissement de la paix et du droit en Algérie : celles de Royaumont puis d'Aix-en-Provence.

L'audience de ces « colloques » n'a cessé de s'élargir. Les premiers participants ont vu venir à eux les personnalités et les formations syndicales et politiques d'une gauche désunie depuis des années. A Royaumont, le parti communiste n'avait délégué qu'un membre de son Comité central et les deux « minoritaires » de la S.F.I.O. qui prirent part aux débats ne pouvaient prétendre engager leur parti. A Aix, le Bureau politique du P.C. s'est fait représenter par M. François Billoux et MM. Defferre et Pineau sont venus parler au nom du parti socialiste. A Grenoble, c'est toute la gauche qui sera représentée. A la S.F.I.O., au P.C., au P.S.U., à la C.F.T.C., etc., des commissions ont étudié les résultats du « Colloque » d'Aix et préparé celui de Grenoble.

Au centre des débats, axés sur le problème du statut des minorités (les libéraux d'Algérie présenteront une motion réclamant « la double nationalité pendant une période transitoire »), se trouvera la question du caractère bilatéral de la négociation. Après la rencontre de Gaulle-Bourguiba, c'est en effet celle dont dépend l'issue des pourparlers qui sont sur le point de s'engager.

Au-delà de l'Algérie

Le bâtonnier Thorp proposera l'adoption d'un « règlement intérieur », qui ferait aux participants l'obligation morale de tout faire pour assurer le respect des motions adoptées. Cette initiative pourrait avoir des prolongements politiques importants. Les « Colloques » offrent en effet aux hommes de gauche la possibilité de contacts réguliers et suivis, et beaucoup sont décidés à ne pas laisser perdre cette occasion de regroupement. Ceux-là (notamment MM. Hernu, Sarda et Borker) proposeront que les motions de Grenoble deviennent la « charte algérienne » de la gauche française et soient soumises pour approbation aux assemblées municipales.

Nombreux sont aussi ceux qui souhaitent que la mission des « Colloques » aille au-delà de la guerre d'Algérie. Il reviendrait, pensent-ils, aux juristes groupés autour du bâtonnier Thorp de proposer des formules de rechange aux institutions du régime actuel et de définir le cadre juridique de la VIe République.

Ainsi se trouverait prolongée et renforcée cette première base d'unité de travail de la gauche française, au moment même où l'on pouvait craindre que sa dispersion et ses querelles ne lui interdisent pour de longues années encore tout rôle constructif.

B. G.

ENSEIGNEMENT

A l'attention de M. Paye

● ***Les dossiers en instance encombrent le bureau du nouveau ministre de l'Education Nationale.***

LE nouveau ministre de l'Education Nationale, M. Lucien Paye, ancien recteur à la Faculté de Dakar, n'était pas depuis vingt-quatre heures installé dans ses fonctions (1) que ses services annonçaient l'ajournement (faute de locaux et de matériel de travaux pratiques) de l'entrée en vigueur de la réforme des études médicales qui devait démarrer en octobre par la suppression du P.C.B.

Cette réforme devait avoir pour effet de multiplier par 2,5 à 2,8 les effectifs de la première année de médecine (à Paris, 4.800 étudiants au lieu de 2.000). Le nouveau régime devait ensuite s'étendre au rythme d'une année d'études par an. Quarante milliards avaient été débloqués et 2.195 postes d'enseignants et de personnel technique créés — également sur le papier — le 20 janvier à cet effet. Pour l'instant, le P.C.B. est rétabli, sauf à Bordeaux, Montpellier et Nancy.

Le nouveau ministre a eu ensuite à faire face aux grèves menées par le corps enseignant pour protester contre l'abandon du plan de revalorisation ébauché au printemps 1958, promis

(1) M. Guillaumat en assurait l'intérim depuis la nomination de M. Louis Joxe, le 22 novembre, au ministère de l'Algérie.

JUSTICE

UNE VICTOIRE DE LA PRESSE

CENT QUARANTE millions de francs de dommages et intérêts : telle était la somme réclamée à « L'Express » par les mandataires (associés, gérants, sociétés et syndicats) en viande des Halles de Paris, à la suite d'une série d'articles dans lesquels notre collaborateur Michel Bosquet citait cette profession comme co-responsable (avec les maquignons, chevillards de province, commissionnaires et bouchers) des majorations abusives que le prix de la viande subit entre le producteur et le consommateur (1).

Cent quarante millions : la « citadelle des Halles » cherchait donc à abattre le journal qui avait osé violer la loi du silence à l'abri de laquelle se perpétue un système aussi néfaste que profitable pour quelques-uns.

Quelques attendus

La 3e Chambre du Tribunal de Grande Instance de la Seine, devant lequel « L'Express » était assigné, vient de rendre, lundi, son jugement :

« *Attendu que l'imputation de peser sur la fixation des cours ou des prix pouvait être et était souvent faite, non sans quelque raison... Attendu que, replacés comme ils doivent l'être dans le cadre de l'enquête de Michel Bosquet, les textes incriminés apparaissent... comme une contribution à la recherche d'une solution à l'irritant problème du désaccord trop manifeste entre les fluctuations des prix à la production et à la consommation, la baisse des premiers ne se traduisant nullement par une baisse à peu près équivalente des seconds ;*

« *Que les attaques dont se plaignent les demandeurs... ne sont dirigées en réalité que contre leur institution même ou son organisation, les profits qu'ils peuvent en tirer étant le résultat naturel de celle-ci ;*

« *Attendu sans doute qu'il est de cette institution comme de toutes celles qui, limitant l'exercice d'une activité... à un corps constitué, créent... pour les membres de ce corps un privilège dont ils peuvent être tentés d'abuser ou, au moins, dont ils peuvent tirer des bénéfices pouvant devenir abusifs ; qu'il est du droit de la presse, dans un pays où la liberté d'expression est garantie par la Constitution, de dénoncer à l'opinion ce que le journaliste croit être un abus contraire à l'intérêt général et de tenter ainsi d'obtenir par les moyens légaux la réforme ou même la suppression d'une institution...*

« *Attendu que le grief d'accusations mensongères et de déformation systématique ne peut être fait sérieusement à Michel Bosquet auquel les demandeurs ne peuvent opposer de prétendues ou possibles erreurs que sur des points dont la vérification lui était personnellement difficile (2)... et que même au taux officiel de la commission [perçue par les mandataires] pouvaient s'ajouter d'autres profits, ainsi qu'il est malheureusement d'usage pour certains frais tarifés et taxables qui se trouvent majorés sous divers prétextes...*

(A. F. P.)

Me GEORGES IZARD.
Une brèche dans la citadelle.

« *Attendu que les articles de Michel Bosquet ne sauraient donc être considérés comme constitutifs du délit d'injures ou de diffamation, ni même d'une faute caractérisée par un dénigrement systématique qui pourrait se distinguer de la diffamation s'il était le fait d'une légèreté inadmissible dans l'information, ce qui n'apparaît pas démontré...*

« *Par ces motifs, dit et juge que les divers articles visés... contiennent seulement des critiques de l'institution dont les demandeurs font partie et que ces critiques... n'excèdent pas le droit de libre discussion sur une question d'intérêt général...*

« *En conséquence, déboute les demandeurs de toutes leurs fins, demandes et conclusions, les condamne en tous les dépens.* »

Sans précédent

Les attendus de ce jugement important font ainsi entièrement droit aux conclusions déposées au nom de « L'Express » par Me Georges Izard après une brillante démonstration du bien-fondé de l'enquête de Michel Bosquet.

« L'Express » — dont l'existence était en jeu dans cette affaire — est heureux de faire part à ses lecteurs d'un dénouement qui constitue une victoire sans précédent de la presse et de la justice réunies, sur un des lobbies économiques les plus puissants et les plus nuisibles à l'intérêt général.

(1) Voir « L'Express » nos 437 et 440.

(2) Elle était et demeure totalement impossible, les mandataires ayant refusé de justifier le « digest » de comptabilités versé au dossier du procès. C'est seulement grâce aux documents et aux témoignages fournis, au prix de gros risques professionnels, par un certain nombre d'experts, MM. Daniel Barrère, Marcel Bruel, Bernard Lambert, Edouard Leclerc et Roger Thomy, notamment, que le bien-fondé des assertions contenues dans les articles visés a pu être prouvé.

HOME & TRAVEL ASSOCIATION
HTA
32, r. de Washington - Paris (8e)
Bal. 32-95 et 96-24
● définit
● organise et
● contrôle des
STAGES PRATIQUES
de langues vivantes
en
ANGLETERRE
ALLEMAGNE
ESPAGNE
et ITALIE
A TOUTE EPOQUE de l'ANNEE
● ETUDE ET LOISIRS CULTURELS dans un milieu familial rigoureusement sélectionné.
● ASSISTANCE ET CONTROLE PEDAGOGIQUES, EXCURSIONS ET VISITES avec une méthode concrète et un encadrement permanent.

RECTIFICATIF
ETS FILS david
— POISSY —
La Publicité « Arts Ménagers » parue dans le numéro de L'Express de la semaine dernière comportait 2 coquilles dans les prix des Eléments VOSGELUX.
Il faut lire !
ELEMENTS A SUSPENDRE
1 m. 20 2 portes 350 NF — au lieu de 450
ANGLE haut 225 NF — au lieu de 425

les IMPERMEABLES
et les COSTUMES
de
jack Romoli
exclusivités masculines
98, AVENUE VICTOR-HUGO
187, bd SAINT-GERMAIN

MOQUETTES - VOILAGES
TISSUS et
TOUT CE QUI CONCERNE L'AMEUBLEMENT
* Installation d'appartements
* Confection et pose de rideaux, voilages
* Pose de tringles
* Devis et conseils gratuits
Un spécialiste vous attend à TEXTILAM
Magasins ouverts du lundi au samedi de 9 heures à 19 heures sans interruption
Conditions spéciales aux lecteurs de « L'Express »
TEXTILAM
NOUVELLE DIRECTION
3, rue Richelieu, à 20 m. du Th. Français
RIC. 00-45

solennellement en décembre 1959 et mis sur pied par le ministère il y a un an : relèvement des indices terminaux, avec répercussion sur tous les échelons de carrière.

Les enseignants français sont en effet parmi les moins rémunérés d'Europe avec les Espagnols, les Portugais et les Italiens. D'autre part, le refus de mettre en concours un nombre de postes suffisants aboutit à renoncer à des candidats déjà licenciés pour recruter des suppléants qui ne le sont pas. Dans la région parisienne, l'inspecteur d'Académie répond aux chefs d'établissement qui lui demandent des remplaçants pour les disciplines scientifiques qu'il ne pourra faire occuper ces postes, à l'avenir, que par des bacheliers.

De ce côté, M. Paye a trouvé un dossier très chargé. Il lui faut d'abord régler le problème des locaux de la Halle aux Vins. Faute d'avoir honoré les contrats qu'il a passés en mai dernier, le gouvernement n'a pu obtenir le départ des négociants du terrain des Fossés Saint-Bernard où devait être construit le troisième bâtiment de la nouvelle Faculté. L'indemnisation représentait, à l'époque, 2 milliards. Elle risque d'être beaucoup plus élevée demain.

L'enseignement privé

Or, ni les deux bâtiments en voie d'achèvement, qui accueilleront 8.000 étudiants en octobre, ni l'agrandissement de la Faculté d'Orsay — 2.300 étudiants actuellement — ni même les [illegible]00 millions prévus pour l'achat d'un terrain à Villetaneuse où doit s'édifier la future Faculté nord, ne suffiront à absorber l'afflux prévu pour 1964-1965 : 40.000 étudiants en Sciences (le double des effectifs actuels), encore moins à doter ces Facultés des départements techniques nécessaires pour former chaque année les 5.000 à [illegible].000 diplômés qui manquent pour combler notre retard.

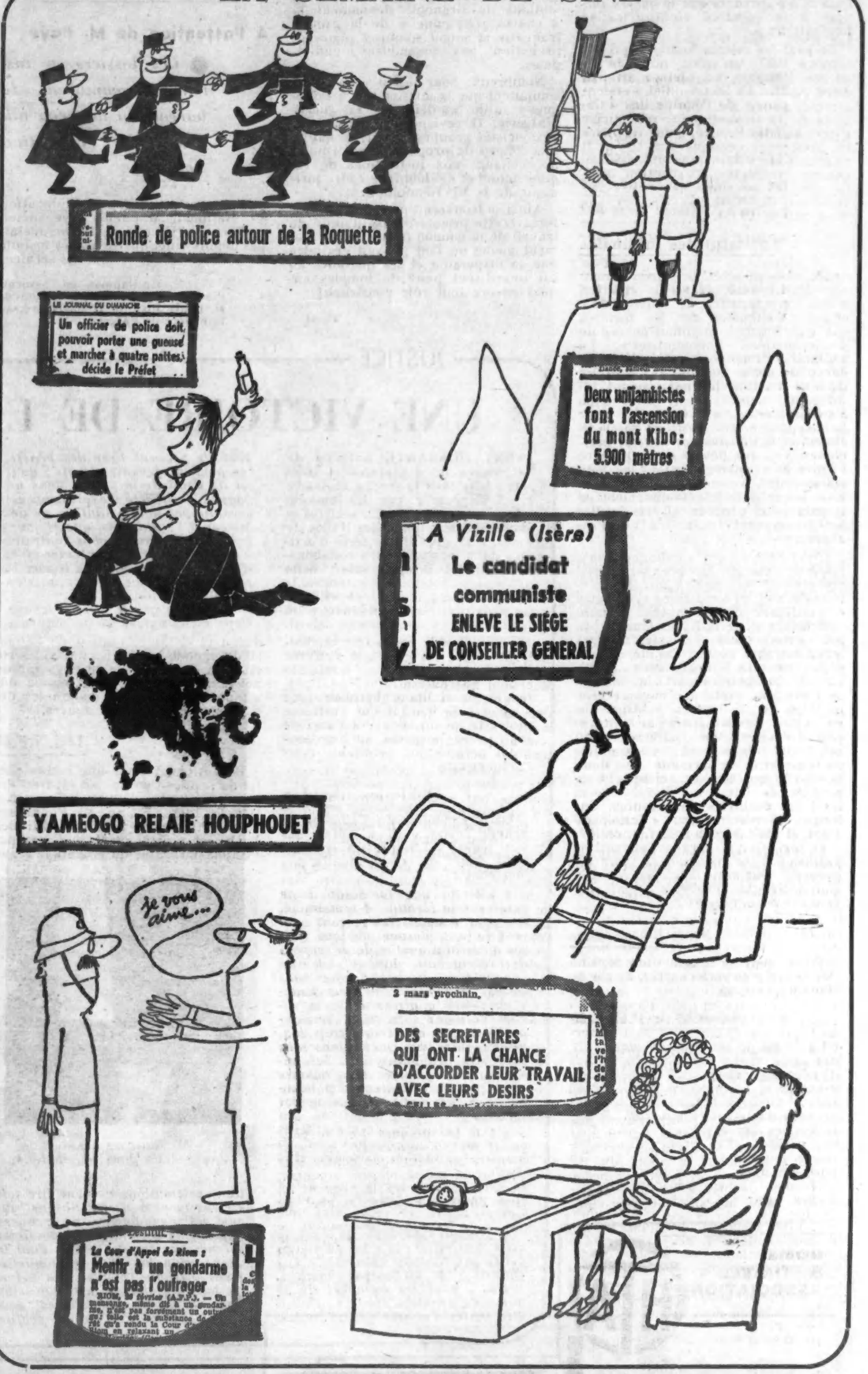
De même, si les établissements déjà trop peu nombreux continuent de laisser à leurs portes, comme en 1960, [illegible]0 à 50 % de candidats, il ne sera pas possible d'atteindre le chiffre de [illegible]0.000 techniciens par an qui correspondra aux besoins de 1967, au lieu des 10.000 actuellement formés.

Autre question à résoudre dans l'immédiat : celle du financement des œuvres universitaires. Les étudiants d'Antony poursuivent depuis un mois et demi la grève des loyers, refusant de supporter le déficit (19 millions) de leur cité ; les préparationnaires aux grandes écoles menacent de reprendre la grève des repas si une subvention n'est pas accordée, leur permettant d'être traités comme les autres étudiants ; enfin, l'U.N.E.F. a remis au premier plan de ses revendications l'allocation d'études pour laquelle le Quartier Latin a manifesté le 3 février.

Dernier dossier brûlant : l'application de la loi d'aide à l'enseignement privé. Le récent congrès des Maires de France s'est opposé à ce que les charges en soient supportées par les collectivités. Les laïcs boycottent les comités de conciliation et les 12.197 demandes de contrats simples ne sont pas conformes aux textes prévus par la loi. Enfin, où trouver l'argent pour créer le corps d'inspecteurs généraux chargés du contrôle pédagogique de ces établissements, alors que le budget de l'Education nationale, malgré les reports de crédit, est en retard de plus de 100 milliards sur le troisième plan d'équipement qui devait s'achever cette année ?

J. Dg.

LA SEMAINE DE SINÉ



JOIES DE LA VOILE
DU SKI NAUTIQUE ET DE L'EXPLORATION SOUS-MARINE
Des moniteurs qualifiés forment de nouveaux adeptes, perfectionnent les enthousiastes

PAQUES au soleil
Les Iles Baléares (Palma-Ibiza), 15 jours, Paris à Paris......NF. 295,oo
Le Tour d'Espagne en autocar Pullmann (semaine Sainte à Séville), 15 jours, Paris à Paris ....NF. 485,oo
Croisière en Grèce et en Crète (train-bateau), 15 j., Paris-Paris. NF. 745,oo

Logement en bungalows confortables.
Du 1er avril au 1er octobre
Centre de San Antonio-Formentera, dans la petite île d'Ibizia (Baléares), 18 jours, Paris-Paris, dep. NF. 295,oo
Centre de Sipan (Riviera yougoslave), 18 jours, Paris-Paris, dep. NF. 380,oo

Rens. : Club des Argonautes
Lic. Alca 255
122, rue de Provence, Paris-8e - LAB. 81-95

PLACEMENT SÉCURITÉ
UN APPARTEMENT
LAFONT ET Cie

MAROC

La mort du père

● ***Deux heures après la mort de Mohammed V, Hassan II, son fils, 31 ans, montait sur le trône. Quels sont ses risques ? Quels sont ses atouts ? De Rabat, notre envoyé spécial Claude Krief nous câble :***

DEPUIS dimanche, Rabat est la capitale de la douleur. Par dizaines de milliers, les fellahs et les ouvriers les plus humbles ont quitté le bled, les bidonvilles, les agglomérations urbaines pour marcher vers le Palais de Mohammed V. Longues files de bicyclettes, voitures hétéroclites, camions et piétons se sont mêlés sur les routes. Ailleurs, pour ceux qui sont trop loin, les foules se sont assemblées et pleurent. Le long cortège qui a suivi à travers Rabat la dépouille de Mohammed V hissé sur un affût de canon a pu émouvoir les observateurs les moins sensibles. Mais c'est surtout lundi, au Mechouar, dans l'immense cour qui entoure le Palais Royal que j'ai vu saigner à nu le cœur du Maroc.

Il est midi. Il fait très chaud. Les bâtiments blanchis à la chaux et les murailles ocre rendent le ciel encore plus bleu, plus limpide. 40.000, peut-être 50.000 Marocains sont là, se pressent aux portes du mausolée où repose le corps de Mohammed V. Au même endroit, il y a cinq ans, la même foule alors en délire accueillait le souverain qui rentrait triomphant de son exil à Madagascar. Aujourd'hui le deuil courbe toutes les têtes. Ici se sont assemblées des femmes, le visage dévoilé, les joues déchirées de griffures. Une longue litanie monte : *« Sudna est mort. Il était le plus grand. Il était le plus fort. Qui visitera maintenant au petit matin les dispensaires et les hôpitaux ? Qui surveillera les écoles ? Qui aidera les miséreux ? Qui veillera sur les orphelins ? »*

Sous les arcades

Subitement un long cri monte. Une des femmes se roule au sol, agitée de tremblements. La chaleur et le jeûne, — nous sommes en plein Ramadan — jouent sur l'émotion. Là, c'est un vieillard qui, brusquement, se met à marteler le sol de son front. Chaque fois, des amis ou des membres du service d'ordre interviennent. Par dizaines, hommes et femmes, en pleine crise, sans contrôle, sont emmenés sous les arcades d'une petite mosquée où des infirmiers les aspergent d'eau, font des piqûres... Les sirènes des ambulances ouvrent la foule. Un peu plus tard, on devra utiliser des camions. Il faudrait la caméra d'un Dreyer. Pleurs, prières, litanies. Là, un autre groupe de femmes se met à danser. Elles frappent du pied le sol, d'abord lentement, puis au fur et à mesure que leurs cris montent et deviennent plus aigus, elles se frappent le visage de plus en plus vite avant de s'écrouler dans les sanglots. Une auto-pompe a mis ses lances en batterie et arrose les gens qui s'offrent à l'eau bienfaisante. J'ai quitté le Mechouar bouleversé.

(A.P.)

DANS LA FOULE DU MECHOUAR.
« Sudna était le plus grand ! »

Trouverait-on dans l'Histoire un précédent à ce deuil ? C'est difficile à dire. Mais je suis sûr d'une chose : tout un peuple a perdu, au sens propre, son père.

Les spécialistes de la psychologie des masses se sont penchés sur ce lien étrange qui se crée entre un chef, un souverain ou un homme d'Etat et le peuple dont il a la charge. A la limite, c'est de cet homme et de lui seul que dépendent à la fois le pain et la sécurité, c'est de cet homme que l'on attend protection contre les cruautés de la vie et du destin. Pour le Maroc sentimental et passionné, Mohammed V était à la fois tout cela. Mais, dira-t-on, n'est-ce pas aux antipodes de la démocratie, de la responsabilité d'hommes adultes ? Un ami marocain me répondait : *« Ne nous jugez pas trop vite. Pour nous, Français, de Gaulle a, à mon sens, une situation voisine »*. En fait, Mohammed V, à la fois roi et chef religieux, était davantage pour les Marocains qu'un simple homme d'Etat. Ses adversaires politiques les plus ouverts ne sont pas les moins émus et beaucoup d'entre eux ont réagi exactement comme le petit peuple qui, de son côté, ne se privait pas ces dernières semaines de critiquer parfois sans ménagements la situation marocaine et le Palais.

Le paradoxe est là : la mort a fait oublier toutes ces critiques. La mort a tout aboli. Il ne reste plus que l'image d'un Saint. La personnalité de Mohammed V, son rôle historique, le font comprendre. Pendant qu'il était exilé à Madagascar, le Maroc s'est identifié à son souverain. Ce dernier était à la fois l'incarnation de la tradition et de la révolution de l'Islam et du monde moderne, de la liberté et de la construction du pays sur de nouvelles bases. C'est ce visage qui s'impose de nouveau, malgré les déceptions des dernières années.

L'U.N.F.P.

Déceptions ? Pour une bonne partie de l'opposition, le mot est trop faible. Depuis plus d'un an, l'Union Nationale des Forces Populaires (U.N.F.P.), menée par M. Meddi Ben Barka, et puissamment soutenue par l'Union Marocaine du Travail, le grand syndicat marocain qu'anime M. Mahjoub Ben Seddik, menait une lutte ouverte contre Mohammed V.

(A. D. P.)

HASSAN II ET M. BOURGUIBA.
Un fait imprévisible.

Il y a dix jours, M. Ahardane, leader du parti du Mouvement Populaire, prononçait à son tour, dans le bled où il est fortement implanté, une série de discours critiquant avec violence la politique du roi. Car Mohammed V n'était plus un arbitre : depuis le mois de mai de l'année dernière, il avait pris personnellement la direction du gouvernement et portait ainsi l'entière responsabilité de l'action politique menée jusque-là en son nom. Les critiques les plus importantes portaient sur deux points. D'abord, la situation économique : malgré l'indépendance et les promesses, le niveau de vie des masses ne s'est pas élevé, surtout dans le bled, les réformes de structures indispensables n'ont pas été faites et la mobilisation du pays est restée une chimère. Ensuite, le cadre politique : malgré ses engagements de doter le Maroc d'un régime de monarchie constitutionnelle, Mohammed V tergiversait et restait en fait le seul détenteur de la totalité du pouvoir sans autre frein ni contrôle que sa sagesse personnelle, qui était grande. Mais il y avait plus : on commençait à mettre en doute la possibilité d'une évolution réelle sans épreuve de force avec le Palais. Et, de toute façon, l'opposition syndicale ne cachait pas son point de vue : *« Si Mohammed V s'obstine, il n'est pas dit, malgré son prestige, qu'il termine sa vie sur le trône. Mais une chose est sûre : il sera le dernier roi du Maroc... »*.

La cible

Personne n'envisageait justement une disparition aussi brutale du roi Mohammed V. Là a été l'atout essentiel d'Hassan II, l'ancien prince Moulay Hassan. Sortant dimanche dernier, un peu après midi, de la clinique où venait de mourir son père, il croise des familiers qui attendent sur les pelouses. Mais il ne leur dit rien, que quelques paroles banales. Il se rend immédiatement à son état-major. Il fait disposer à Rabat et à Casablanca un service de sécurité militaire, met la police en alerte. Cela fait, il convoque un conseil des ministres, leur annonce la mort de Mohammed V et se fait proclamer roi... En fin d'après-midi seulement, le peuple apprenait par des crieurs publics et par la radio que Mohammed V s'était éteint et qu'Hassan II était roi...

Pouvait-il y avoir, à ce moment-là, une réaction de l'opposition, une tentation de contrer le jeune prince qui avait pris les devants ? Cette crainte disparut très vite : il n'y avait place que pour l'accablement et la douleur. Dès les premières heures de la nuit, la foule envahissait le Mechouar, se groupait en masse compacte autour du Palais : malgré les conseils de prudence de son entourage, Hassan II écarta ses aides de camp et alla au-devant du peuple. Alors on entendit de partout monter le cri : *« Longue vie à Hassan II ! »* A partir de cet instant, pour le nouveau roi, la partie semblait gagnée. Un véritable transfert sentimental s'effectuait sur sa personne ; les Marocains reportaient sur lui l'affection qu'ils portaient à Mohammed V, attendaient instinctivement de lui la même protection. Pour tous, il était bien l'héritier au sens fort du terme.

Un des dirigeants que je rencontrai peu après me dit : *« Nos plans et nos analyses les plus sûres sont balayés. Mettre en cause la légitimité de Hassan II, c'est aller à l'aventure, fournir au nouveau roi l'occasion de nous éliminer sans risques. Il faut tenir compte de ce fait imprévisible : le peuple est maintenant avec lui. Combien de temps cela va-t-il durer ? Quelques semaines ou quelques mois ? Là est la seule question, car pour nous tous les problèmes demeurent... »*

Hassan II avait besoin de cet appui populaire, mais il n'est pas sûr qu'il l'espérait aussi immédiat, aussi spontané. Pourquoi ? Depuis des années, le prince Moulay Hassan était la cible d'adversaires sérieux et organisés. D'une part, s'attaquer à lui c'était la manière la plus sûre d'affaiblir la monarchie, de la discréditer et de la compromettre. Il est vrai que Moulay Hassan prêtait aisément le flanc aux critiques que l'on répandait sur son compte : un goût immodéré des voitures de sport, de la vie facile et luxueuse, etc. D'autre part, on pensait que s'attaquer à lui c'était préparer son élimination pour l'avenir, dans la mesure où il était difficile d'atteindre immédiatement Mohammed V. Hassan II avait parfaitement compris ce calcul, et toute son activité politique avait visé à le déjouer.

En créant les Forces armées royales, en juin 1956, Moulay Hassan a posé le premier jalon de son succès. Indépendant depuis trois mois, le Maroc n'avait pas encore d'armée. Le jeune prince se chargea de la forger de toutes pièces. Menant les négociations avec la France pour obtenir aide et matériel, recrutant les officiers, mettant enfin sur pied un état-major dont il prenait la tête, il réussit en quelques mois à commander une force parfaitement organisée et disciplinée de 15 000 hommes, une des plus fortes armées d'Afrique.

Ses adversaires sentirent le danger. Ils parlèrent de « garde prétorienne ».

A ce moment-là, l'Istiqlal encore uni

HERTZ
l'organisation de location de voitures
la plus perfectionnée du monde,
vous offre :
L'assurance gratuite conducteur, famille, passagers
Une flotte de voitures dernier modèle
Un service international de réservation
Réservez votre voiture de Tourisme à :
Paris : 43, rue Bayen, ETO 65-75 - 48 bis, rue Custine, ORN 15-63
Nice . Le California Park, Prom. des Anglais, tél. 667-01
Bordeaux : 165, rue Croix de Seguey, tél. 48-50-45
Aéroports : Orly - Le Bourget - Nice - Bordeaux-Mérignac - Lyon - Bastia et dans les principales villes de France.
Service HERTZ avec chauffeur : PAS 75-15
d H 16
Louez donc HERTZ dans votre ville

espérait s'imposer dans tout le pays comme parti unique pour prendre progressivement les rênes du pouvoir.

La création des Forces armées royales paraissait un obstacle considérable, mais ses dirigeants purent d'autant moins réagir qu'à cette époque l'Armée de Libération nationale marocaine tenait encore le Rif. En liaison avec les Algériens du F.L.N., ses chefs, M. Khatib, aujourd'hui ministre, et M. Ahardane, voyaient d'un très mauvais œil l'Istiqlal s'imposer à Rabat. En un moment critique, après l'assassinat d'un des leurs, certains éléments envisagèrent même de marcher les armes à la main sur Fez et sur Rabat. C'était la guerre civile. Ces hommes n'envisageaient pas de s'opposer au sultan, mais aux politiciens qui se servaient de lui pour accomplir leur propre politique.

« J'ai ordre de te tuer »

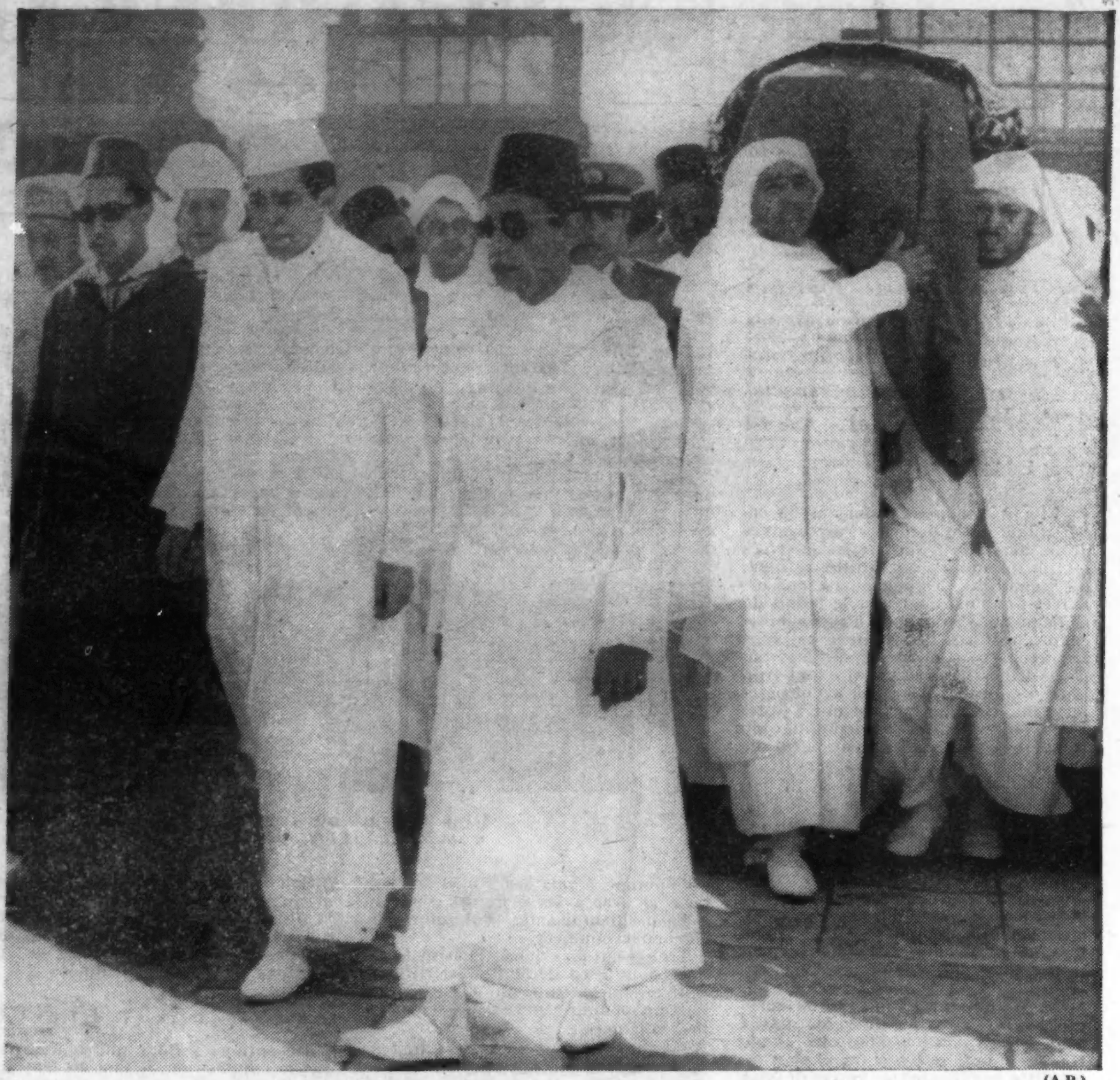
Moulay Hassan s'interposa et fit pour la première fois d'une manière éclatante la preuve de ses capacités de négociateur. Grâce à l'intermédiaire de M. Khatib et de M. Ahardane, il rassurait l'Armée de Libération et réussissait à obtenir son intégration dans les rangs des Forces armées royales...

Fort de ce succès, Moulay Hassan marquait en juillet 1957, pour son anniversaire, un deuxième point : son père faisait entériner, contrairement à la coutume, un décret le nommant « Prince héritier ».

Mis devant le fait accompli, les ministres, pourtant hostiles au prince, signèrent. Ce fut aussi cependant le signal d'une lutte acharnée contre Moulay Hassan. Elle atteignit son point culminant en août 1959, après que l'aile gauche de l'Istiqlal eut été portée au pouvoir par le roi en la personne de M. Ibrahim. Le roi, qui effectuait un voyage en Suisse, dut rentrer précipitamment. Une nouvelle fois, la guerre civile ou l'éclatement du pays menaçait. A ce moment-là Moulay Hassan envisageait même, assure-t-on, d'entraîner l'armée dans un coup d'Etat afin d'assurer le trône de son père et de se débarrasser de ses adversaires. En privé, pourtant, il répondait : *« Comment pourrais-je me présenter devant le roi en lui disant : « J'ai changé de gouvernement » ? Allons, ce n'est pas à la légalité de faire un coup d'Etat ! »*

Quelques mois plus tard, il eut à faire face à une nouvelle alerte, plus sérieuse. Un jour de janvier 1960, un homme se précipite à ses pieds et lui dit : *« J'ai ordre de te tuer et je ne peux pas. »* L'homme, porteur d'armes et d'une grenade, fut conduit par le prince auprès du roi son père auquel le terroriste fit sa confession...

Bref, depuis quatre ans, presque depuis son retour de Madagascar, Hassan II s'est battu pour le trône, celui de son père, le sien propre. Aujourd'hui plus personne ne lui conteste le droit d'y être installé. Mais que va-t-il faire ? Ses adversaires les plus résolus ne mettent pas en cause son intelligence, elle est en effet très grande. Elevé dans une double culture arabe et française, il a la parole facile, il peut même, s'il s'en donne la peine, être très brillant. Quand une tâche le passionne, il peut y consacrer ses jours et ses nuits, mais ses familiers déploraient, il y a encore peu, son inconstance, une certaine versatilité, un manque de persévérance. Ses amis expliquent qu'il était écrasé par la personnalité de son père pour lequel il avait une vénération sans bornes. Vivant dans son ombre, n'agissant que par lui, comment Moulay Hassan aurait-il pu donner toute sa mesure ? Bref, beaucoup attendent d'Hassan II qu'il étonne.



(A.P.)

LES OBSÈQUES DE MOHAMMED V (*).
Après l'investiture du deuil, les exigences de l'avenir.

Union nationale ?

Sa tâche est énorme. Les historiens constateront un jour que Mohammed V a été l'homme de la transition. Entre un Maroc moyenâgeux et le monde du XX^e siècle, il a percé, après la colonisation, la brèche de l'indépendance. Mais si le Maroc a les routes et les installations d'un pays moderne, il n'en a encore ni les structures internes ni les institutions. Mohammed V maintenait par sa présence l'unité de la nation, mais il s'agissait encore d'unité statique alors que l'opinion, elle, était en marche. Pour l'opposition elle-même, l'aventure mauritanienne et l'alignement sur l'Afrique activiste apparaissaient comme une chute en avant. Les vraies tâches sont d'abord intérieures. C'est là que l'U.N.F.P. de M. Ben Barka attend Hassan II, qui est maintenant, avec Hussein de Jordanie, le plus jeune chef d'Etat du monde.

A la manière du général de Gaulle, Mohammed V paralysait et anesthésiait les oppositions de droite ou de gauche. Ce n'est plus le cas de Hassan II, bien qu'il hérite pleinement de son père. Le peuple marocain lui a donné spontanément, chaleureusement son investiture. Mais au-delà des chocs émotifs, nés de la douleur et du deuil, cette investiture doit se renouveler pour que la monarchie marocaine subsiste autrement que par la dictature. Hassan II l'a bien compris en proposant immédiatement aux partis qui ne sont pas représentés au gouvernement, et d'abord à l'U.N.F.P., d'entrer dans un cabinet d'Union nationale.

L'opposition n'a pas encore donné sa réponse. Une ligne de conduite se dégage pourtant : d'accord à condition d'avoir des garanties sur la future Constitution et la démocratisation du régime. Ce programme est modeste mais il a la caution des promesses de Mohammed V lui-même. C'est à Hassan II de jouer et vite : il a aujourd'hui la possibilité de faire renaître, dans une Afrique du Nord en transformation, un pays qui, sans sacrifier ses traditions et ses qualités propres, entend être du XX^e siècle. Le voudra-t-il ? Le pourra-t-il ?

CLAUDE KRIEF.

(*) A la droite du roi Hassan II, son frère, le prince Moulay Abdallah.

LA CHUTE DES CHEVEUX : Un désordre que l'on sait combattre aujourd'hui

LA science moderne est allée déjà très loin dans la définition des causes et dans la recherche des remèdes concernant la carence du cuir chevelu. Perdre ses cheveux n'est pas un phénomène normal. Pas plus que les démangeaisons ou l'irritation de la peau du crâne.

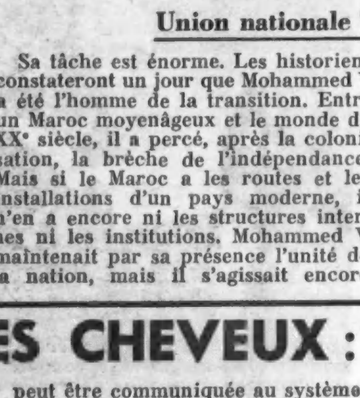
Les cheveux trop gras, ou tellement secs qu'ils se cassent, même l'apparition de pellicules sont des menaces de calvitie.

Pour agir efficacement sur le comportement du cheveu, il faut intervenir « à la base », c'est-à-dire au niveau du cuir chevelu, là où les cheveux se nourrissent et se renouvellent par de mystérieux phénomènes chimiques.

Il est donc indispensable de ne traiter la calvitie qu'avec des méthodes scientifiques. Ces méthodes évoluent sans cesse et des découvertes importantes ont été faites récemment.

Karl Edam, docteur en médecine et en pharmacie de l'Université de Gœttingen, a prouvé qu'une calvitie traitée à temps peut facilement s'enrayer et qu'une nouvelle vigueur peut être communiquée au système capillaire.

Ses travaux lui ont valu le Prix CIDESCO (Comité International d'Esthétique et de Cosmétologie au congrès de Lucerne en 1959).



UN « THRICOLOGUE » EN ACTION

Opération « régénérescence »

Or il n'existe actuellement en France qu'un seul Institut de régénération capillaire qui applique les méthodes de ce savant. Il s'agit du laboratoire Labo-Capil.

Les spécialistes de cet Institut ont déjà fait leurs preuves : ils ont obtenu des résultats étonnants.

L'opération « régénérescence » a lieu en deux phases : l'examen du système capillaire, le traitement proprement dit.

L'examen

Une fiche est établie après analyse du cuir chevelu. Les causes de l'alopécie sont ainsi déterminées.

Le « Thricologue » (spécialiste capillaire) expose alors pourquoi les cheveux tombent et la manière d'y remédier. La nature, la durée et le prix du traitement lui sont également communiqués.

Le traitement

Chaque séance de soins dure 25 minutes environ et comporte :

— la mise en condition du cheveu,

— des massages manuel ou infrasonores,

— des applications de formules biochimiques.

● Pour les Parisiens : Labo Capil est ouvert toute l'année de 10 h. 30 à 20 heures, du lundi au vendredi et le samedi de 10 h. 30 à 17 heures.

● Pour les non-Parisiens : Labo Capil a mis au point un traitement qui peut être appliqué à domicile.

LABO CAPIL
Institut du cheveu et du cuir chevelu

25, pl. Vendôme, Paris-1^{er}. OPE. 85-87
40, rue d'Isly, Alger. Tél. : 63-90-17
Résidence Negresco, Nice
Tél. : 88-39-51.

COMMUNIQUÉ

Le récit d'un drame historique

LA DÉPOSITIO[N]

Un des épisodes les plus importants — et les plus tragiques par ses conséquences — de l'histoire des rapports franco-marocains se déroula au cours de l'année 1953. Les circonstances exactes dans lesquelles Mohammed V, qui vient de mourir, fut déposé et exilé, n'ont jamais été dévoilées. Après une enquête qui n'a pas duré moins de sept ans, Jean Lacouture, qui a interrogé les témoins de ce drame historique et étudié les textes officiels, raconte ici dans tous ses détails l'histoire de la déposition de Mohammed V (1).

TOUTE l'histoire de la déposition de Mohammed ben Youssef est l'illustration de l'article qu'écrivait six mois auparavant M. Robert Schuman dans un numéro de « La Nef » consacré au Maroc et à la Tunisie : l'ancien ministre des Affaires étrangères y relevait que *« le fait accompli* est la grande et constante tentation... des résidents généraux »* et qu'en fait, le Quai d'Orsay et le gouvernement n'avaient qu'une faible prise sur le cours des événements.

A partir du 4 janvier 1953, le ministère des Affaires étrangères est dirigé par une nouvelle personnalité : M. Georges Bidault. Le binôme ministère-résidence se complique encore. Car M. Bidault, dans le même temps où il signe les télégrammes « libéraux » rédigés par ses services et entérine ceux de son collègue Maurice Schumann, donne l'impression d'encourager le Résident général (le général Guillaume), lorsqu'il le reçoit en tête à tête, de « couvrir » la politique qui devait aboutir à l'acte du 20 août 1953.

La partie se joue entre six personnages ou groupes de personnages. Le Sultan d'abord. Il est désormais coupé de son entourage nationaliste. Mais il reste influencé et presque conditionné par les thèmes et la stratégie de l'Istiqlal.

Face au souverain, un groupe de chefs traditionnels marocains est dirigé par le Pacha Glaoui et le Chérif El Kittani, et composé surtout de caïds et de notables montagnards, qui ont voué au souverain une haine due, pour les deux premiers, à des motifs largement personnels, et, pour les autres, à la crainte qu'un régime inspiré par les amis nationalistes du Sultan ne substitue aux leurs de nouvelles équipes d'autorité et de nouvelles élites locales.

Epaulant ce groupe, on trouve d'abord les représentants des divers intérêts français au Maroc — grands et petits — qui sont soit des colons comme M. Aucouturier, soit des directeurs de journaux comme le Dr Eyraud, soit des dirigeants de syndicats de fonctionnaires, d'anciens administrateurs, de petits commerçants, quelques médecins et avocats. Ils disposent de la presse, de gros moyens financiers, de puissants alliés parisiens. Leur rôle sera décisif.

Les spécialistes locaux

Celui de la haute administration locale le sera plus encore. Alors même que le gouvernement ne cessera, par des déclarations publiques et des circulaires ministérielles, de mettre en garde ces représentants, à tous les échelons, contre toute politique conduisant directement ou indirectement à la déposition du souverain chérifien, la grande majorité des responsables français au Maroc s'emploiera activement à contrecarrer ces instructions. Moins le Résident général lui-même, dont la personnalité semble s'effilocher puis se dissoudre tout au long de la crise, et dont la santé donne d'ailleurs de croissantes inquiétudes, que MM. Vallat, directeur de l'Intérieur, Boniface, chef de la région de Casablanca, et de Blesson, ministre délégué.

On a peine à croire que ces fonctionnaires appartenaient à la même administration, au même pays, que ceux qui s'efforçaient, à Paris, d'élaborer une politique. Entre ce que faisaient à Rabat ou à Marrakech un Blesson ou un Boniface et ce que tentaient, à Paris, Léon Marchal, directeur d'Afrique-Levant, Jean Basdevant, directeur des Protectorats, et leur « patron » direct, Maurice Schumann, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, il y a plus de différence encore qu'il n'y en avait eu entre Léon Blum, président du Conseil à Paris, et Thierry d'Argenlieu, haut commissaire en Indochine. En faisant prévaloir leurs vues sur celles des « gens de Paris qui ne connaissent rien aux affaires », les « habiles spécialistes locaux » devaient conduire le pays à la catastrophe.

Tenons compte, enfin, d'un groupe dont l'influence ne croîtra, en fait, qu'après le dénouement qu'il aura vainement tenté d'empêcher : celui d'hommes politiques, d'intellectuels et de journalistes parisiens et de quelques libéraux du Maroc de l'administration ou du secteur privé, qui, par idéologie, ou sentimentalité, ou par amitié pour Mohammed ben Youssef, ou encore en vertu d'une correcte appréciation des choses, ne cessent de dénoncer l'aventure qui se prépare. De François Mauriac à Pierre Clostermann, ce groupe ne manque d'ailleurs pas d'éclectisme et ne se recrute pas simplement parmi les spécialistes du mysticisme effervescent et de la non-violence hasardeuse.

La crise proprement dite commence au mois de février 1953, deux mois après les journées de Casablanca. M. Marchal vient de prendre la direction d'Afrique-Levant au Quai d'Orsay dont, au mois de janvier, M. Georges Bidault redevient le chef.

Ce qu'on pourrait appeler, sans jeu de mots, le « Plan Marchal » est tout entier contenu en deux lettres du 18 février 1953, approuvées par M. Bidault et envoyées à la Résidence générale. Le directeur d'Afrique-Levant déclarait en substance : *« Alors que le Sultan demande implicitement l'indépendance du Maroc en l'assortissant d'une vague promesse de démocratisation future du pays et de coopération hypothétique avec la France, nous visons d'abord à créer un Maroc démocratique. Lorsque cette évolution aura été intégralement accomplie et que l'opinion marocaine pourra librement s'exprimer, le traité de Protectorat pourra faire place à une nouvelle définition des rapports franco-marocains, fondés sur l'interdépendance et l'association. »*

Officiellement approuvé par son ministre, M. Marchal précisait que *« la démonstration que nous sommes résolus à entreprendre doit être faite sans porter atteinte aux prérogatives du Sultan, dont nous sommes garants. »*

(Europress.)

MOHAMMED V AVEC LE MARÉCHAL JUIN (*).
La grande et constante tentation des résidents généraux.

Réunion chez le Glaoui

Or, c'est exactement huit jours plus tard, le 26 février 1953, que le mouvement animé par le Pacha de Marrakech contre le Sultan prit son essor, au cours d'une réunion de caïds au palais de Si Thami el Glaoui. Le 18 mars, était mise en circulation une pétition signée d'une vingtaine de notables, accusant le Sultan de mener *« le Maroc à sa perte, en s'inféodant aux partis extrémistes illégaux »*, et demandant au gouvernement français la destitution de Mohammed ben Youssef et la dévolution du trône *« à qui en est digne »*.

Le mouvement s'accélère et s'amplifie. Le 11 mai, sur le plateau de Tizi N'Tretten, dans le Moyen-Atlas, le maréchal Juin, qui depuis qu'il n'était plus résident général s'était pris d'une ardeur à gouverner le Maroc qu'il n'avait jamais eue, présidait un rassemblement de plusieurs dizaines de milliers d'anciens combattants berbères, qui préfigure les manifestations hostiles au Sultan. Le 21 mai, le Glaoui remet au résident général la pétition du 18 mars revêtue de 287 signatures. Et le 29, de passage à Paris, Hadj Thami el Glaoui déclare à la presse : *« Pour les représentants qualifiés du Maroc et pour moi-même, le Sultan est déchu. Nous attendons avec confiance l'approbation du gouvernement français. »*

Le dernier acte du drame s'ouvre le 30 juillet, lorsque le Pacha de Marrakech débarque à Casablanca, rentrant d'un voyage en Europe. Il y est accueilli en triomphateur par plus de deux mille notables, auxquels se mêle M. Boniface, chef de la région de Casablanca. Le Résident général se soigne à Vichy. En France, une grève général des transports va paralyser jusqu'à l'activité gouvernementale. Quant aux Français, ils sont sur les plages. Le champ est libre pour les conjurés.

Le 4 août, les services du Quai d'Orsay lancent une nouvelle mise en garde. Ce n'est pas sans sourire que M. de Blesson, dont les sympathies pour le mouvement sont de notoriété publique, dut lire ce télégramme de Paris : *« Il importe d'éviter que des éléments irresponsables aient l'impression qu'ils pourraient, en profitant de notre inattention et de notre passivité, créer des faits accomplis que nous ne pourrions reconnaître... Je vous recommande donc une vigilance sans défaut. »*

Le câble de M. Bidault

Signataire de cette énergique mise en garde, M. Georges Bidault quitte Paris trois jours plus tard pour l'Allemagne, d'où il ne revient que le 11 août. La veille, M. Maurice Schumann, qui avait assuré l'intérim du ministère, est parti pour New York. L'absence de celui qui aura été l'un des adversaires du complot se fera sentir aux heures décisives. Tandis qu'à Paris les éléments de stabilisation se dispersent ou se dissolvent, au Maroc les conjurés précipitent le dénouement.

Reçu le 7 août au soir à Rabat par M. de Blesson, le Pacha de Marrakech, qui achève une nouvelle tournée de propagande, déclare que *« le moment d'agir est venu »* et précise que *« le service d'ordre français n'aura pas même à intervenir »*. Le rapport du représentant de la France au Maroc sur cet entretien capital était transmis le lendemain, mais le ministre des Affaires étrangères ne put en prendre connaissance qu'à son retour d'Allemagne, le 11, et il ne fut communiqué à M. Marchal et aux services que le 13.

Sitôt informé, pourtant, M. Bidault réagissait avec vigueur. Il câblait dans la soirée du 11 à Rabat : *« Le gouvernement n'acceptera pas d'être mis par qui que ce soit devant le fait accompli... Je vous prie de vous opposer sans hésitation à toute nouvelle progression vers une situation dans laquelle nous n'aurions plus de choix qu'entre la déposition du Sultan et l'emploi de la force contre nos amis. Veuillez vous employer, en conséquence, à obtenir du Glaoui, qu'après la bruyante tournée qui s'achève, il marque le temps de pause dont je m'explique mal, après les rapports qui m'ont été faits, comment la nécessité ne lui est pas encore apparue. J'appelle votre attention sur la responsabilité qui incombe à la Résidence générale du fait qu'entre ses mains se*

(*) En 1951, alors que ce dernier était Résident général au Maroc.

(1) Ce texte constituera un des chapitres du livre de Jean Lacouture, « Cinq hommes et la France », à paraître le mois prochain aux Editions du Seuil.

VACANCES PAR MER EN U.R.S.S.
Durée de 24 à 30 jours
DEPARTS DE MARSEILLE OU VENISE deux fois par mois
MARSEILLE - GENES - NAPLES - LE PIREE - ISTANBUL
ODESSA - YALTA - SOTCHI (la Riviera russe, séjour de 6 à 12 j.)
MOSCOU (6 j.) - LENINGRAD (4 j.) - STOCKHOLM - GDYNIA
COPENHAGUE - LONDRES - LE HAVRE
Même voyage, itinéraire inverse à partir de NF 2.510 en 3e classe, 3.280 en 1re
RESERVEZ VOS PLACES DES A PRESENT
AMERICAN LLOYD, 7, rue Auber, Paris-9e - RIC. 63-69

[...] DE MOHAMMED V

par JEAN LACOUTURE

trouvent les éléments d'action qui doivent permettre une solution raisonnable du conflit. »

Voilà ce qu'écrivait, le 11 août 1953, le chef de la diplomatie française. Voilà ce que lut, quelques heures plus tard, son représentant au Maroc. Le Sultan fut déposé le 20. Le 21, le ministre et le diplomate étaient toujours l'un et l'autre en poste, poursuivant une collaboration que rien, apparemment, n'avait troublée.

Un « arbitrage »

Mais, à Paris, les yeux se dessillent enfin. Par-delà le camouflage organisé par M. de Blesson, on commence à apprécier l'ampleur et la force de la conjuration. Le 11 août, en effet, sentant s'amasser sur le trône et sa famille les pires menaces, Sidi Mohammed a remis au député gaulliste Pierre Clostermann, dont l'amitié lui est acquise, un message destiné au président de la République, où il dénonce les « menées subversives » de « fonctionnaires rebelles », rappelant que le Maroc et lui-même furent aux côtés de la France aux heures les plus pénibles. Le Sultan conclut cet appel en ces termes : « *Le Maroc n'a jamais douté de la France. Puisse la France ne pas décevoir cette confiance.* » Et c'est au même moment que le souverain déclare à l'envoyé spécial de « Climats » : « *Le Maroc s'achemine vers son entrée dans l'Union française...* »

Est-il encore temps de contenir la rébellion ? C'est alors que M. Bidault, à l'instigation de son conseiller pour les affaires marocaines, M. Vimont, propose ce qu'on appellera, fort abusivement, un « arbitrage ». Le 12 août, le général Guillaume est rappelé d'urgence de Vichy et dirigé sur Rabat, où il arrive le 13 au matin, porteur d'un « plan » qui devait mettre fin à la crise : il ne tendait à rien de moins, en effet, qu'à supprimer le Sultan en tant que force politique.

Les partisans du Glaoui et de M. Boniface veulent réduire ben Youssef à l'impuissance ? Point n'est besoin, pour cela, de le déposer. On va obtenir de lui qu'il se démette de la plus grande partie de ses pouvoirs temporels. Ce qu'exigeait M. Bidault de Mohammed ben Youssef, c'était un véritable démantèlement de la monarchie. Ses pouvoirs réglementaires seraient en effet délégués au Grand Vizir siégeant dans un Conseil restreint de six membres, marocains et français ; les pouvoirs législatifs — dans les matières autres que religieuse et constitutionnelle — au Conseil des Vizirs et directeurs français, présidé par le même Grand Vizir. C'était la cosouveraineté, sous sa forme la plus écrasante pour l'héritier des Alaouites.

« Trop tard ! »

Le général Guillaume a atterri le 13 au matin à Rabat. Au début de l'après-midi, il s'annonce au Palais, dont les issues sont gardées par des forces importantes, et présente au souverain le protocole de capitulation. Et le Résident général ne se retire pas sans avoir confié à Si Mammeri, qui le raccompagne : « *Que Sa Majesté se hâte de signer. A Marrakech, on attend mes instructions téléphoniques pour stopper le mouvement...* »

Sidi Mohammed tente encore de trouver une issue. Il téléphone à la Résidence pour vérifier si ces conditions humiliantes sont bien celles que Paris veut lui imposer. M. de La Tour du Pin, conseiller chérifien, confirme sèchement. Et le Sultan ayant demandé ce qu'il adviendra s'il refuse de signer, il lui est répondu : « *Un coup de téléphone à Paris et vous êtes déposé !* » Le souverain s'incline et signe. La garde mobile lève alors le siège du Palais...

La suite de « l'opération Glaoui » n'a donc plus de sens politique, si ce n'est celui d'une « vendetta ». Il s'agit bien de cela : le même jour, en effet, le pacha déclare : « *Je ne peux plus rien arrêter. Il est trop tard. J'irai jusqu'au bout...* »

Dans la nuit du 13 au 14, des dépêches d'agences répandent à Paris la nouvelle que les conjurés ont pris leur décision, et que c'est au cours d'une réunion tenue à Marrakech le 14 à 9 heures du matin que le prétendant sera intronisé. La riposte du ministre des Affaires étrangères est, en apparence, foudroyante. Par téléphone et par télégramme, le 14 au matin, il enjoint à son représentant à Rabat d'interdire immédiatement toute réunion au Glaoui, de le convoquer aussitôt à Rabat, d'ordonner aux pachas et caïds de regagner leurs commandements et de ne plus en sortir sans autorisation, et de s'assurer si possible de la personne du prétendant qui doit incontinent être reconduit à Fès...

On ne pouvait imaginer veto plus catégorique. Et le télégramme de M. Georges Bidault s'achevait par cette formule digne d'un homme d'Etat : « *Les conséquences d'un tel pronunciamento pourraient être incalculables. Forts de l'adhésion obtenue du Palais, il nous appartient de faire face à une anarchie qui serait un reniement d'un demi-siècle de présence française au Maroc* ».

Le pacha de Marrakech fait alors dire qu'il veut bien surseoir de vingt-quatre heures à la mise en application de son plan. Et dans la soirée du 14 août, M. Bidault dépêche à Marrakech le directeur adjoint de son cabinet, M. Vimont, ancien conseiller chérifien à Rabat. Ultime tentative pour couper court au développement du « schisme ».

Aux partisans du Glaoui rassemblés au palais de Marrakech, le diplomate réclame l'arrêt immédiat de l'opération, spécifiant que Paris « n'envisage pas la déposition des S.M. Sidi Mohammed ». Les conjurés veulent bien promettre à M. Vimont qu'aucune décision contraire aux intentions de Paris ne sera prise. Le soir même, pourtant, l'irréparable s'accomplit : Sidi Mohammed ben Youssef était déclaré par les conjurés de Marrakech déchu de sa dignité religieuse d'*Imam* du Maghreb, et Moulay Arafa proclamé à sa place chef de l'Islam marocain...

Deux Français sans mandat

Le 16 août, des troubles éclatent à Marrakech — on a parlé de huit morts — et à Casablanca. Mais à Oujda, cité violente, c'est une émeute : quarante-quatre morts, dont onze Français... Qui a provoqué cette horreur ? Les amis du souverain, pour venger l'outrage ? La résidence et la presse le proclament aussitôt. Des amis français de Sidi Mohammed courent à lui, pour lui demander de lancer un appel au calme. Robert Barrat a décrit (« Justice pour le Maroc », pp. 205-206) ce dramatique épisode; et conté comment un ami et lui-même obtinrent du sultan déjà vaincu qu'il intervienne pour ramener la paix, comment le souverain leur confia le soin d'en rédiger le projet avec le prince Moulay Hassan : « *Nous travaillons pendant plusieurs heures : de temps à autre, le sultan vient nous rejoindre, étudie les phrases que nous venons de jeter sur le papier, pèse la valeur de certains mots, suggère une traduction arabe... Comment oublier cette scène de deux Français sans mandat travaillant avec le sultan du Maroc et son fils dans une atmosphère d'absolue confiance ?* »

Mais la conjuration, décidément, l'emporte... A Marrakech, le Glaoui rameute les caïds encore hésitants. C'est là que se joue la partie, et non en France, où quelques amis du souverain : François Mauriac, Louis Massignon, Pierre Clostermann, Jacques Reitzer, Aymeri Blacque-Bélair et les équipes de quelques journaux et revues se démènent pour prévenir l'inévitable, multipliant démarches auprès des ministres et appels de l'opinion. La grève générale qui paralyse alors le pays freine ces initiatives, qui se heurtent à l'immobilisme épais du président du Conseil, M. Laniel, et à l'aboulie somnambulique de Georges Bidault. Celui-ci, dont les notes officielles disent pourtant l'hostilité qu'il porte à la conjuration, murmure étrangement, devant des visiteurs venus le prier d'intervenir : « *C'est la latte de la Croix et du Croissant... Laissez-moi, mes enfants, rêver à Jérusalem...* »

Le 20 août 1953, au matin, un nouveau Conseil des ministres réuni à l'Elysée « décide » l'abandon de Sidi Mohammed ben Youssef : les hommes du Glaoui ayant investi Rabat, on ne peut, selon le propos du général Guillaume, « *tirer sur des poitrines constellées de décorations françaises* ». Le résident général, qui a, rappelons-le, regagné son poste au cours de la nuit, est informé peu après midi des conclusions du gouvernement.

C'est le premier jour de l'Aïd el Kebir, la « grande fête » de l'Islam. Qu'importe... A 14 heures précises, l'automobile du résident général arrive au Mechouar, suivie de huit cars de police. Le général Guillaume et M. Dutheil, directeur général de la sûreté, descendent de voiture. Flanqués d'une escouade de gendarmes, ils se dirigent vers la salle où les attend Sidi Mohammed ben Youssef que l'appel du résident a surpris au cours de sa sieste, et qui n'a eu que le temps de jeter une djellaba sur son pyjama et de faire appeler les deux princes, ses fils. La chaleur est étouffante.

(Keystone.)

MOHAMMED V ACCUEILLANT M. FERHAT ABBAS.
La valeur de certains mots.

« Vingt ans de paix »

Le représentant de la France déclare au souverain qu'il a le devoir d'obtenir son abdication immédiate, ou de l' « éloigner du pays » afin d'éviter que l'ordre public ne soit menacé. Le sultan jette un bref regard sur ses fils, et répond au général Guillaume qu'il ne saurait être question pour lui d'abandonner un trône dont il est le dépositaire légitime. Aussitôt, la garde s'empare de Sidi Mohammed ben Youssef, le dirige, ainsi que ses deux fils, vers l'escalier, les pousse dans une automobile où les encadrent deux policiers. Sur l'aérodrome militaire du Souissi, à quelques centaines de mètres de là, les attend un DC 3 qui va les conduire en Corse.

Tandis que l'entourage du général Guillaume clamait : « *Nous avons pour vingt ans de paix !* », une campagne d'opinion se déchaînait à Paris contre l'exilé. Il ne suffisait pas qu'il soit déposé et éloigné, il fallait que soit justifié, par sa vilenie, un acte que la France et les Français avaient subi dans l'étonnement et la confusion.

« Ami des nazis », « tyran débauché », « souverain félon » : il est inutile de citer les auteurs des injures dont fut alors accablé le vaincu. On préfère rappeler que si le ministre des Affaires étrangères abaissa l'autorité de l'Etat jusqu'à entériner une initiative qu'il avait par avance et fermement réprouvée et réussit à empêcher son collègue Maurice Schumann (alors aux Etats-Unis, d'où l'opération de Marrakech apparaissait particulièrement dérisoire) de quitter un gouvernement ainsi bafoué, un ministre au moins, M. Mitterrand, prend alors la décision de démissionner — décision qu'il mettra à exécution quelques semaines plus tard, pour protester contre les projets du gouvernement en Tunisie.

J. L.

(*Copyright* 1961 *Jean Lacouture et Editions du Seuil.*)

LA SAMARITAINE DE LUXE
vous prie de lui faire l'honneur d'assister à la présentation de sa collection PRINTEMPS-ÉTÉ *qui aura lieu du 1er au 31 Mars, à 15 h. 30.*
S.L.10
Réservez vos places : OPÉra 83-21 - 27, Boulevard des Capucines, PARIS-2e

ENQUÊTE

Après le C.N.L.

● *L'affaire du « Point-du-Jour » est grave. Mais il y a plus grave encore : c'est toute l'organisation de la construction en France qui est scandaleuse. Michel Bosquet l'explique et indique les solutions.*

INCIDENT isolé ou fruit de tout un système ? Telle est la question de fond que soulève le scandale du C.N.L. Que met-il en cause, au juste, outre la moralité de ses administrateurs ? La politique de construction ? Les méthodes de financement ? La législation sur les sociétés ? Pour répondre à ces questions, remontons à la racine : au problème du logement en France, à ses causes, aux méthodes utilisées pour le résoudre.

Au lendemain de la guerre, la France se trouvait à la tête de plus d'un million de taudis, de 3 millions et demi de logements surpeuplés (dont la moitié d'un « surpeuplement critique ») ; sur 15 millions de logements, un quart à peine avaient l'eau, l'électricité et les commodités. La situation a à peine changé depuis. La crise du logement est un problème national.

Ses causes ? C'est que, pour l'essentiel, la construction avait cessé d'être un investissement rentable. Le blocage des loyers ne permettait plus la réfection ou l'entretien des vieux immeubles ; il offrait aux capitaux qui auraient pu s'investir dans la construction une rentabilité insuffisante. Cette situation elle-même avait ses causes (et celles-ci demeurent, inchangées) : les loyers avaient été bloqués pour que les salaires puissent l'être, et l'inflation avait multiplié le taux de l'argent sur le marché financier. Ce taux est actuellement de 7 à 8 %, ce qui signifie qu'un logement modeste, type F3, coûtant 3,2 millions et amorti sur cinquante ans, devrait se louer (entretien compris) 28.000 francs par mois. Loyer prohibitif pour un ménage moyen, suceptible de s'intéresser à un logement aussi modeste.

En conséquence, les détenteurs de capitaux se détournèrent de la construction populaire. Seuls étaient suffisamment rentables, pour eux, les logements de luxe ou de demi-luxe, susceptibles d'intéresser, malgré leur prix très élevé, une clientèle riche. Dans ce domaine comme dans d'autres, l'initiative privée était devenue incapable de résoudre un problème national. L'initiative publique devait prendre la relève.

Elle le fit, tant bien que mal. La solution la plus logique et la plus radicale eût consisté à nationaliser la construction : l'Etat aurait financé, sur fonds publics, toute l'activité de ce secteur. Il aurait construit des logements pour la clientèle aisée, avec loyers chers, et ceux-ci eussent financé en partie la construction de logements populaires, à loyers subventionnés (1). Il aurait créé des entreprises pilotes de travaux publics et de construction qui, travaillant avec les méthodes les plus rationnelles, auraient imposé leurs prix de revient aux entrepreneurs privés, les contraignant à se moderniser.

Pas toujours purs

Cette solution, toutefois, eût supposé une révolution. A défaut de nationalisation, le mieux que pouvait faire l'Etat était, ici comme en d'autres domaines, de prendre en charge le secteur non rentable de la construction, celui du logement populaire, le secteur rentable (luxe et demi-luxe) demeurant aux mains de l'initiative privée.

(1) Les organismes H.L.M. viennent précisément de préconiser cette formule, en proposant trois types de constructions publiques, dont les plus chères subventionneraient en partie les autres.

En pratique, ce système, qui fut également adopté sous des formes plus ou moins perfectionnées dans les pays voisins (2), aboutissait à définir trois secteurs et trois modes de financement :

— Le financement entièrement public des H.L.M., pour la construction desquels l'Etat avance les fonds pour 45 à 60 ans, avec un taux d'intérêt de 0 à 3 %. Il en résulte un loyer minimum de 6.000 francs par mois (moins l'allocation logement).

— Le financement, en partie public, de « Logécos », destinés à l'accession à la propriété. Le candidat, dans ce cas, apporte un tiers ou deux tiers du prix du logement, le Crédit Foncier lui prête le reste et l'Etat prend en charge, pendant 20 à 30 ans, les deux tiers ou la moitié du loyer de l'argent. Les « Logécos », en d'autres termes, sont construits avec de l'argent privé, emprunté au taux du marché (7,5 %), mais l'Etat abaisse ce taux en en prenant en charge une partie.

— Le financement entièrement privé, enfin, d'habitations de luxe ou de demi-luxe. Ce dernier secteur ne représente plus actuellement que 20.000 logements par an sur les 320.000 qui sont annuellement mis en chantier. Et c'est de ce dernier secteur entièrement libre et soustrait, de ce fait, à tout contrôle, que fait partie le programme « Point-du-Jour » du C.N.L.

Les pratiques scandaleuses de cet organisme ne paraissent donc pas mettre en cause le système dans son ensemble, mais seulement ce petit secteur libre, représentant moins du dixième de la construction française. Toutefois, les neuf dixièmes restants ne sont pas toujours purs. Faute d'avoir créé des entreprises pilotes publiques, capables de définir les normes de rentabilité pour tout le secteur, l'Etat, en effet, subventionne indirectement, depuis une dizaine d'années, les pratiques irrationnelles, les abus, les bénéfices licites et illicites d'entrepreneurs et de promoteurs privés du type de M. Pouillon. Dans le seul secteur H.L.M., il a imposé un calcul extrêmement rigoureux des prix de revient. Dans le secteur « Logéco », les normes sont plus souples.

Aucun recours

Les sociétés immobilières qui promettent de se conformer à ces normes sont assurées d'obtenir, pour leurs souscripteurs, des prêts du Crédit Foncier subventionnés par l'Etat. Mais si, en fin de compte, ces normes de qualité et de prix ne sont pas respectées, les souscripteurs n'ont, en pratique, aucun recours : s'ils portent plainte, en effet, ils se voient retirer le prêt du Crédit Foncier ; il leur faut, ensuite, avancer les frais de justice, puis attendre plusieurs années une problématique réparation. En l'état actuel de la législation, mieux vaut donc pour eux couvrir par leur silence les abus dont ils sont victimes et les profits frauduleux réalisés à leurs dépens et à ceux de l'Etat. Pour les candidats à la copropriété, il n'y aura pas de sécurité tant qu'ils seront tenus pour juridiquement responsables d'une entreprise fondée et gérée en dehors d'eux, tant que les délais, coûts et qualité de la construction ne seront pas assujettis à des normes et contrôles obligatoires ; ce qui exigerait que l'organisme prêteur, au lieu d'abandonner les candidats à la copropriété aux mains d'éventuels margoulins, recueille lui-même les souscriptions, assure lui-même le préfinancement des travaux et exerce sur eux une surveillance dont un profane est incapable.

Toute se passe, en effet, comme si l'Etat, pour assurer l'essor (à ses frais) de la construction tout en ménageant la « libre entreprise » qui, selon lui,

(2) Bien plus perfectionnées en Allemagne et en Grande-Bretagne où la construction est financée aux deux tiers sur fonds publics à taux d'intérêt très faible ou nul.

FORUM

DERRIÈRE LE SCANDALE

par J.-M. DOMENACH

LE pire, c'est la pourriture qui se cache. Quand le scandale éclate, il fait la preuve qu'il reste une presse libre, une opinion publique, par conséquent des possibilités de réagir. Et s'il arrive que le scandale éclabousse la majorité ou le gouvernement, ce n'est pas une raison de se réjouir, mais d'examiner de plus près et de corriger plus sévèrement.

Mais le scandale, par lui-même, n'est qu'un signe ; on a vite fait de fixer l'indignation sur une histoire scabreuse, sur un personnage intéressant, et de masquer ainsi l'entourage, les complicités, les mentalités, les structures, qui ont produit l'affaire. Car il y a les scandales épisodiques — ceux dont on parle — et les scandales permanents — ceux dont on ne parle pas. Les premiers aident ordinairement à faire passer les seconds, qui sont les plus graves : une tête est sacrifiée, et le troupeau poursuit sa route tandis que la presse s'occupe à la curée.

Ainsi, dans cette affaire du C.N.L., on parle déjà beaucoup de ce M. Pouillon, de ses châteaux, de ses réceptions, de son yacht. C'est qu'il vendait des appartements à des prix convenus. S'il avait vendu des pneumatiques ou de la pharmacie, il aurait simplement majoré ses prix, ou profité de sa marge bénéficiaire pour inscrire ces somptuosités au chapitre des frais généraux : le consommateur aurait payé, car le consommateur, en mangeant un bifteck ou en buvant un jus de fruits, paye sans s'en apercevoir bien des châteaux et des yachts. Mais ce genre d'affaires ne s'inscrit pas dans le cadre rigide de l'habitat et il n'en a pas l'allure quasi sacrée. On se demande d'ailleurs pourquoi : voler des gens sur leur nourriture, n'est-ce pas aussi grave que de les voler sur leur logement ?

Les instruments

Le vrai, le grand scandale réside dans l'exploitation généralisée des besoins vitaux, qui connut son apogée durant l'occupation, mais n'a pas cessé depuis. A l'exception d'Yves Farge sitôt après la guerre, aucun ministre n'a jamais pris les mesures nécessaires pour y mettre fin, ou n'a réellement exigé de les obtenir. Le bœuf court toujours, et les pauvres ne le rattraperont pas.

De cette complicité, au moins tacite, au moins passive, entre le pouvoir et les profiteurs, des serviteurs de l'Etat furent souvent les instruments : c'est grâce à l'appui d'un fonctionnaire, d'un député, d'un ministre, parfois d'un officier ou même d'un magistrat, que les trafics qui ont sali la République depuis quinze ans (ceux qui furent étalés et ceux qu'on a seulement reniflés) avaient pu prendre leurs étonnantes dimensions. Il s'agissait alors de corruptions patentes. Dans le cas du C.N.L., souhaitons qu'il n'en aille pas ainsi et que l'Etat ne soit pas atteint une nouvelle fois.

Pour les clients

Mais en attendant, et sans prendre part, sur le fond, une chose frappe et inquiète : la présence à la tête de cette affaire douteuse d'un haut fonctionnaire à la retraite, très décoré et très respectable. Fût-il innocent et trompé — l'enquête le dira — les gens qui l'avaient placé là savaient, eux, ce qu'ils faisaient. Devant cet emblème, les soupçons devaient s'incliner ; on a un faible chez nous pour les dignités consacrées : c'est en se servant d'elles que l'on a fait faire aux Français les plus grosses bêtises. Cela, c'était pour les clients. Mais du côté de l'Etat, on espérait évidemment par ce grand préfet obtenir plus de complaisance. Le sérail des administrations a des détours nombreux et obscurs. Il faut connaître « quelqu'un », et recevoir au bon moment le renseignement ou le coup de pouce de celui qui n'a rien à vous refuser... Voilà pourquoi les grandes affaires, et parfois aussi les petites, aiment installer dans leurs conseils d'anciens fonctionnaires qui apportent en capital, au lieu d'argent, leurs relations.

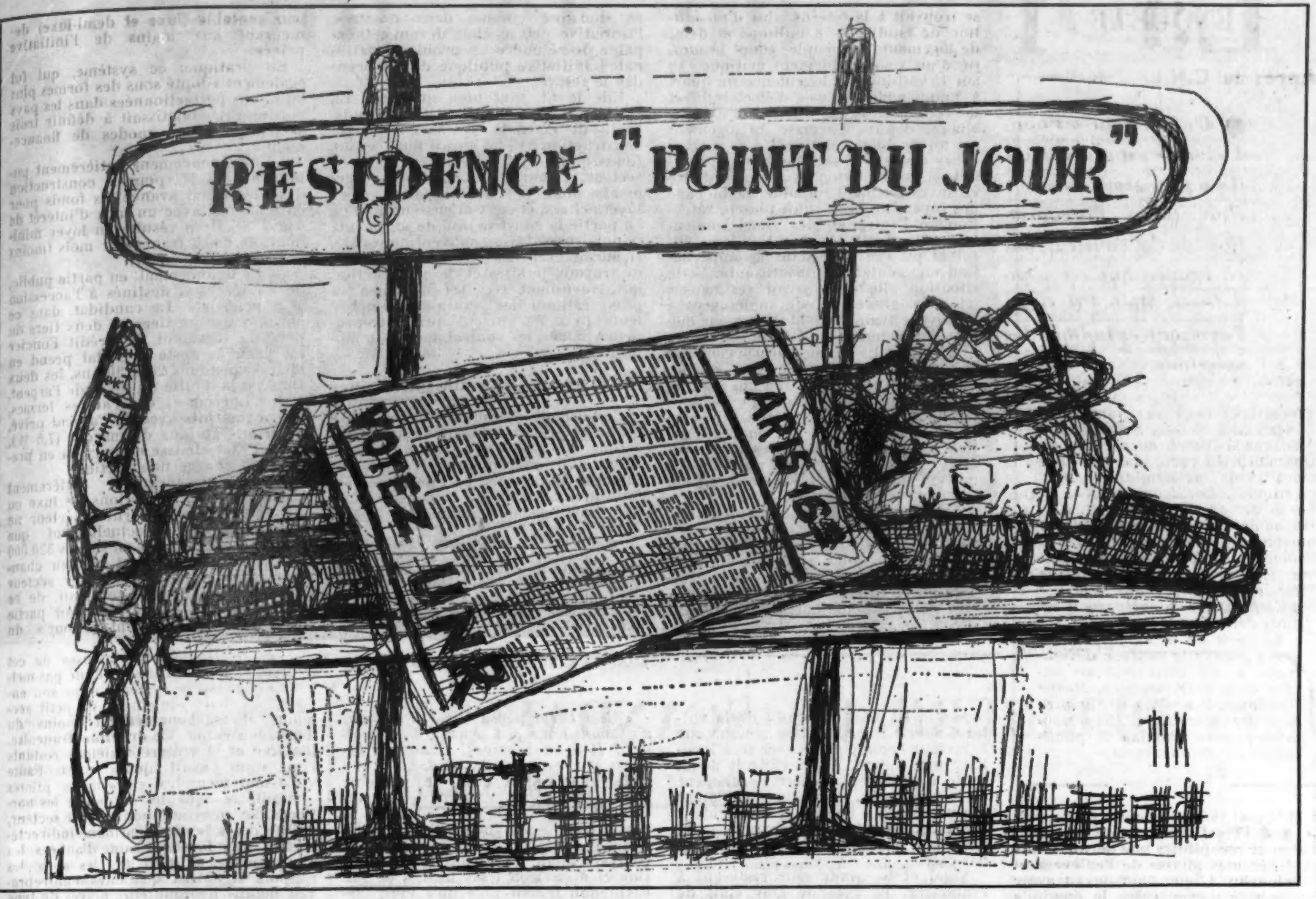
Il est certes regrettable que beaucoup lâchent le service de l'Etat pour l'industrie, le commerce ou la banque. Mais d'abord l'Etat paye mal, et ensuite les grands enthousiasmes publics ont décliné. On ne peut reprocher de « pantoufler » à celui qui, entré au service de l'Etat avec le goût de la novation, se voit confiné dans des besognes stagnantes. D'ailleurs, la compénétration du secteur privé et du secteur public, qui va croissant, n'est pas en soi une mauvaise chose. A condition, bien entendu, qu'on n'aille pas imaginer trop vite que tout ce qui est bon pour le C.N.L. est bon pour la France et que la prospérité des monopoles fait celle de la République ; l'économie concentrée signifie d'abord la prédominance du bien commun. Les Etats-Unis nous ont donné en cette matière d'assez mauvais exemples, bien qu'ils manifestent, à l'égard de leurs dirigeants politiques issus des grandes affaires, une rigueur dans l'examen des fortunes dont les Français devraient s'inspirer.

On voit bien quelques mesures d'assainissement, comme par exemple d'empêcher qu'un ancien haut fonctionnaire ne prenne un poste privé qui soit en rapport direct avec l'administration qu'il vient de quitter. Mais aucun règlement ne supprimera le mal que découvre une fois de plus le scandale du C.N.L. : ce rassemblement autour de l'argent-roi d'hommes d'affaires, de politique et d'administration. A travers les changements de régime, persiste ce « milieu » qui investit le pouvoir et réussira à le pénétrer tant que le pouvoir n'aura pas choisi les intérêts du plus grand nombre contre les douces habitudes d'une caste nantie, et continuera de fréquenter chez des gens qui ne donnent pas à souper pour rien.

J.-M. D.

● CUBA LIBRE
● LA VÉRITABLE NATURE DE « L'AIDE » AMÉRICAINE
dans le n° 2 (février 61) de
LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE
REVUE DE THEORIE ET D'INFORMATION DES PARTIS COMMUNISTES ET OUVRIERS
LE NUMERO : 2 NF
(timbres-poste ou mandat) à la SOCIETE D'EDITION ET D'INFORMATION
9, boulevard des Italiens - PARIS (2e) - C. C. P. Paris 8.449.47

GALERIE ROYALE, 11, rue Royale, PARIS (8e)
Exposition d'une collection d'ivoires et pierres dures ayant été saisis par la Douane, et également de provenances diverses, des tonnes de tapis persans anciens et modernes et de belles reproductions de toutes origines
Tapis de 10 à 11 m2 à partir de .... 250 NF
Tapis de 5 à 6 m2 à partir de .... 115 NF
Tapis AMADAN faits main à partir de .... 150 NF
Service de table en toile d'Italie à .... 40 NF
Draps de lit jour Venise à (la pièce) .... 20 NF
Cette exposition aura lieu sous la surveillance des agents de la S.M.T. de 10 heures à 19 heures, 11, rue Royale
Du 2 mars au 26 mars 1961 et les jours suivants



devait réaliser cet essor, avait délibérément fermé les yeux sur certains défauts de cette industrie. La sélection qu'il a opérée entre les entrepreneurs et les normes qu'il leur a imposées ont certes abouti à réduire de 3.600 en 1952 à 1.200 actuellement le nombre d'heures-ouvriers nécessaire à l'achèvement d'un logement. Cependant, le pilotage et la coordination des travaux demeurent souvent anarchiques, leur durée trois fois plus longue en France qu'en Allemagne. L'incertitude qui règne chaque année sur le volume des crédits publics destinés à la construction est peu faite pour inciter les entreprises à s'équiper au mieux. L'absence de programmes garantis, à long ou moyen terme, pour des zones définies d'avance, ne permet pas de tirer parti pleinement des techniques de préfabrication lourde pour lesquelles la France est à l'avant-garde. Enfin, la spéculation sur les terrains permet constamment à des propriétaires fonciers de se faire régler par l'Etat (c'est-à-dire par la collectivité) des plus-values (1000 % et plus) dues elles-mêmes à la seule initiative publique.

« Ecrémer » la demande

Il en résulte que le prix du terrain, qui représentait 10 % du prix d'un nouvel H.L.M. en 1949, en représente actuellement 50 % et que, selon les propres déclarations privées de M. Sudreau, *« on ne pourra faire une politique du logement, en France, que lorsque les terrains appartiendront à l'Etat »* (ou, ce qui revient au même, quand celui-ci pourra les racheter sans nul bénéfice spéculatif pour leur propriétaire).

Nationalisation des terrains, création d'un secteur public ou semi-public de la construction sont d'ores et déjà inscrites dans la logique de l'évolution. Si elles ont pu être évitées jusqu'ici, c'est que promoteurs, entrepreneurs et Etat ont « écrémé » conjointement la demande solvable. La construction n'a pu se maintenir, depuis cinq ans, à un niveau légèrement supérieur à 300.000 mises en chantier annuelles que par le développement prioritaire du secteur « Logéco » d'accession à la propriété (3), secteur réservé aux classes moyennes, cependant que le secteur H.L.M., le seul qui intéresse les classes populaires, plafonne depuis 1957 aux environs de 70.000 logements locatifs par an.

Des entreprises pilotes

Or, il est imposible de continuer ainsi. D'abord, parce que la demande subventionnée et solvable des classes moyennes n'est plus suffisante pour maintenir l'activité du bâtiment à son niveau actuel ; ensuite, parce que les besoins physiques incompressibles exigent une accélération de la construction dans les vingt années à venir, si le problème du logement doit jamais être résolu. Ces besoins prévisibles sont les suivants :

- 100.000 logements par an en moyenne pendant vingt ans pour tenir compte de la pression démographique et de l'allongement de la durée de vie ;
- 25.000 logements pour tenir compte de l'exode rural et du rapatriement des Français d'outre-mer ;
- 65.000 logements pour remplacer les taudis en dix à quinze ans ;
- 165.000 pour dégager en dix à quinze ans les logements surpeuplés ;
- 100.000 à 150.000 au titre du renouvellement normal.

Soit, au total, 400.000 à 500.000 logements pendant vingt ans. Physiquement, l'industrie française du bâtiment est dès à présent capable d'en construire environ 400.000. Mais elle ne les réalisera qu'à une seule condition : le doublement du nombre des H.L.M. locatifs mis en chantier. Ce secteur, sous la pression des besoins, est appelé à assurer 40 % au moins des constructions, au lieu de 22 % actuellement. Or, pour y parvenir, le développement du financement public et semi-public (4), une planification à long terme, la nationalisation ou quasi-nationalisation des terrains, le développement sélectif et la rationalisation des entreprises, la création à cette fin d'entreprises pilotes publiques, deviennent des impératifs nationaux. Les réformes à entreprendre vont donc bien au-delà d'une refonte de la législation sur les sociétés immobilières pour empêcher que des scandales comme ceux du C.N.L. n'aboutissent chaque année à escroquer plusieurs milliers d'épargnants de tout ou partie de leurs économies (5).

MICHEL BOSQUET.

(3) On comptait 320.000 mises en chantier en 1956, 323.000 en 1960. Mais pendant que le nombre des H.L.M. locatifs demeurait stationnaire, celui des « Logécos » passait de 167.000 en 1957 à 200.000 en 1960.

(4) Assuré par relèvement du « 1 % patronal », par l'affectation à la construction des réserves, servant souvent à l'agiotage, des caisses de retraite ou assurances, par réforme du Crédit Foncier, etc.

(5) Officiellement, 1,5 % seulement des logements construits depuis cinq ans ont donné lieu à des abus et fraudes. Mais cela représente plus de 20.000 souscripteurs escroqués à des degrés divers. Le 7 décembre dernier, le groupe P.S.U. du Conseil municipal de Paris, sur l'initiative de M. Claude Bourdet, attirait l'attention sur ces abus. Faute de réponse, il vient de demander une nouvelle fois au préfet de la Seine quelles réformes envisage le gouvernement.

2.200 m2 d'exposition
800 modèles
METAL et BOIS
Meubles AIGLE
51, rue VIVIENNE
PARIS 2e GUT.44.26.
Angle des boulevards
PARKING FACILE
Spécialiste des mobiliers de bureau, AIGLE apporte une solution à chaque problème.
Création nouvelle
"AIGLON"
ensembles décoratifs et fonctionnels
AIGLE

ADAM
LA REVUE DE L'HOMME

bat les records de la variété !
projette les plus étonnants reportages !
seul en tête des magazines pour l'Homme !
saute sur les occasions de distraire !
reste le champion de la Mode masculine !
8 numéros par an, NF 4
prend un nouveau départ

La fin de la longue c

DANS LA BANLIEUE DE BUENOS AIRES...
« Ich bin... »

En juillet 1950, après avoir vécu plus de trois ans comme bûcheron dans un petit village du Nord de l'Allemagne, Adolf Eichmann arrive en Argentine avec de faux papiers au nom de Ricardo Klement. Deux ans plus tard, il fait venir d'Autriche sa femme et ses trois fils et s'établit dans la banlieue de Buenos Aires.

En août 1959, un Juif résidant en Amérique du Sud et qui a pu gagner la confiance de plusieurs membres de la colonie allemande de Buenos Aires signale d'existence d'un certain Klement, qui vit en Argentine avec la femme d'Eichmann. Trois jeunes Israéliens, Yigal, Gad et Dov, se rendent à Buenos Aires et, avec l'aide de six Juifs d'Amérique du Sud qui ont accepté de les aider, mènent l'enquête. Le 21 mars 1960, en rentrant de son travail, M. Klement achète un bouquet de fleurs pour sa femme. C'est la preuve que les trois Israéliens attendaient : ce jour est, en effet, le 25e anniversaire du mariage d'Eichmann. Son enlèvement est alors décidé pour le 11 mai.

Le récit de la longue chasse qui a permis la capture d'Eichmann a été écrit par un ancien diplomate israélien, Moshe Pearlman, le seul à en connaître tous les secrets. « L'Express » achève cette semaine la publication de ce document.

LE 11 mai 1960, à 2 heures de l'après-midi, Yigal, Dov et Gad se réunirent pour récapituler une dernière fois les différentes phases de l'enlèvement d'Eichmann. L'opération devait avoir lieu le soir même, entre le domicile d'Eichmann et l'arrêt d'autobus où il descendait en revenant de son travail.

Dov devait signaler le moment où il quitterait l'usine Mercedes de Suarez et se rendre aussitôt en voiture à l'endroit de la capture, où il arriverait vingt minutes environ avant l'autobus d'Eichmann.

Gad serait remplacé dans son poste d'observation, non loin de la maison d'Eichmann, par l'un des six Juifs sud-américains qui avaient accepté de les aider. Celui-ci demeurerait sur place après l'enlèvement pour surveiller les réactions possibles de la famille « Klement » lorsqu'elle se rendrait compte qu'il était arrivé quelque chose à Eichmann. Un autre Sud-Américain resterait avec lui pour suivre tout membre de la famille qui quitterait alors la maison et pour voir s'il allait prévenir la police.

L'enlèvement lui-même serait effectué par les trois Israéliens dans une voiture conduite par l'un des Sud-Américains. Un quatrième membre de l'équipe locale irait garer la voiture de Dov à quarante mètres du lieu de l'enlèvement et reviendrait se poster de l'autre côté de la route pour observer le déroulement de l'opération et voir si quelqu'un l'avait remarquée. Dans ce dernier cas, et surtout si les kidnappers étaient pris en chasse, il devrait prendre la voiture de Dov et emprunter un racourci pour intercepter à mi-chemin celle où se trouverait Eichmann. Celui-ci serait transféré d'une voiture à l'autre, la première faisant demi-tour pour revenir vers Buenos Aires. Une troisième voiture « de secours » serait garée près du poste d'observation.

Les deux derniers membres du groupe local devaient constituer le comité de réception dans la maison où Eichmann serait détenu.

A 6 h 15

A 6 h. 15, la voiture des Israéliens s'arrêta sur le bas-côté de la grande route de San Fernando, à mi-chemin entre l'arrêt d'autobus et la rue Garibaldi, séparés par une cinquantaine de mètres. Eichmann devait passer par là pour rentrer chez lui. Dans la voiture, il y avait Yigal, Gad et le conducteur sud-américain. Dov attendait déjà sur place.

Il passait peu de piétons à cet endroit et il n'y avait pas de trottoir. Quelques jours plus tôt, la municipalité avait commencé le creusement d'un fossé de drainage le long de la route, et sur une longueur de vingt mètres entre l'arrêt d'autobus et la voiture, il y avait une excavation ouverte bordée d'un talus de terre. L'avant de la voiture touchait presque au bout du fossé.

A 6 h. 20, Gad descendit de la voiture, ouvrit le capot et se pencha sur le moteur comme s'il cherchait à localiser une panne. A cet endroit de la route, à quelques kilomètres seulement de la campagne, les voitures roulaient à plus de 100 à l'heure et un incident mécanique pouvait seul expliquer la présence d'une voiture garée sur le bas-côté.

Yigal et le conducteur restèrent à l'intérieur. Le rôle de Dov était de se tenir à proximité de la voiture, comme quelqu'un qui prend l'air en attendant que la réparation soit terminée, et d'arrêter Eichmann au passage par une question anodine. Gad et Yigal se précipiteraient alors pour l'aider à maîtriser Eichmann et à l'entraîner dans la voiture.

Dov n'était pas doué pour les langues. Il avait eu le plus grand mal à apprendre les quelques mots d'espagnol nécessaires pour se débrouiller en Argentine. Il pensa pourtant qu'il serait bien de pouvoir arrêter Eichmann avec une question en espagnol. Une phrase serait trop dure à apprendre, mais un mot pourrait faire l'affaire, comme, par exemple : « Monsieur ». « *Comment dit-on monsieur en espagnol ?* », demanda-t-il aux autres. « *Señor* », lui dit-on.

« Attention, poche droite ! »

La sonorité ne plaisait pas à Dov. « *Comment dit-on : « Un moment, s'il vous plaît ? »*

« *Momento* », répondit le chauffeur, qui savait l'espagnol. « *Momentissimo* », dit Gad, qui ne le savait pas.

« *Ce sera « momentissimo »*, dit Dov. *Ça me plaît « momentissimo ». C'est un mot épatant. C'est avec ça que j'arrêterai Eichmann.* »

« *Tu arrêterais n'importe qui avec un mot pareil* », dit Yigal. Et ils reprirent leur attente, Dov répétant entre ses dents son « momentissimo » pour bien s'en souvenir lorsque le grand moment serait venu. Il y avait déjà vingt minutes que le soleil s'était couché et la nuit commençait à tomber. Il n'y avait pas d'éclairage public à cet endroit.

A 6 h. 29, les quatre hommes virent l'autobus s'approcher d'eux. Il ralentit devant la voiture et s'immobilisa à l'arrêt, vingt-cinq mètres plus loin. Un seul voyageur en descendit : Eichmann. Il rajusta son manteau et prit la direction de sa maison en contournant soigneusement le fossé. Il jeta un coup d'œil vers la voiture, mais fut apparemment rassuré par le capot levé, car il ne modifia pas le trajet qu'il empruntait chaque soir.

Dov se tenait immobile au bord de la route, polissant le « momentissimo » qu'il s'apprêtait à prononcer quelques secondes plus tard.

Gad tripotait furieusement le moteur, le dos tourné vers l'homme qui approchait.

De l'intérieur de la voiture, Yigal observait Eichmann. Il distinguait bien sa silhouette, mais, dans le crépuscule, ne pouvait pas voir l'expression de son visage. Tout à coup, il se raidit. Eichmann venait de plonger la main droite dans sa poche.

« *Mon Dieu*, pensa Yigal. *Pourquoi n'y avons-nous pas pensé ? Un revolver ! Il a un revolver. Il nous a repérés et il va nous descendre.* »

Le plus urgent était de prévenir Dov. Yigal sortit aussitôt de la voiture et vint rejoindre Gad sous le capot, comme s'il voulait l'aider à découvrir l'origine de la panne. Il se trouvait alors au même niveau que Dov et à environ trois mètres de lui. Eichmann n'était plus qu'à cinq mètres derrière eux.

Yigal murmura entre ses dents, en hébreu : « *Revolver ! Main droite ! Poche !* » Dov, entièrement absorbé par l'approche d'Eichmann et par la préparation de son « momentissimo », fut surpris de voir Yigal sortir de la voiture avant le moment convenu. Puis il entendit parler hébreu sous le capot. Mais il ne distinguait pas les mots et ne comprenait rien à ce qui se passait.

Une fois de plus, élevant un peu la voix, Yigal dit : « *Attention ! Revolver ! Poche droite !* »

Eichmann ne se trouvait plus alors qu'à un mètre de Dov et le message parvint au cerveau de celui-ci au moment précis où il se tournait pour faire face à Eichmann et où ses lèvres s'arrondissaient pour le « momentissimo ».

Le mot ne fut jamais prononcé. Les réflexes de judoka de Dov jouèrent instantanément. Il abattit sa main droite sur l'avant-bras d'Eichmann, pour l'enfoncer plus profondément encore dans la poche, et, passant derrière lui, le « cravata » du bras gauche pour lui renverser la tête en arrière. Eichmann, la main coincée dans sa poche, ne pouvait pas se servir de son revolver.

27 secondes

Mais il pouvait ruer et se débattre. Avant que Gad et Yigal aient pu s'approcher, il parvint à déséquilibrer Dov et tous deux roulèrent dans le fossé. La main droite de Dov n'avait pas lâché l'avant-bras d'Eichmann, mais la pression de son bras gauche s'était relâchée dans la chute et Eichmann se mit à crier. Dov eut l'impression que ces cris durèrent pendant cinq minutes et que tout le quartier aurait dû les entendre. En fait, ils durèrent quatre secondes. Plusieurs voitures passèrent sur la route à ce moment-là, mais personne ne remarqua la lutte des deux hommes. Le fossé et le talus leur avaient assuré une bonne protection.

Yigal et Gad, aussitôt accourus, empoignèrent Eichmann par les jambes. Pendant un bref moment, ils le tirèrent d'un côté tandis que Dov, le tenant par le cou, tirait de l'autre. Ce fut la seule partie de l'opération qui fut un peu douloureuse pour Eichmann. Mais une seconde plus tard, les trois hommes agissaient de nouveau à l'unisson et Eichmann, remis sur ses pieds, était entraîné vers la voiture.

Le conducteur avait déjà refermé le capot, ouvert la portière arrière et remis le moteur en marche. Eichmann fut allongé sur le plancher, à l'arrière, Dov lui maintenant la tête, Gad les mains, et Yigal emmêlant ses jambes dans les siennes. Ce dernier claqua la portière et la voiture démarra. Toute l'opération avait pris exactement vingt-sept secondes.

Yigal, le seul qui eût les mains libres, se pencha pour retirer le revolver de la poche d'Eichmann. Il en sortit... une torche électrique. Ce fut alors seulement qu'il se souvint d'un rapport signalant qu'Eichmann utilisait depuis quelque temps une lampe électrique pour signaler sa présence aux automobiles la nuit tombée.

Il éclata de rire, mais ne put expliquer pourquoi à ses compagnons, la consigne étant d'observer un silence absolu pour ne pas révéler à Eichmann par qui il avait été capturé. Une seule phrase fut prononcée pendant tout le trajet. Elle fut dite, en allemand, par le conducteur : « *Un seul geste et on vous abat.* »

Rien dans les dents

Après trois kilomètres de route, le conducteur aperçut dans le rétroviseur la voiture de Dov, conduite par son camarade. Cela signifiait que l'enlèvement n'avait pas été remarqué.

Peu avant d'arriver au lieu de détention, on banda les yeux d'Eichmann. Lorsque la voiture s'arrêta devant la maison, il fut tiré dehors et conduit dans la chambre spécialement préparée pour lui. Les Israéliens n'avaient utilisé ni drogue, ni corde, ni menottes.

La première chose qu'ils firent fut de le déshabiller complètement afin de ne lui laisser aucun instrument ou produit qu'il aurait pu cacher sur lui pour se suicider. Ils lui examinèrent ensuite les dents pour voir s'il n'avait pas fait visser une ampoule de poison dans l'une d'elles. Ce fut alors qu'Eichmann parla pour la première fois : « *Après quinze ans*, dit-il d'un ton las, *n'imaginez pas que je me méfiais encore. Il n'y a rien dans mes dents.* »

Les Israéliens ne répondirent rien et poursuivirent leur examen. Sous son bras gauche, ils trouvèrent une cicatrice confuse à l'endroit où les SS faisaient tatouer l'indication de leur groupe sanguin.

Yigal lui posa alors, en allemand, une seule question : « *Qui êtes-vous ?* »

La réponse vint aussitôt : « *Ich bin Adolf Eichmann.* »

Ils avaient gagné. Personne n'avait mentionné son nom. On ne lui avait pas demandé s'il était Adolf Eichmann, mais seulement qui il était. Et il avait répondu : « *Je suis Adolf Eichmann.* »

Il ajouta : « *Je sais : je suis entre les mains d'Israéliens.* »

Cela aussi était surprenant. Personne n'avait parlé hébreu. Il ne pouvait pas avoir entendu les quelques mots lancés par Yigal à Dov quelques secondes avant sa capture. Dov lui-même les avait à peine entendus. Rien n'avait pu lui indiquer l'origine de ses ravisseurs.

Mais Eichmann avait deviné. Et il avait deviné juste. Il se trouvait entre les mains d'Israéliens. Une chasse de quinze années venait de se terminer.

chasse : LA CAPTURE

... LE DÉCOR DE L'ENLÈVEMENT (*).
« ... Adolf Eichmann. »

Eichmann ayant avoué spontanément son identité, ses ravisseurs pouvaient maintenant l'informer de leurs plans. Ils ne lui dirent pas qui ils étaient, mais seulement qu'il serait transféré en Israël pour y être jugé. Il pourrait se faire assister d'un avocat et le procès se déroulerait selon les règles de la justice israélienne. Avait-il des objections à cela ? Eichmann répondit que non. Yigal lui demanda alors s'il était prêt à donner cette réponse par écrit. Eichmann réfléchit quelques instants et demanda si un délai pouvait lui être accordé jusqu'au lendemain. Yigal répondit que oui.

Avec une cuiller

Ce fut tout pour ce soir-là. Après avoir été soigneusement fouillés, ses vêtements lui furent rendus, à l'exception de tout ce qu'il y avait dans ses poches. On lui apporta de la nourriture qu'il mangea avec une cuiller. On lui dit qu'il pouvait se coucher quand il le désirerait. La lumière resta constamment allumée et les gardes se relayèrent deux par deux pour le surveiller. Il ne fut laissé seul à aucun moment. Il tenta d'engager la conversation avec ses gardes, mais ceux-ci gardèrent un silence absolu.

Le lendemain, tard dans la matinée, il dit tout à coup : « *J'ai réfléchi. Je veux bien écrire une déclaration.* » Les gardes se contentèrent de hocher la tête. Aucun d'eux ne bougea. Une heure plus tard, lorsque la relève eut lieu, l'un d'eux rapporta à Yigal ce qu'Eichmann avait dit. Yigal entra aussitôt dans la pièce.

« *Alors ?* », dit-il.

« *Je suis prêt à écrire que j'accepte d'être emmené en Israël pour y être jugé* », dit Eichmann.

Yigal sortit de sa poche une feuille de papier sur laquelle il y avait, en allemand, une déclaration par laquelle Eichmann acceptait d'être transféré en Israël. Il la tendit à Eichmann et lui demanda s'il voulait bien la signer.

Sans même la prendre ni la lire, Eichmann dit simplement : « *Si cela ne vous fait rien, j'aimerais écrire le texte moi-même. J'ai beaucoup réfléchi et je sais ce que je veux dire.* »

Yigal sortit et revint quelques minutes plus tard avec du papier, un stylo et les lunettes d'Eichmann. Celui-ci s'assit à la table et écrivit en allemand :

« *Je soussigné, Adolf Eichmann, déclare par la présente et de ma propre volonté : ma véritable identité ayant été découverte, je me rends compte qu'il serait vain de chercher plus longtemps à échapper à la justice. Je déclare donc que je désire me rendre en Israël pour y être jugé par un tribunal compétent.*

« *Il est entendu que je serai assisté par un avocat. Je tenterai de relater, sans aucune enjolivure, les faits se rapportant à mes dernières années de service en Allemagne, afin qu'un tableau véridique des événements puisse être transmis aux générations futures. Je fais cette déclaration de ma propre volonté ; rien ne m'a été promis et je n'ai pas été menacé. Je veux trouver enfin la paix intérieure.*

« *Etant incapable de me rappeler tous les détails et risquant d'embrouiller certains événements, je demande que des documents et des témoignages soient mis à ma disposition pour m'aider dans mes efforts pour établir la vérité.*

Adolf Eichmann.
Buenos Aires, mai 1960. »

Yigal lut la déclaration sans qu'un muscle de son visage bougeât. Puis il reprit le stylo, les lunettes et sortit. Mais il appela aussitôt Gad et Dov qu'il reçut avec un sourire radieux. Personne n'aurait pu penser qu'Eichmann écrirait un texte pareil, qui allait beaucoup plus loin que celui qu'on lui avait préparé.

Après cela, il n'y eut plus aucune parole d'échangée entre Eichmann et ses ravisseurs. Il fut gardé dans un silence absolu jusqu'au jour de son embarquement pour Israël.

Le soir du départ, on lui fit boire un café drogué. Trois quarts d'heure plus tard, alors qu'il dormait profondément, ses gardes l'habillèrent. Au lieu de sa veste, ils lui passèrent une robe de chambre. Devant la maison, une longue voiture noire était garée. Elle était conduite par l'un des Sud-Américains, en livrée de chauffeur. A l'intérieur, il y avait une civière pliante.

Les bagages de Yigal, Gad et Dov furent entassés dans le coffre. Les trois Israéliens firent des adieux chaleureux aux membres du groupe sud-américain, qui allaient maintenant regagner leurs pays respectifs. Eichmann fut allongé sur la banquette arrière.

A la Knesset

A l'aéroport, les formalités furent rapides. Les papiers de tous les passagers paraissaient en ordre. Le malade, encore sous l'effet de la drogue, fut transporté jusqu'à l'avion sur une civière par deux porteurs de l'aérogare. A côté d'eux, marchaient les deux « infirmiers » Gad et Dov. Yigal suivait derrière en tant que « parent » du malade. A bord de l'appareil, plusieurs sièges avaient été aménagés pour qu'Eichmann pût y être allongé.

L'avion décolla pour une ville de l'Afrique occidentale. Le vol fut sans incident. Lorsque Eichmann commençait à sortir de sa torpeur, l'un des « infirmiers » lui faisait boire quelques gorgées du café drogué emporté dans une bouteille thermos. Le voyage d'Afrique occidentale jusqu'en Israël fut également sans histoire.

A Tel-Aviv, le directeur de l' « opération Eichmann », Dan, prit contact avec les services spéciaux israéliens et les informa de l'identité du voyageur qui allait se poser à l'aéroport de Lod quelques heures plus tard. Des ordres furent aussitôt donnés pour que l'appareil, après son atterrissage, aille se garer sur une aire éloignée du point normal de débarquement. Là, une ambulance attendait. Eichmann, toujours endormi, y fut embarqué et l'ambulance, suivie par deux voitures de la police, démarra en direction d'un lieu de détention provisoire.

Le matin du 23 mai, un magistrat vint dans la cellule d'Eichmann pour l'inculper officiellement et signa une ordonnance de renvoi à quinzaine de sa comparution devant un juge d'instruction.

Le même jour, à 4 heures de l'après-midi, la salle du Parlement israélien — la Knesset — était pleine à craquer. Quelques heures plus tôt, le bruit avait couru que le Premier ministre David Ben Gourion allait faire une importante déclaration. Personne ne savait de quoi il s'agissait, mais l'événement était certainement exceptionnel puisqu'un Conseil de cabinet avait été spécialement réuni à 3 h. 30.

Le silence se fit lorsque le Premier ministre quitta son banc pour prendre place à l'estrade. D'une voix claire, il déclara : « *Il y a peu de temps, l'un des plus grands criminels de guerre nazis, Adolf Eichmann, responsable avec les autres dirigeants nazis de ce qu'ils ont appelé la « solution finale » du problème juif, c'est-à-dire l'extermination de six millions de Juifs européens, a été découvert par les services de sécurité israéliens. Adolf Eichmann est actuellement détenu sur le territoire israélien et il sera bientôt jugé en vertu de la loi sur le jugement des nazis et de leurs collaborateurs.* »

MOSHE PEARLMAN.

(© *Moshe Pearlman 1961 - Editions France-Empire. Agence Clairouin.*)

(*) En pointillé, le trajet suivi par Eichmann.

MOSHE PEARLMAN

Vous avez suivi dans l'Express, avec un intérêt croissant, quelques péripéties de l'inexorable poursuite qui a abouti à la capture d'Adolf Eichmann...

LA LONGUE CHASSE

1 fort vol. 320 pages 9,90 NF

...C'est le récit, intégral et authentique, de cette "longue chasse" de 15 années, qui paraît enfin en librairie le 10 mars prochain.

Retenez-le dès à présent chez votre libraire.

Éditions FRANCE-EMPIRE

DES CHEVEUX ET DES COULEURS

QUELLE EST LA « VRAIE » COULEUR ?
Les pigments naturels sont parfois tristes.

CHAQUE année, s'ouvre aux Etats-Unis un salon de peinture assez original. Les peintres qui y exposent sont des spécialistes de la couleur, mais ils ne travaillent pas uniquement sur toile. Ce sont des peintres du dimanche qui, *coiffeurs* pendant la semaine, exercent habituellement leurs talents sur une matière plus récalcitrante : les cheveux de leurs clientes.

En France, si tous les *coiffeurs* ne sont pas forcément des « maîtres du pinceau », tous deviennent, en revanche, des « maîtres de la couleur ».

Un étrange pouvoir

● SUR DIX FEMMES ALLANT RÉGULIÈREMENT CHEZ LE COIFFEUR, SIX FONT « QUELQUE CHOSE » pour transformer un peu (ou beaucoup) la couleur de leurs cheveux. C'est ce que révèlent en effet les statistiques.

● IL Y A VINGT ANS ON SE TEIGNAIT, AUJOURD'HUI ON SE FAIT FAIRE UN « PETIT REFLET ». Et, de petit reflet en petit reflet, il n'est plus question de revenir à la teinte initiale qui semble terriblement fade.

Les colorants capillaires ont, en effet, une grosse supériorité sur tous les autres produits de beauté. Alors que les rouges à lèvres, les poudres et les fards se « posent » sur le visage et se retirent sans cesse, comme des parures absolument extérieures à la femme, la couleur des cheveux devient un élément naturel et stable. Une nouvelle personnalité s'acquiert souvent en même temps qu'un joli blond !

Tous les hommes savent comment la métamorphose se produit (quand l'opération est réussie) :

● 1er JOUR : Madame revient de chez son *coiffeur.* Toutes les dix minutes, elle interroge son miroir (et son mari).

● 2e JOUR : Madame commence à se « reconnaître » (et constate du même coup que sa garde-robe n'est plus tout à fait dans le ton).

● 3e JOUR : Madame ne se rappelle déjà plus comment elle était *avant.*

● HUIT JOURS PLUS TARD, elle croit vraiment que cette nouvelle couleur naturelle a toujours été la sienne.

Elle le croit d'ailleurs si bien qu'elle parvient à semer le doute dans l'esprit des autres. Et tout le monde finit par être persuadé que Madame X... a toujours eu les cheveux cuivrés (ou blond châtaigne).

EN FAIT, LE CUIVRÉ (OU LE BLOND CHATAIGNE) EST PEUT-ÊTRE LA VRAIE COULEUR DES CHEVEUX DE MADAME X..., C'EST-A-DIRE CELLE QUI LUI VA LE MIEUX.

La métamorphose

Sur le plan esthétique, les femmes sont généralement convaincues : une coloration réussie peut les transformer complètement, leur faire perdre dix ans ou trouver « un style ».

Mais encore faut-il qu'elle soit réussie, et là beaucoup de femmes sont inquiètes : une coloration ou une décoloration représentent pour elles, sur le plan scientifique, une opération mystérieuse, compliquée et risquée.

Cette crainte est normale dans la mesure où, entrant chez son *coiffeur,* la candidate à la coloration ignore tout du processus qui va la métamorphoser.

QUAND LA METAMORPHOSE EST ACCOMPLIE.
Perdre dix ans ou trouver « un style ».

Or il est indispensable, pour pouvoir dire en toute connaissance de cause : « Je désire tel colorant », de savoir d'abord ce qu'est le cheveu et par quel mécanisme il se colore.

Les cheveux sont des phanères (comme les ongles et les cornes des animaux). Ils sont formés : à l'intérieur par une moelle centrale, à l'extérieur par un revêtement protecteur ou cuticule. Entre la moelle et la cuticule, se trouve la zone la plus intéressante : la substance corticale où se logent les pigments (pigments rouges ou granuleux et pigments jaunes) qui donnent au cheveu sa coloration naturelle.

Un colorant appliqué par un *coiffeur* doit donc reproduire le plus exactement possible le travail de coloration naturelle.

Certains colorants chimiques se contentent de recouvrir le cheveu, de l'enrober. Ils n'atteignent que la couche extérieure ou cuticule. D'autres colorants agissent au niveau de la substance corticale comme les colorants naturels. Mais généralement ils agissent sur cette substance régulièrement alors que les pigments naturels sont *irréguliers* : d'où l'aspect artificiel de la plupart des colorations.

IL EXISTE POURTANT UNE MÉTHODE PLUS PROCHE ENCORE DE LA NATURE. C'EST « MISS AMIROL », méthode originale employée avec succès aux Etats-Unis depuis 1950. C'est un procédé de décoloration et de coloration reproduisant parfaitement les phénomènes vitaux : elle donne donc des garanties assez rares de sécurité.

● SECURITE ESTHETIQUE. Tout le monde connaît l'histoire de la femme qui entre chez un *coiffeur,* demande à choisir une « couleur », sélectionne sur échantillons un bel acajou rosé et ressort... poil de carotte. Le *coiffeur* affirme : « Je suis désolé, madame, mais il est impossible de prévoir ce que donnera une couleur choisie, *tout dépend* de la couleur naturelle sur laquelle la teinture est appliquée. »

Assurance-couleur

Le *coiffeur n'a pas tort.* La ménagère qui teint un pull-over ou l'enfant qui « barbouille » à l'école maternelle le savent bien : un jaune peut devenir marron... ou vert... ou orangé selon le fond employé.

MAIS, DANS LES LABORATOIRES D'AMIROL LES CHERCHEURS ONT RÉSOLU LE PROBLÈME : le colorant. « Miss Amirol » commence par neutraliser les pigments naturels, il agit d'abord comme décolorant. Le cheveu est donc préparé à recevoir la couleur qui ne superpose pas à l'ancienne pigmentation mais la remplace. Amirol fournit donc une « ASSURANCE COULEUR ». Quelle que soit votre teinte naturelle, vous obtiendrez la nuance choisie. Elle vous fournit aussi une « ASSURANCE BEAUTE ». Les pigments Amirol seront répartis dans la substance corticale de votre cheveu *aussi irrégulièrement* que l'étaient vos pigments naturels. D'où l'impression de légèreté et de transparence dans la couleur, semblable à celle qu'on trouve chez les très jeunes enfants.

● SECURITE SCIENTIFIQUE Amirol ne se contente pas de transformer la couleur des cheveux, il transforme aussi leur qualité, c'est-à-dire leur santé. Ses chimistes ont réussi à mettre au point des huiles colorantes ou décolorantes qui « traitent » les cheveux pendant l'application. Elles lui donnent un aspect naturel brillant, un touché très doux assez frappant : les spécialistes reconnaissent d'ailleurs rapidement un cheveu coloré ou décoloré par Amirol à cette qualité.

● SECURITE OPERATIONNELLE. Une séance de coloration chez un coiffeur doit être considérée par la cliente comme une opération scientifique, c'est-à-dire une opération « sûre ». Malheureusement, elle prend souvent des aspects de jeu de hasard : « prendra, prendra pas... » « Réussira... réussira pas. »

La Société Amirol a décidé de réduire cette « part de hasard ». Comment ? Tout simplement en ne confiant ses produits qu'à des experts. Mais les experts sont rares, alors Amirol a décidé d'en former elle-même en employant une méthode tout à fait originale. Elle a créé un cours de coloration destiné à tous les coiffeurs de France. Des écoles Amirol fonctionnent déjà à Paris et en province. Elles mettent en application le principe Amirol : « Ne pas distribuer un produit sans instruire ceux qui devront l'employer. »

Savoir et voir

Quand une femme peut avoir confiance dans un spécialiste, quand elle *sait* par quel procédé ses cheveux se décolorent ou se colorent, elle a déjà gagné la « première manche ». Elle n'éprouvera aucune inquiétude avant et pendant l'opération.

● APRES L'OPERATION, IL N'Y A PLUS DE PROBLEME : aucune connaissance scientifique n'est nécessaire pour voir et admirer une teinte parfaitement naturelle et une chevelure en bonne santé.

Si vous avez un faible pour les tons pastels :

● **ULTRA BLUE a été spécialement mis au point pour vous. C'est une décoloration qui peut être poussée sans « piquer » le cuir chevelu et sans abîmer le cheveu. Elle permet d'obtenir des tons très pâles, même à partir d'une nuance naturelle foncée. Combinée avec des produits de coloration (tels que les Amirol Crème Toners) elle donne toute la gamme des teintes naturelles claires et transparentes.**

Si vous préférez une complète métamorphose :

● **MISS AMIROL transformera votre chevelure. Elle décolore puis recolore en remplaçant très exactement les pigments naturels du cheveu. Stabilisée, MISS AMIROL est une « teinture-sécurité » : son pouvoir colorant est limité à la durée normale d'application. Elle donnera donc à votre chevelure la nuance exactement choisie, tout en reflets et en lumière, absolument naturelle.**

Si vous voulez "faire chelure neuve" :

● **METALEX vous fera oublier les « erreurs passées ». Huile traitante appliquée sous air chaud, elle reconditionne le cheveu et permet de faire disparaître les anciennes traces de colorants : elle dégaine complètement le cheveu et lui fait retrouver sa santé et sa couleur « originelles ».**

Cette page spéciale d'annonce est présentée par Amirol, 19, avenue George-V, et réalisée avec la collaboration de ses techniciens.

MADAME EXPRESS

PRÉSENTE LE PRINTEMPS 61

● *Larges :* les manteaux perdent leurs épaules et prennent un peu d'ampleur. *(Voir page II.)*

● *Sages :* les tailleurs se ceinturent sur la hanche et adoptent les jupes clochées. *(Voir ci-dessus et page III.)*

● *Subtiles :* les petites robes dépouillent leur ligne mais compliquent leur coupe. *(Voir pages IV et V.)*

(Dambier.)

Passez les sans les repasser

— Les pull-overs sont à la mode.

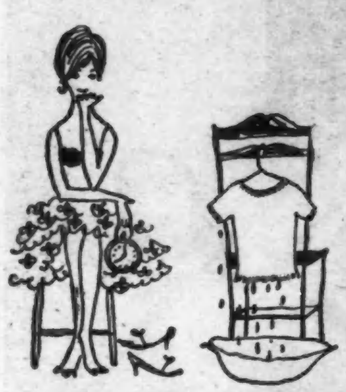
— La mode est aux teintes claires.

— Donc les pull-overs de teinte claire sont à la mode !

Mais ils sont salissants et leur entretien régulier nécessite soit beaucoup de temps, soit beaucoup d'argent (une heure de femme de ménage pour un lavage et un repassage, ou 4 NF de teinturier pour un nettoyage à sec).

Fort heureusement, pour les femmes pressées, les nouvelles matières premières synthétiques remplacent maintenant avec succès les fibres naturelles. Elles se lavent en cinq minutes, sèchent en moins d'une heure et n'ont pas besoin de repassage. Encore faut-il qu'elles soient de très bonne qualité pour prendre parfaitement l'aspect de la laine ou de la soie et... le conserver.

« Sèvres 33 », 33, rue de Sèvres, grâce à la formule qui l'a rendu célèbre (1), parvient actuellement à vendre très bon marché des tricots en fibres synthétiques, réalisés par les grandes maisons, c'est-à-dire



POUR FEMMES PRESSÉES.
... Il sera bientôt sec.

dans des matières premières, des formes et des coloris « couture ».

● AUSSI CHAUDS QUE LA LAINE.

En laine et Crylor (toutes les qualités de la fibre naturelle alliées à toutes celles de la fibre artificielle).

— Le pull manches courtes, ras du cou, entièrement diminué : 29,95 NF.

— Le pull manches longues : 32,95 NF.

— Le cardigan assorti également diminué, bordure petites côtes : 34,95 NF.

● AUSSI DOUX QUE LE CASHMEERE.

En Crylor (supporte les lavages répétés sans rétrécir ni « boucler »).

— Le pull manches courtes « fully-fashioned », ras du cou ou décolleté en V : 24,95 NF.

— Le même, manches longues : 26,95 NF.

— Le cardigan assorti : 29,95 NF.

● AUSSI BRILLANTS QUE LA SOIE.

En Thyl (aspect soie, lavable).

— Sweater ras du cou ou décolleté en V, manches courtes entièrement diminuées : 32,95 NF.

— Polo manches courtes « fully-fashioned » : 34,95 NF.

Et pour hommes des pull-overs et des polos en laine et crylor, si faciles à entretenir que... leurs propriétaires eux-mêmes peuvent s'en charger.

(1) Distribution de marchandises de marques présentant de très légères irrégularités et vendues, sans la griffe, avec une différence de 30 à 60 % sur les prix officiels.

(Communiqué.)

Les manteaux larges

La multiplication des robes légères redonne de l'importance aux manteaux de demi-saison qui les accompagnent. A côté des pardessus classiques préférés de Chanel (1), une nouvelle ligne s'esquisse, qui évase les manteaux dans le bas pour ne pas écraser les jupes plissées ou clochées qu'ils dissimulent.

Nous avons photographié quatre versions très différentes de ce même thème :

1. Version collégienne : piqûres transversales et taille basse pour un manteau de lainage coquelicot. A noter également : l'encolure ras-du-cou, les épaules rondes (Dior).

2. Version vamp : godets très ondulants et buste démesuré pour un manteau de feutre beige. A noter également : l'absence de fermeture (en principe on doit le tenir à la main) la suppression de toute doublure et de tout entoilage pour respecter la souplesse du tissu (Ricci).

3. Version bon genre : jupe plissée et ceinture nouée pour un manteau de lainage rose bonbon. A noter également : le très petit col décollé, le bouton unique, les manches au coude (Michel Goma).

4. Version d'avant-garde : décolleté bateau et godets dégradés pour une robe-manteau de lainage rose-tendre. A noter également : la fente asymétrique, le bout de jupe de même tissu porté dessous et que l'on aperçoit quand la démarche fait onduler les godets (Cardin).

Ce style de manteaux sera encore assez rare dans la rue au printemps, mais il préfigure déjà la tendance de l'hiver prochain.

(1) Voir « L'Express » n° 505.

LES GRANDES ÉLECTRICES

UNE enquête sur le comportement de la Française en matière d'habillement vient de révéler que, pour la majorité des femmes, être à la mode c'est « être à un moment donné, dans un milieu donné, comme tout le monde ».

Voilà de quoi renforcer la position des gens sérieux qui considèrent d'un œil sceptique les efforts de la haute couture française pour soumettre deux fois par an aux femmes une moisson d'idées nouvelles. Les collections leur semblent des divertissements esthétiques, mais éminemment futiles, réservés à une petite caste d'initiés. Les « modomanes » ayant, plus que beaucoup d'autres maniaques, l'inconvénient d'être dangereux, puisqu'ils s'efforcent de faire partager leur passion à un maximum de femmes, risquant ainsi de compromettre gravement l'équilibre financier des ménages.

Que les gens sérieux ne se livrent pas à des conclusions trop hâtives. Être comme tout le monde ne signifie pas, dans la tête des femmes, être toujours pareilles. Si la plupart des Françaises cherchent à se rallier à la majorité, ce n'est pas par indifférence mais par modestie ou respect humain. Elles ne demandent souvent qu'à suivre une mode, à condition de ne pas être les premières à le faire.

Une sur dix

Il suffit, dans un groupe de dix femmes, qu'une d'entre elles ose adopter une couleur nouvelle ou adapter une ligne originale pour que les neuf autres se sentent instantanément tentées. Que de miroirs assistent ainsi à des essais solitaires sur l'emplacement d'une ceinture ou la hauteur d'un ourlet.

Le succès d'une mode dépend, en définitive, chaque saison de dix ou vingt mille femmes en France qui entraînent derrière elles la masse indécise mais toute prête à se laisser persuader.

Ces grandes électrices de la mode ne sont d'ailleurs pas faciles à convaincre, elles représentent pour les couturiers un jury très exigeant (beaucoup plus qu'aux Etats-Unis, par exemple, où toute innovation est accueillie avec enthousiasme « pourvu que ça change »). Quel sort réserveront-elles aux tendances du printemps 61 ? Nous le saurons dans un mois environ, quand les premières toilettes de printemps descendront dans la rue.

Pour permettre aux spectateurs intéressés de suivre dans les mois qui viennent le jeu de la mode et du hasard, nous avons résumé en vingt modèles les principales tendances des collections 61.

En les regardant en détail, on s'aperçoit que les couturiers ont mis dans leur jeu les cinq atouts qui permettent, en France, de gagner une bataille sur le front de la mode :

1) La gaieté : depuis cinq ans, les Françaises ont appris, l'été surtout, à jouer avec la couleur ; elles auraient du mal à y renoncer. On leur propose, ce printemps, une palette à dominante rose ou rouge.

2) La jeunesse : les jeunes filles sont souvent plus courageuses que leurs aînées pour adopter une ligne nouvelle. Aucune mode ne peut réussir totalement sans leur adhésion. Jupes plissées et très courtes, manteaux de collégiennes, capelines de demoiselles d'honneur, il semble que tout doive les tenter.

3) La liberté : dans un monde qui va trop vite, tout ce qui oppresse ou entrave fait hésiter les femmes. Taille souple, tissus légers, bras nus : l'aisance est à l'ordre du jour.

4) La sobriété : physiquement comme moralement, les Françaises ne se considèrent plus comme des poupées que l'on déguise. Les falbalas inutiles leur semblent aussi surannés que les sels de leurs aïeules. Peu de bijoux, pas de fioritures : les robes ne s'affirment que par la pureté de leur ligne et la beauté de leurs tissus.

Apanage exclusif

5) La simplicité : une mode, pour être copiée, doit être copiable. Celle de cette année inspirera assez facilement couturières et confectionneurs ; toutefois, certains godets et certains plissés resteront l'apanage exclusif de leurs créateurs.

Il ne reste plus qu'à souhaiter bonne chance aux couturiers. Les « modomanes » sont tous d'accord sur un point : 1961 est un bon millésime en matière d'élégance.

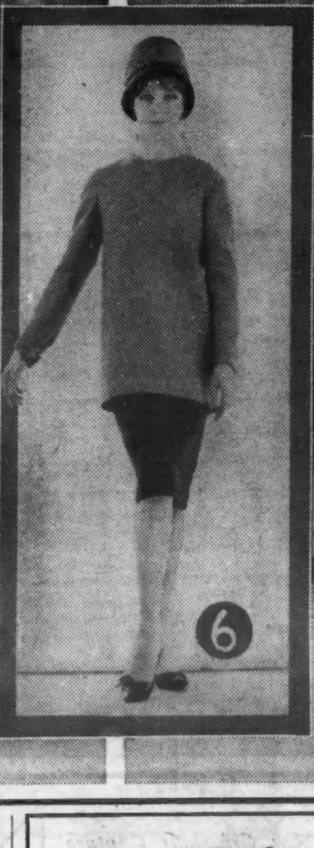
CHRISTIANE COLLANGE.

Les tailleurs sages Souples, sages, séduisants, les tailleurs de Marc Bohan, chez Dior, sont les plus représentatifs de la saison. Les tissus varient, mais la ligne reste la même : vestes dépouillées, ceinturées sur les hanches, cols absents ou minuscules, emmanchures naturelles, jupes légèrement clochées. (Voir nos modèles de couverture, en étamine abricot à gauche et vert cru à droite). Deux autres tendances à retenir : les petites vestes de Cardin et, pour s'amuser, les longues casaques tubulaires de Ricci.

5 Deux-pièces sans manches en toile bleu ciel à gauche et shantung rose dragée à droite. Ceintures basses, jupes clochées (Dior).

6 Casaque rouge sang à manches longues. Pince unique au milieu du devant. (Ricci).

7 Tailleur de shetland coquille d'œuf. Jupe portefeuille et jaquette croisée asymétrique retenue par un lien. Encolure ras-du-cou (Cardin).



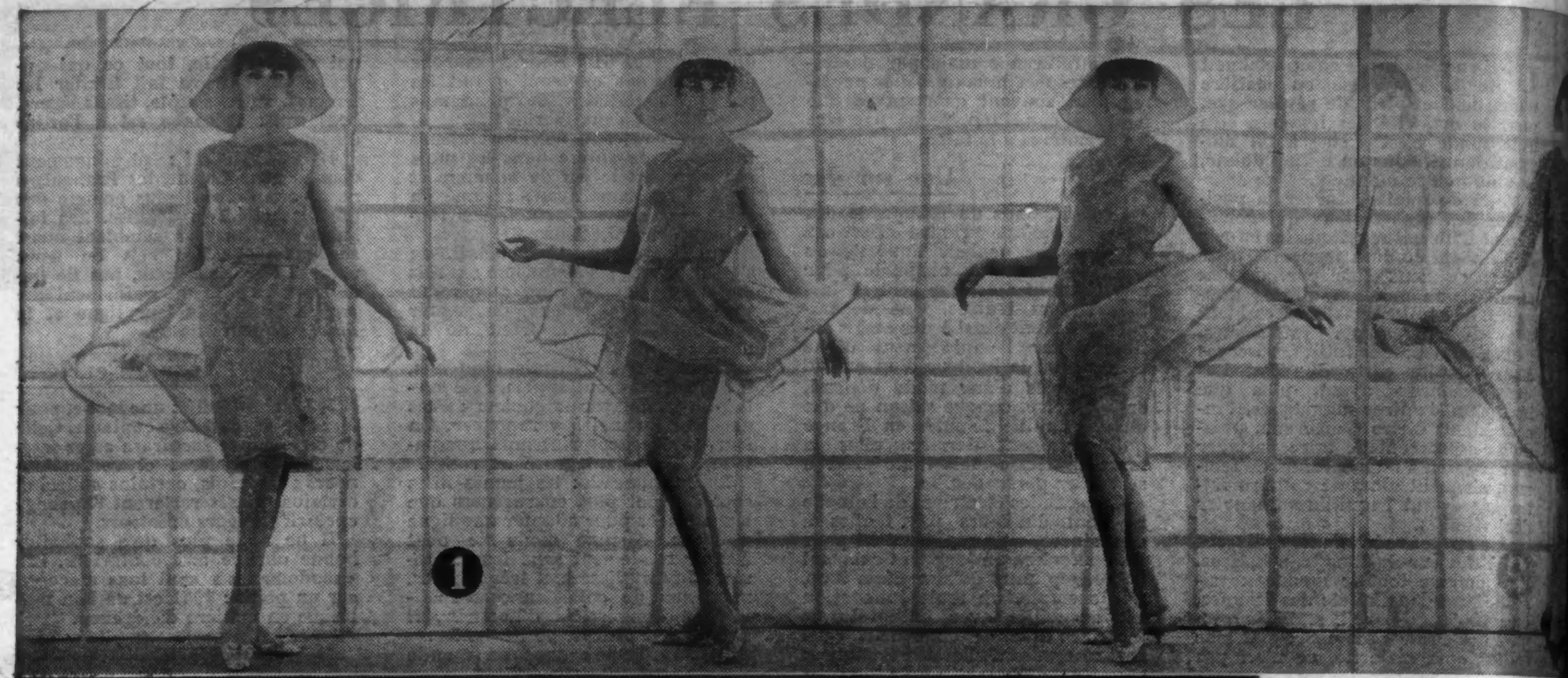
(Dambier.)

ANJ. 12.28 Nettoyage, teinture ou traitement de tous articles ou vêtements
Nettoyage en trois jours de CUIR et DAIM
Toutes possibilités de raccords de couleurs et toutes teintes mode
Germaine LESECHE
11 bis, rue de Surène - PARIS (8e)
Prend et livre le travail à domicile

minny
37, avenue Victor-Hugo
A LA BOUTIQUE
Tous les nouveaux tricots
AU PREMIER ETAGE
Nouvelle collection de printemps

Goldy
a sélectionné pour vous les tons pastel dans les tissus Haute Couture
26, rue La Boétie - Mo Miromesnil

HAUSSMANN COATS
VOUS DONNE RENDEZ-VOUS, MADAME
109, bd Haussmann
ANJ. 15-35
NOUVELLE COLLECTION EXCLUSIVE



Huit robes subtiles

Elles n'ont l'air de rien les petites robes toutes simples de cette année. Mais chacune cache un artifice de coupe, ou une trouvaille de construction. Pour découvrir leur secret nous les avons palpées, retournées, scrutées, sur et sous toutes les coutures. Voici ce que nous a appris cet examen attentif, et que ne peut révéler une simple photographie. La Chambre syndicale de la Couture parisienne nous prie à ce sujet de préciser que la REPRODUCTION de tous les modèles contenus dans ce numéro est formellement INTERDITE.

1 Une robe froncée de mousseline à fleurs roses sur fond rose. Son secret : un fourreau de même tissu fait jouer les couleurs au rythme de la démarche (Dior).

2 Un fourreau lâche de mousseline pointilliste grise et blanche. Son secret : deux panneaux en biais partant des épaules et retenus dans les coutures s'enroulent autour des bras ou s'envolent au gré de celle qui le porte (Cardin).

3 Un faux deux-pièces de shetland framboise. Son secret : un panneau, couvrant tout le dos du corsage, se soulève pour découvrir la cambrure des reins (Cardin).

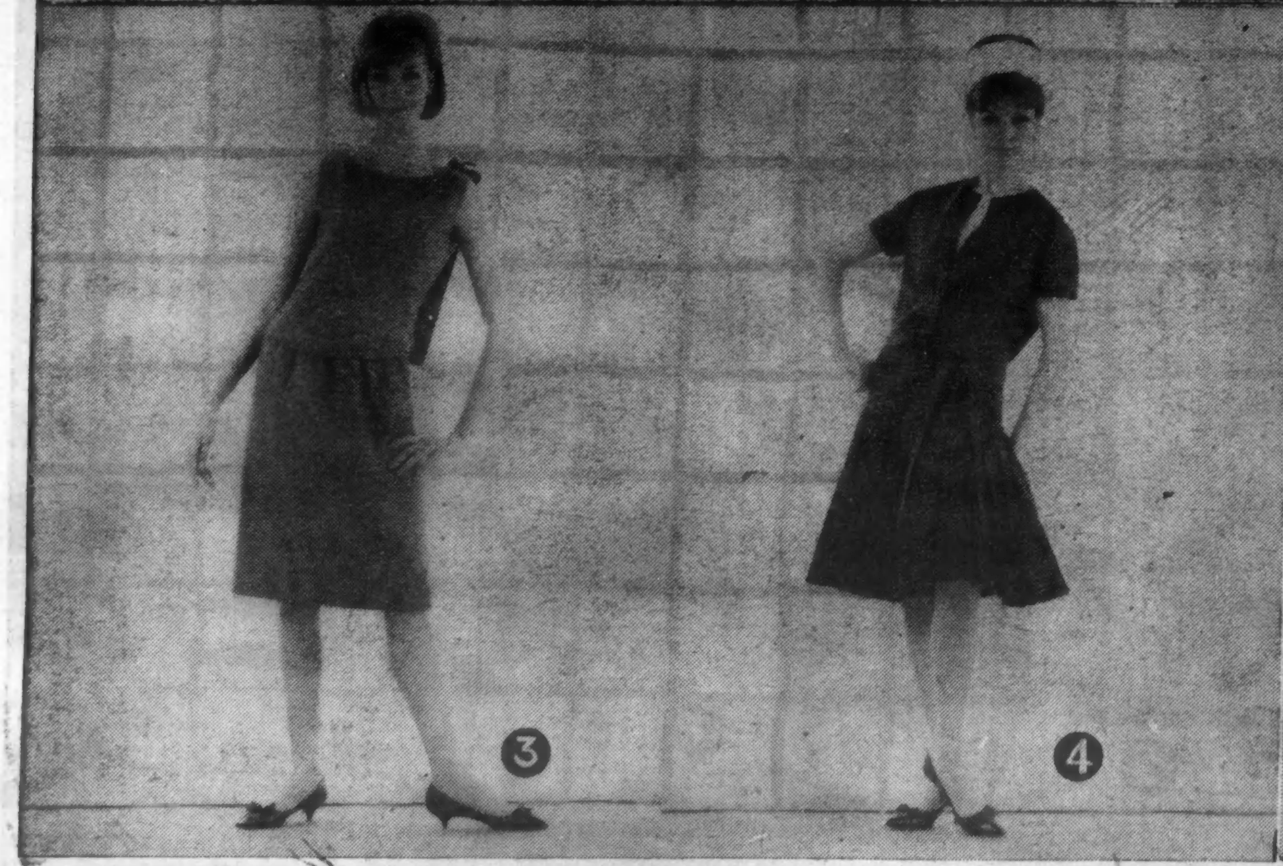
4 Une robe deux-pièces de foulard marine et blanc. Son secret : la jupe plissée est montée à la taille sur un haut d'organza blanc qui simule une blouse (Dior).

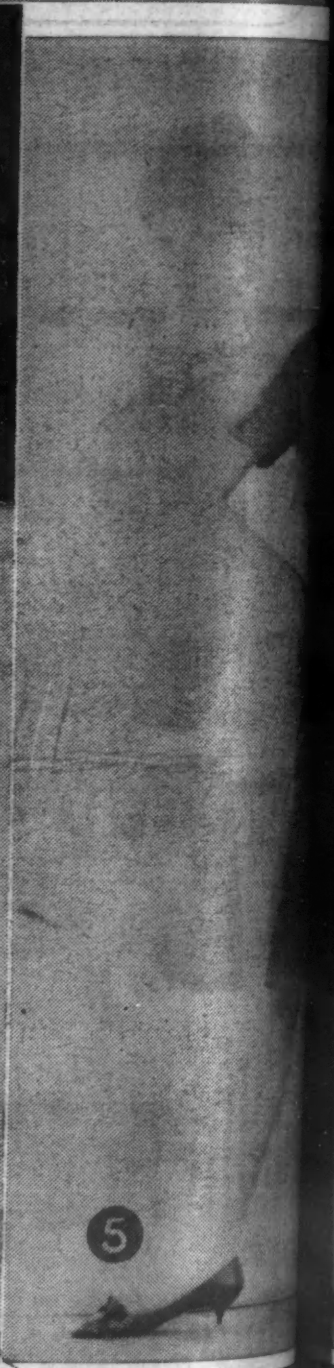
5 Une robe trotteur de fil à fil gris. Son secret : deux coulants maintiennent sur les hanches la ceinture rigide de chevreau noir (Dior).

6 Une robe plissée de lainage chiné gris et blanc. Son secret : une jupe droite découpée en lanières, entre lesquelles sont piqués des panneaux plissés, ce qui permet de conserver aux hanches leur parfaite platitude (Dior).

7 Une robe estivale de shantung coquelicot. Son secret : un corsage très long se replie sur lui-même, une fois la taille mise en place, pour former le blousant (Dior).

8 Un fourreau sophistiqué de crêpe noir. Son secret : un plissé soleil, dont le centre se situe au creux de la taille, s'épanouit de l'encolure à l'ourlet (Cardin).



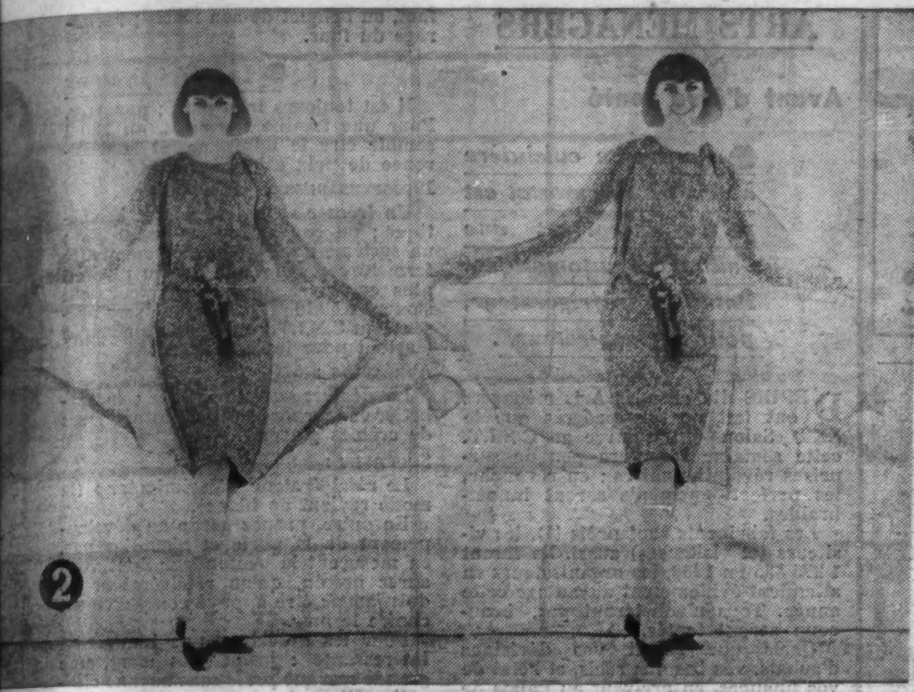


LAURENCE HUMMEL
la boutique jeune de
NEUILLY
ROBES - MANTEAUX
ENSEMBLES - TRICOTS
124, AVENUE DE NEUILLY
Métro : Pont de Neuilly - Bus : 73
159 - 244 258

Nos Créations Couture pour le Printemps
Tiphène
Boutique
à Saint-Germain-des-Prés
13, rue du Four, Paris (6e) - DAN. 82-44

Wallis
tricots et ensembles
Bettina
en soie
67, RUE PIERRE-CHARRON
ANGLE CHAMPS-ELYSEES

Denise Bo...
PRESENTE SA CO...
Printemps
ENSEMBLES, ROBES, ...
PEAUX LAVABLES
277, rue ...



2

Deux détails faciles

Deux façons amusantes d'aborder la mode par le petit bout de la lorgnette :

1 Les fruits laqués, pomme en l'occurrence, mais aussi raisins ou cerises (Cardin).

2 Le bandeau de crin retenu derrière par des camélias blancs. Il remplace la cloche à mouche (Dior).

1

2

6 7 8

(Dambier.)

Claire Comte

présente du 6 au 11 mars

SA COLLECTION PRINTEMPS

Veuillez réserver vos places

OPE. 80-34 - OPE. 00-26

17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)

MADELEINE BINE

Couture

présente sa collection de Printemps

les 13, 14 et 15 mars

dans ses Salons

18, avenue Victor-Hugo, Paris (16e) • PAS. 60-57

PAQUES

Ville ou ski

Madame, Monsieur...

votre pantalon

sur mesures depuis

79 NF

Ville : belles draperies

très mode

(pli permanent)

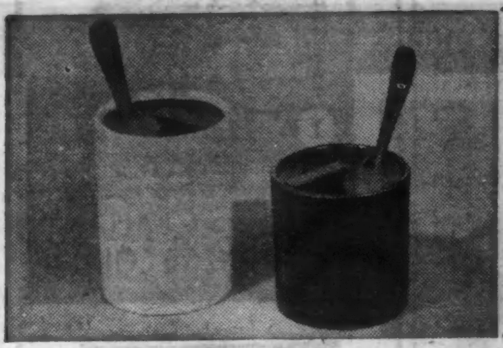
élastiss laine ou shantung

Fuseau : Elastiss

DAVIS

17, rue de la BANQUE

MÉTRO BOURSE



LE CONFITURIER
gris - jaune - vert
bleu de Sèvres
Grand modèle...... 17 NF
Petit modèle....... 16 NF
CRÉTIAUX
Exclusivités
109, av. V.-Hugo
PARIS (16e) PAS. 85-36

Electrolux
vous invite
au Salon des Arts Ménagers

et dans ses Salons
26, Bd. Malesherbes - Tél. Anj. 61-70

Odette Pascale sera heureuse de vous accueillir
et de vous présenter les "nouveautés"
et l'ensemble du matériel Electrolux.

Vous pourrez faire vous-même, gratuitement,
l'essai des appareils qui vous intéressent.

Electrolux
froid - lavage - ménage

NI CHAUD... NI FROID !

CETTE année, les tenues de printemps ont « montré le nez » avant l'heure. Mais, à peine sorties, elles ont dû battre en retraite : le froid est revenu.

Certaines femmes — pessimistes — remettent avec tristesse leur manteau d'hiver. D'autres — optimistes — attendent le prochain rayon de soleil en grelottant dans leur tailleur d'été. Mais ce prochain rayon de soleil ne durera pas non plus et il faudra, à nouveau, résister au vent et à la pluie.

TAILLEURS ET MANTEAUX ASSORTIS.
Aussi variables que le ciel parisien.

Pour faire face aux variations météorologiques extrêmes de ce printemps, un magasin de couture parisien (*Madelène, 9, boulevard de la Madeleine*) a mis au point toute une série de tenues « ni chaudes ni froides » qui vous permettront d'affronter élégamment et confortablement plusieurs demi-saisons.

Aussi variables que le ciel parisien, les ensembles qu'il propose sont tous composés de deux ou trois pièces plus ou moins interchangeables. Vous pourrez donc « jouer » sur les blouses, les vestes ou les manteaux, selon... la position du baromètre.

JUPE + CASAQUE :
— Ensemble deux pièces jersey. Jupe plis creux piqués jusqu'aux hanches. Casaque terminée par un nœud régate. Coloris : gris, rouge, marine, bordé rayures.

JUPE + VESTE :
— Tailleur toile rustique. Veste à modestie et bordée d'un galon fantaisie. Jupe à gros plis. Coloris : rose, bleu, beige, vert Nil. 249 NF.

JUPE + BLOUSE + VESTE :
— Ensemble trois pièces. Jupe et veste en crêpe. Blouse à collerette. Coloris : rose et blanc, marine et vert ou rouge et gris perle.
— Tailleur jupe et veste en lainage uni rose ; doublure, revers et blouse en lainage écossais même ton.
— Ensemble lainage tweed bouclé marine et rouge, blouse en twill à pois même coloris. (Existe aussi en marine et blanc ou en bleu et noir.)

ROBE + MANTEAU :
— Ensemble en alpaga gris entièrement piqué sellier. Robe à jupe clochée (210 NF) et manteau fendu à poches plaquées, décolleté ras du cou (310 NF).

JUPE + VESTE + MANTEAU :
— Tailleur et manteau en shetland. Jupe à plis ronds pouvant être portée avec le manteau ou la veste (l'un et l'autre sont à revers tailleur piqués sellier). Existent dans tous les tons pastels et en vert, gris, bleu soutenus. (Voir notre photo.)

COMMUNIQUÉ

ARTS MÉNAGERS

Avant d'être tenté

● ***Pour une cuisinière à gaz, le thermostat est plus important que l'allumage automatique. Pour un réfrigérateur, pour un aspirateur...***

DEPUIS dix ans, les Arts ménagers ont fait de tels progrès que le XXXe Salon qui s'ouvre au C.N.I.T. cette semaine réservera peu de surprises révolutionnaires ; en revanche, les perfectionnements seront innombrables.

Les fabricants sont prêts (1), les visiteurs (et visiteuses) aussi. Ils furent 1 275 835 en 1960, les organisateurs en attendent évidemment davantage cette année. Tous n'achèteront pas, beaucoup seront tentés.

Quels que soient vos décisions d'achats, vos besoins réels, et l'état de vos finances, en arrivant au Palais de la Défense, vous hésiterez, c'est certain.

Il a donc paru utile à Madame Express de rappeler ou de préciser à ses lecteurs quelles qualités ils doivent exiger d'un appareil neuf et sur quels points précis ils devront faire porter leur attention à la veille d'une acquisition ménagère.

Avant tout, et cette recommandation est valable pour la totalité du « gros matériel » — fourneau à gaz, machine à laver, réfrigérateur, etc. — ne pas oublier de prendre avant le départ pour le Rond-Point de la Défense les mesures nécessaires : hauteur, largeur, profondeur. Prendre ces mesures avec un centimètre et si possible avec un mètre rigide, et les noter ; le morceau de ficelle est peut-être plus souple, mais peu précis.

● Le fourneau à gaz

Si vous ne disposez pas du gaz de ville, veillez à ce que les brûleurs conviennent à votre genre de combustible (Butane, Propane, Gaz de Lacq, etc.).

INDISPENSABLES :

La facilité de démontage des brûleurs (pour le nettoyage) ; le thermostat (quel que soit votre instinct de cordon bleu) ; l'étanchéité du four ; la maniabilité des boutons.

AGRÉABLES :

La double porte transparente (pour voir monter le soufflé) ; l'arrêt automatique du four (pour aller faire une course pendant que la tarte cuit) ; le grilloir à rayonnement infrarouge ; le tiroir chauffe-assiettes.

SUPERFLUS :

L'allumage automatique (on en revient toujours aux allumettes ou, à défaut, au briquet de son mari) ; l'éclairage du four.

● Le réfrigérateur

Il est toujours trop petit ; pensez-y. Pour une famille moyenne, un 120 l semble être le minimum, et la différence de prix est insignifiante.

INDISPENSABLES :

Un freezer vaste, efficace et hermétique ; un bac à légumes accessible ; un système de fermeture commode (la fermeture magnétique est de plus en plus employée, un réfrigérateur qui s'ouvre à l'aide d'une pédale sera présenté au C.N.I.T. ; une porte aménagée (surtout pour les bouteilles).

AGRÉABLES :

Le dégivrage automatique ; la sorbetière incorporée (pour les amateurs de crèmes glacées).

SUPERFLU :

Le réfrigérateur « Technicolor » (la mode revient au blanc).

En outre, prenez garde au développement de la porte et n'oubliez pas, en mesurant la profondeur dont vous aurez besoin, qu'un réfrigérateur ne doit *jamais* être appuyé complètement contre le mur.

Pour les indécises, une innovation intéressante : jusqu'à fin mars, une grande marque *prête* sans aucune obligation d'achat — et sans autres frais que le transport — n'importe lequel de ses modèles à toutes les visiteuses qui lui en feront la demande (*Frigéco*).

● L'aspirateur

Que vous le choisissiez traîneau ou balai, minuscule ou confortable...

INDISPENSABLES :

La facilité de vidage ; la commodité d'adaptation des accessoires ; la longueur (suffisante) du tuyau ; une poignée bien en main (caoutchouc ou dentelée).

AGRÉABLE :

Un moteur silencieux (ou presque).

SUPERFLUS :

Une multitude d'accessoires (vous ne vous en servirez jamais et vous ne saurez pas où les ranger).

● La machine à laver

Première question à vous poser : en avez-vous vraiment besoin ? Si vous n'êtes pas nombreux, cet investissement est inutile, si vous l'êtes...

INDISPENSABLES :

Une machine semi-automatique ; un dispositif de sécurité permettant de soulever le couvercle en cours de marche ; un système antivibratoire (pour éviter le scellement).

AGRÉABLES :

Le niveau d'eau visible ; l'essorage incorporé (la plupart des modèles en sont pourvus).

SUPERFLUE :

Une machine entièrement automatique.

● Les éléments de cuisine

Deux possibilités : vous pouvez choisir des éléments sur mesure ou

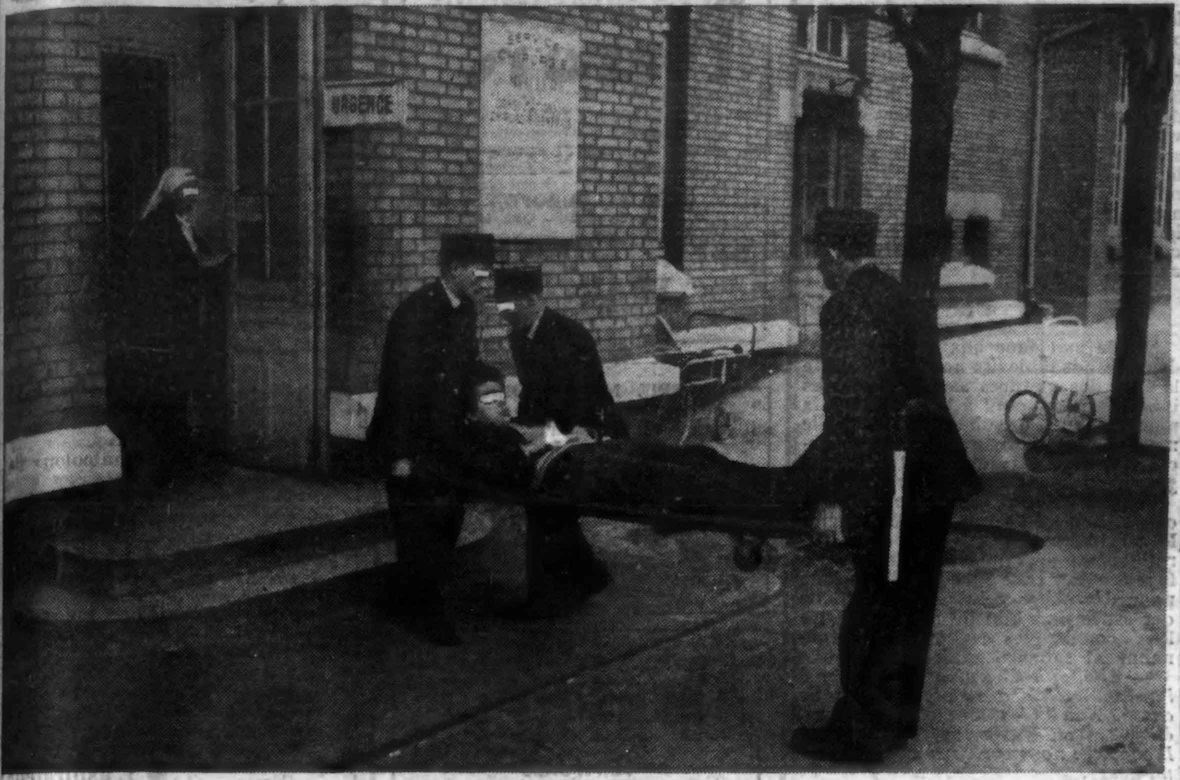
(1) (Voir « Madame Express », n° 506.)

Cette semaine Mme Express a :

● ***Interrogé*** par l'intermédiaire des Plans et Etudes Cambessedès, les mères de familles de la région parisienne (âgées de 21 à 50 ans) pour connaître leurs réactions à la suite des décès d'enfants survenus après vaccination au D.T. Coq. Tout d'abord, il faut noter que 84 % des femmes interrogées avaient entendu parler de ces terribles accidents. A la question : « Feriez-vous aujourd'hui vacciner votre propre enfant avec le vaccin D.T. Coq ? », 43 % ont répondu oui, 33 % non et 24 % ont hésité à répondre. A la question : « Si votre médecin vous conseillait de faire vacciner votre propre enfant avec ce vaccin, vous suivriez son conseil ? Vous hésiteriez ? Ou vous refuseriez ? » 53 % ont répondu qu'elles suivraient le conseil de leur praticien, 16 % hésiteraient, et 19 % refuseraient (12 % ne savent pas). La majorité des mères font donc confiance à leur médecin. Madame Express aussi.

● ***Appris*** l'existence d'une maison qui se charge de la réparation de tous les réfrigérateurs, quelle que soit leur marque, française ou étrangère. Les tarifs main-d'œuvre sont en outre, paraît-il, particulièrement raisonnables, mais Madame Express n'a pas eu jusqu'ici l'occasion de le vérifier. (Office du Froid, département « réparation ménager », 97, rue Aristide-Briand, à Levallois. PER. 04-72.)

● ***Essayé*** un nouveau masque de beauté particulièrement discret : incolore, ayant l'aspect d'une gelée translucide et non d'une pâte, il est totalement invisible sur la peau. On peut donc l'appliquer et vaquer à ses occupations. Autre avantage indiscutable, le masque apporte une réelle impression de détente. (Masque « Fraîcheur » d'Antoine, 12 NF le pot pour dix applications.)



UN BLESSÉ TRANSPORTÉ PAR POLICE-SECOURS.
Deux cars par arrondissement.

(Charpentier.)

adapter votre cuisine aux mesures des éléments.

POUR UNE PETITE CUISINE :

Si elle est humide, choisissez des meubles en métal qui n'auront pas tendance à jouer ; aménagez les angles ; veillez à ce que les portes soient pivotantes ou à glissières ; adoptez les tables à rallonge, à tirette, etc.

POUR UNE CUISINE NORMALE :

● Préférez des éléments standard. Ils vous laissent la possibilité d'en rajouter selon vos besoins et vos moyens.

● Attention à l'élément qui va sous l'évier, il faut que le plombier puisse y avoir accès.

● Si vous voulez pouvoir ranger *verticalement* vos grandes bassines, votre pot-au-feu ou vos bouteilles, une seule solution : les tablettes intérieures réglables.

● Ne vous laissez pas séduire par des éléments trop bigarrés, vous vous en lasseriez vite. La mode est d'ailleurs cette année aux tons de bois discrets et de bon goût.

● Le petit matériel

FER A REPASSER :

Indispensables : une poignée bien en main, une semelle large, une bonne isolation du manche— et bien entendu un thermostat.

MOULIN A CAFÉ :

Indispensable : un couvercle qui se fixe solidement (qui n'a pas connu l'explosion tonitruante des grains de café à travers la cuisine et les pièces environnantes quand par une négligence de la manipulatrice ou une défaillance du matériel le couvercle saute pendant la marche !).

GADGETS :

Nous pénétrons là dans un domaine où les conseils aussi judicieux soient-ils n'ont plus cours. Personne au monde — et surtout pas Madame Express — ne saurait vous empêcher d'acheter :

● une grosse douille pour décorer les gâteaux (vous qui ne mangez jamais de pâtisserie) ;

● un appareil en forme de piège à souris pour débiter les œufs durs en tranches (vous savez bien que lorsque par hasard vous voudrez vous servir de cet appareil l'œuf ne sera pas dur, mais mollet ; conséquences imaginables...) ;

● un calibreur de frites (les frites irrégulières ont tellement plus de charme);

● le 12ᵉ bouchon verseur (ils versent toujours sur la nappe) ;

● la râpe à tout faire (elle vous râpera peut-être le bout des doigts, et encore !).

Cette liste de gadgets pourrait s'allonger à l'infini...

Enfin dernière règle générale en ce qui concerne les appareils électroménagers : au moment de l'achat, exigez qu'ils soient munis du label NF, garantie de qualité, de sécurité, de rendement et de bon fonctionnement.

ENQUÊTE

En cas d'urgence

● Un accident grave survient. Comment s'organisent les secours ? Rosie Maurel mène l'enquête.

-CE que nous avons lu dans la presse au sujet du jeune lycéen de Jean-Baptiste-Say nous a profondément blessés. Nous ne refusons jamais un malade. S'il s'agit d'un enfant, nous ne le renvoyons sur un hôpital d'enfants où il sera mieux soigné, qu'après l'avoir examiné et quand nous sommes sûrs que le transport ne présente aucun inconvénient pour lui.

C'est le chirurgien de garde de l'hôpital Boucicaut qui me parle ainsi. Je comprends son amertume. On m'a raconté l'histoire. L'étudiant en médecine amenant le lycéen est arrivé affolé à Boucicaut :

— *Le chirurgien !* réclame-t-il.

— *Il est en train d'opérer,* répond l'infirmière qui l'accueille. *Pourquoi ?*

— *J'ai dans la voiture un enfant dans le coma.*

— *Un enfant ? Pourquoi ne l'avez-vous pas conduit aux Enfants-Malades ?*

— *Mon Dieu, c'est vrai !* s'écrie le jeune homme.

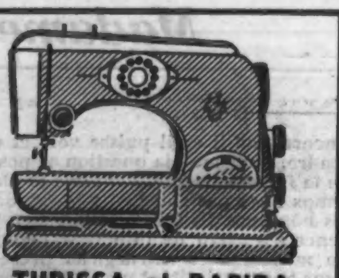
Et avant qu'on ait pu lui dire de faire entrer le petit malade, il était reparti comme un fou. L'enfant n'avait même pas été descendu de la voiture.

Je suis persuadée que les choses se sont passées ainsi. C'est une règle absolue dans ce service spécialisé pour les urgences d'accepter tous les malades qui se présentent, surtout s'ils sont dans un état grave. De toute façon, dans ce cas précis et douloureux, il était vraisemblablement déjà trop tard pour intervenir efficacement. C'est plusieurs heures avant, qu'il eût fallu amener le petit blessé.

Mais si, cette fois, la faute n'en revient pas au service hospitalier incriminé, ce service ne peut pas reprocher au public de n'en rien savoir. Qu'un journaliste vienne s'informer auprès de la surveillante ou du médecin de garde, ils n'ont pas le droit de répondre. Pour pénétrer dans un hôpital, il faut une autorisation écrite de l'Assistance publique. Et cette autorisation est longue à obtenir.

Un journaliste consciencieux ne doit rien écrire qu'il n'ait vu ou entendu.

→

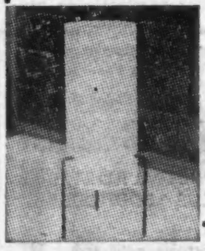


TURISSA et RAPIDA
Les MACHINES à COUDRE
les plus simples et les plus perfectionnées
(à partir de 490 NF avec moteur et mallette)
Importateur exclusif DARGOLS
8, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS
PARIS (3ᵉ) ARC. 52-71

Ophélia
106 bis, rue de Rennes - LITtré 13-13
La spécialiste du beau Linge
LINGERIE de COTON et de SOIE NATURELLE
LINGE de MAISON
Ouvert de 10 h. à 12 h. 30 et de 14 h. à 19 h. 30 SAUF LUNDI

Silhouette-Retouches
49, rue de la Victoire
TRI. 14-82
24, rue Berthollet
POR. 02-08
Créateurs de la spécialité
toutes retouches et transformations vêtements
dames et messieurs

ART GENECLO
228 bis, Faubourg-Saint-Antoine
PARIS (12ᵉ) NAT. 36-26



LAMPIONS
(japonais)
LUMINAIRES
MODERNES
TISSUS
d'ameublement
VANNERIE
DECORATION

Une formule simplifiée : L'INSTITUT-CONSEIL

LES Françaises sont de curieux personnages. Leur beauté commence à les préoccuper sérieusement. Mais certains mots conservent encore pour elles un pouvoir étrange. L'expression « Institut de beauté », par exemple, fait généralement naître dans l'esprit de la Française moyenne une succession d'images luxueuses qui les porte à considérer les soins esthétiques comme « inabordables et destinés à une certaine catégorie de femmes ».

Elles avaient peut-être raison il y a quelques années. Aujourd'hui elles ont tort. Une séance de soins esthétiques devient aussi simple et aussi abordable qu'un « shampooing mise en plis ».

Son histoire

Une nouvelle formule vient en effet d'être mise au point par la Parfumerie Conseil, elle démocratise l'Institut de Beauté sous le nom d'Institut Conseil.

A l'origine : une parfumerie, dont toutes les clientes peuvent devenir membres d'un club (le Club de Beauté) et recevoir gratuitement des consultations esthétiques.

Ces consultations comprennent l'examen physique et chimique de la peau et l'établissement d'une « ordonnance-beauté ».

3600 fiches établies en quelques mois ont permis à la direction technique du club de *cerner* parfaitement les problèmes beauté des Parisiennes.

C'est à leur demande qu'est née, il y a un an déjà, la première cabine de soins. Elle est devenue insuffisante. Aujourd'hui le Club de Beauté ouvre une véritable « chaîne esthétique » : 5 cabines vont former en France le premier « Institut-Conseil ».

Ses méthodes

Il fonctionnera, à la base, comme les autres instituts de beauté.

Mais il se « singularisera » par deux traits essentiels :

● *Une ambiance « simplifiée ».*

Pas de mise en scène, de conseils onéreux, mais des séances de soins efficaces et sans mystère qui durent une heure un quart.

● *La diversité des produits employés.*

L'Institut Conseil n'est pas dépositaire d'une marque de produits mais de toutes les plus grandes. Il a créé d'autre part, à la lumière des nombreux examens effectués, des produits « Club » qui conviennent tout particulièrement à l'épiderme « saturé » des Parisiennes.

Ses tarifs « minima »

Une séance de soins comprenant nettoyage de la peau, épilation, massage, masque relaxation, pulvérisation et maquillage revient, *grâce au système « abonnement »* lancé par l' « Institut-Conseil » à 11,50 NF !

(Club de Beauté, 39, rue Saint-Augustin, Paris. OPE. 22-66.)

(COMMUNIQUE.)

Encore faut-il qu'il puisse voir et entendre. Pour moi, la question se posait de la façon suivante. Tant que le plein temps n'est pas entré en vigueur dans les hôpitaux, ils fonctionnent « en urgence » à partir de 14 heures, l'équipe de médecins et chirurgiens présents dans la matinée étant partie. Qui reste-t-il pour accueillir les malades et les blessés qui se présente ? Et d'abord comment les amène-t-on ?

La première question qui se pose sur les urgences est, en effet, celle du « ramassage ». Comment la vieille dame qui a fait une chute dans son escalier, l'ouvrier accidenté sur les lieux de son travail, l'étudiant renversé sur son scooter, la femme sur le point d'accoucher sont-ils acheminés vers le centre de soins ?

Le « ramassage des urgences » se fait de deux façons : par les cars de police-secours (17 sur le cadran), par les ambulances de l'Assistance publique (TUR. 27-50).

Gentils agents

J'ai demandé à la Préfecture de Police l'autorisation de m'installer dans un commissariat pour suivre les cars de police-secours et assister avec eux au ramassage des blessés et à leur acheminement vers l'hôpital le plus proche (c'est la règle) : cette autorisation m'a été refusée. Tout ce que je sais sur police-secours, je l'ai appris indirectement : ils disposent de deux cars par arrondissement, qui partent au premier appel. Ils arrivent très vite sur les lieux de l'accident parce qu'ils ont une priorité absolue grâce à leur avertisseur spécial. Il y a trois ou quatre agents par car. Ils effectuent eux-mêmes le brancardage jusqu'à l'intérieur de l'hôpital.

— *Les agents sont très gentils,* me dit une surveillante d'un grand hôpital. *L'autre jour, on nous a amené une jeune femme accidentée avec deux enfants indemnes. Un agent s'est occupé d'eux comme un vrai papa jusqu'à ce qu'on vienne les chercher.*

En revanche, j'ai vu fonctionner le Service central des Ambulances de la Seine, et là je tire mon chapeau, surtout aux infirmières qui s'occupent du standard : elles font un travail admirable de rapidité, de coordination... et de patience. Dans une pièce située au rez-de-chaussée de l'Assistance publique, 3, avenue Victoria, elles assurent le dispatching des trente-cinq ambulances qui composent « le garage » de l'A.P. Chaque ambulance a deux infirmiers (ou infirmières) à bord. L'un conduit, l'autre surveille le malade. Ils sont en liaison téléphonique permanente avec le standard. Nous sommes dans ce standard : deux tables rectangulaires, six téléphones, une équipe de trois infirmières le jour et deux la nuit. Deux téléphones reçoivent les appels du public. Les autres servent à recevoir les appels des ambulanciers qui disent : « *Mission terminée, j'attends à tel hôpital* » et à appeler ces mêmes ambulanciers pour leur dire : « *Partez pour telle adresse, chargez tel malade, conduisez-le à tel endroit.* »

Une voix calme

Sur le mur face aux standardistes, deux grands tableaux noirs. L'un porte la liste des voitures avec le nom des infirmières qui sont à bord, l'autre la nomenclature des hôpitaux avec le nombre des lits disponibles en médecine (en chirurgie, s'il s'agit d'une urgence, on se débrouille toujours).

Je tombe, paraît-il, à un moment calme. Je me demande ce que doit être le service aux heures de pointe : le rythme est déjà infernal. Chaque infirmière ne pose un téléphone que pour décrocher celui d'à côté. Celle qui est le plus loin de moi enregistre les « commandes » d'une voix étonnamment calme et claire.

— *Allô, oui. Elle vient de tomber à l'instant ? Elle a quelque chose de cassé ? Non ? C'est un malaise ? A quel étage ? Quelle adresse ? Quel nom ? D'accord : nous arrivons dans une demi-heure.*

Au fur et à mesure qu'on lui donne les renseignements, elle les note sur un imprimé spécial, qu'elle pousse, sitôt rempli, vers sa voisine qui assure le dispatching. Celle-ci, la « distributrice », de la même voix calme, appelle les ambulances et leur distribue le travail.

« Allô, ambulance n° 7 ? »

— *Allô ? Ambulance n° 7 ? Mademoiselle Z... ? Vous allez aller à Saint-Louis, au bureau, prendre l'enfant... Vous le conduirez aux Enfants-Malades. Bon n° 98. Commandé par l'hôpital à 17 h. 30.*

Cela n'arrête pas. Selon l'endroit d'où vient l'appel, elle envoie sur les lieux l'ambulance la plus proche. On dirait qu'elle a un plan de Paris dans la tête.

— *Elle fait ça depuis dix-sept ans,* me dit le directeur du service des ambulances.

— Huit heures par jour ?

— *Huit heures par jour, pour le salaire d'une infirmière à l'hôpital. Je n'ai jamais rien eu à dire : c'est un service qui fonctionne de façon remarquable.*

Au standard, c'est vrai. J'ai pu en juger. Mais l'ensemble du fonctionnement est-il aussi parfait ? Y a-t-il un nombre d'ambulances suffisant ? (Le service assure tous les transferts d'un hôpital à l'autre et les transports de malades vers les gares et les aéroports, en plus des appels lancés par les particuliers.) Est-ce qu'un cas urgent ne risque pas d'attendre de façon dangereuse parce qu'il n'y avait pas d'ambulance disponible pour aller le chercher ?

Pas de priorité

— *Nous allons aussi vite que possible, vous avez pu le constater,* nous dit le directeur. *Mais nous sommes terriblement gênés par la circulation. Nous n'avons pas la priorité absolue, comme police-secours. S'il y a un agent au feu rouge, il fait passer l'ambulance. Sinon, nous devons attendre. Aux heures d'affluence, il n'est pas rare qu'une ambulance qui normalement a une demi-heure de trajet mette une heure et demie pour le parcourir.*

— Faut-il avoir vu un médecin pour se faire transporter en ambulance ?

— *Nullement. Quelquefois, le médecin nous appelle en nous signalant la gravité du cas. Nous lui accordons alors une priorité absolue. Mais nous répondons à toutes les demandes.*

— Pourquoi vos ambulances n'ont-elles pas la radio comme les radio-taxis ? Cela faciliterait les choses.

— *Nous allons avoir la radio. Ce sera, en effet, un grand progrès. Mais les choses vont lentement dans l'administration, vous le savez...*

Je sais. Néanmoins, en dépit de ces lenteurs, il semble que les services de ramassage fonctionnent dans l'ensemble de façon satisfaisante, ambulances pour les malades et les opérés, police-secours pour les accidentés de la rue ou du travail. Tout se passe-t-il aussi bien une fois « l'urgence » arrivée à l'hôpital ? C'est un autre problème ! Nous le traiterons dans le prochain article.

ROSIE MAUREL.

bientôt... Maman

LE PRÊT A PORTER LE PLUS "BOUTIQUE"

cette robe en lainage, infroissable, entièrement doublée.

140 NF

167, bd Montparnasse PARIS (6e) et au BON MARCHE

CHANEL a créé une nouvelle teinte de rouge à lèvres qui s'harmonise admirablement avec ses ensembles aux coloris si délicats et raffinés.

« PRIMEROSE » est un rose doux et subtil, tout en étant franc. Employé avec discrétion, il renforce le charme et la jeunesse du sourire.

C'est une teinte optimiste et séduisante.

C'est une création CHANEL.

Galerie de Paris
14, place François-Ier - ELY. 62-20
Person
1876 - 1926
Jusqu'au 31 mars

Galerie EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 44-75
KLEE - KANDINSKY
BRANCUSI
SCULPTURES
Jusqu'au 31 mars

GALERIE MADY BONNARD
16, place Vendôme
23, place du Marché-Saint-Honoré
Guizet.
Jusqu'au 16 mars 1961

Galerie Yves-Michel
LE NESTOUR
PEINTURES
9, rue de l'Echaudé-Saint-Germain

GALERIE MARCEL BERNHEIM
35, r. La Boëtie PARIS - ELY. 14.45

LOUIS SOLERES
Peintures récentes
DU 3 MARS AU 16 MARS 1961

GALERIE SIMONE HELLER
33, rue de Seine (VIe) - DAN. 89-62
RAVEL
Du 3 au 25 mars

Galerie CAMILLE RENAULT
133, boulevard Haussmann (8e) - BAL. 98-26
DUPIN
SCULPTURES ET DESSINS
Du 3 au 31 mars

Galerie SAINT-PLACIDE, 41, rue Saint-Placide
FORGAS
Du 4 au 17 mars

Galerie Marcelle DUPUIS
AESCHBACHER
COLLAGES
Du 3 au 31 mars
37, quai des Grands-Augustins

VENTE A VERSAILLES
Me BLACHE, Commissaire-Priseur en son Hôtel Rameau
à VERSAILLES, 5, rue Rameau
Tél. : 950-55-06 et 950-71-29
DIMANCHE 5 MARS à 14 h. 30
IMPORTANTS TABLEAUX MODERNES
Derain, Dunoyer de Segonzac, Laprade, Marie Laurencin, Lebourg, Lhote, Marquet, Rouault, K. X. Roussel, Signac, Valadon, Villon, Vlaminck, Utrillo, etc.
Expo samedi 4, de 9 à 18 heures

A voir

● télévision

Jeudi 2 mars, a 22 h. 5 : « Sur un agenda espagnol ». D'un reportage à Madrid, François Chalais a rapporté quelques images de la capitale espagnole ; il évoquera les souvenirs de son séjour et en particulier du cabaret « Los Brujas ».

Vendredi 3 mars, a 20 h. 30 : « Cinq Colonnes à la une », de Pierre Dumayet, Pierre Desgraupes, Pierre Lazareff et Igor Barrère. L'aventure de la « Santa Maria » et la situation au Portugal, les classes de neige, les aérogares dans le monde, etc.

Samedi 4 mars, a 20 h. 30 : « La Clef des Songes », émission de variétés présentée par Pierre Tchernia. En première partie, Petula Clark, Jean Richard, Juliette Gréco, etc., en deuxième partie : « On purge Bébé », comédie de Georges Feydeau, avec Poiret et Serrault, Jacqueline Maillan, etc.

Dimanche 5 mars, a 20 h. 45 : « Julie de Carneilhan », film de Jacques Manuel, d'après le roman de Colette, avec Edwige Feuillère, Pierre Brasseur, etc.

Lundi 6 mars, a 21 h. 45 : « Télé-Ciné-Club ». Marcel L'Herbier et Colette Thiriet évoqueront Louis Delluc.

Mardi 7 mars, a 20 h. 30 : « Pièces ignorées de Labiche », présentées par Gilbert Sigaud. « Deux profonds scélérats », « Les Précieux », « Permettez, Madame ! », avec Roger Pierre et Jean-Marc Thibaut.

Mercredi 8 mars, a 21 h. 30 : « Lectures pour tous », de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

● concerts

Vendredi 3 mars : Eglise Saint-Séverin, à 21 h. : « Heures musicales de Saint-Séverin ». Orchestre de chambre Hewit, avec Eric Heidsieck.

Champs-Elysées, à 21 h. : Orchestre National, dir. Ch. Bruck. Première audition de « Sabbataï Zevy », d'Alexandre Transman.

Salle des Conservatoires, à 21 h. : Premier récital de violon de René Benedetti en hommage è des violonistes-compositeurs.

Dimanche 5 mars : Salle Gaveau à 15 h. : Orchestre de chambre de la Sarre, sous la direction de Ristenpart : Vivaldi, Bach, Britten et Sauguet.

Châtelet, à 17 h. 45 : Concerts Colonne, dir. Tony Aubin. Première audition du « Concerto pour violoncelle » de Claude Pascal, par André Navarra.

Pleyel, à 17 h. 45 : Concerts Lamoureux, dir. K.M. Zwissler. Une première audition de Wilhelm Kempff, qui joue le « Concerto en sol » de Beethoven.

Lundi 6 mars : Champs-Elysées, à 21 h. : séance de sonates violon et piano par Magda Tagliaferro et Riccardo Odnoposoff. (Brahms, Beethoven, Franck).

Mardi 7 mars : Théâtre des Champs-Elysées, à 21 h. : concert de l'Orchestre National sous la direction de Maurice Le Roux avec, en première audition le « Concerto pour la main gauche » de Prokofief (au piano, Georges Bernand), le « Double Concerto pour violon et violoncelle » de Brahms et la « Rapsodie Espagnole » de Ravel.

Salle Gaveau, à 21 h. : Festival Strings Lucerne sous la direction de Rudolf Baumgartner : Concerto pour archets de Vivaldi, trois Fantaisies pour instruments à corde de Purcell, Concerto pour piano K. 449 de Mozart.

GALERIE JEAN GIRAUDOUX
10, rue J.-Giraudoux - KLE. 08-43
Paule THEUNISSEN
Du 1er au 22 mars
Sculptures de M. M. J. COTELLE-CLERE

Galerie du HAUT-PAVE
3, quai Montebello
BRICAUT
GRAVURES
Jusqu'au 13 mars

GALERIE DES ORFEVRES
66, qu. des Orfèvres - 23, pl. Dauphine (1er). Dan. 03-30
JULIANE HERVE présente
« TERRES AU SOLEIL »
Du 25 février au 15 mars 1961

cinéma

NOUVEAU

La Nuit : le dernier film de Michelangelo Antonioni (L'Avventura), avec Jeanne Moreau, M. Mastroianni et Monica Vitti. Un couple de l'après-midi à l'aube. Une grande œuvre. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *Avenue, ELY.* 49-34 ; *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

Le Farceur : une famille à la Capra dans une comédie farfelue de Ph. de Broca. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

El Cochecito : le vieillard et la petite voiture, un chef-d'œuvre de méchanceté souriante (*Lord Byron, BAL.* 04-22 ; *Plaza, OPE.* 74-55.)

La dame au petit chien : la Russie de Tchékov vue par un jeune Soviétique. Primé à Cannes. (*Pagode, INV.* 12-15.)

RECENT

Tirez sur le pianiste : le second film de Truffaut, avec Aznavour. Désinvolte et déconcertant. Mais encore plus neuf que « Les quatre cents coups ». (*Ciné-Panthéon, ODE.* 15-04.)

Les sept mercenaires : inspiré du film japonais « Les sept Samouraïs », un western de John Sturges qui est un régal pour les amateurs. (*Cinéac Ternes, WAG.* 24-50.)

La Vérité : Clouzot fait passer Brigitte Bardot aux Assises. Le meilleur Clouzot et le meilleur Bardot. Mais, disent les « modernes », c'est du cinéma d'autrefois. (*Marivaux, RIC.* 83-90 ; *Colisée, ELY.* 29-46.)

Mein Kampf : Hitler par lui-même. Un incomparable documentaire uniquement composé de bandes d'actualités allemandes. (*Escurial, POR.* 28-04.)

Hiroshima mon amour : un film important, difficile et irritant, devenu un grand succès de public. (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

Les Années folles : un montage d'actualités sur le temps où le siècle avait vingt ans... et où naissait la mode 1961 ! (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19 ; *Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

La Douceur de vivre : le dernier Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Studio 28, MON.* 36-07.)

Kismet : une fantaisie musicale de Minnelli parodiant les films de harem. (*Mac-Mahon, ETO.* 24-81.)

ANCIEN

Tonnerre sur le Mexique : 1932. Un montage tiré du matériel préparé par Eisenstein pour « Que viva Mexico ». Au même programme : « Le sang d'un poète », de Jean Cocteau. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

Les Sept Samouraïs : 1954. Dans le Japon médiéval, ils défendent un village de paysans contre les bandits. Un film d'Akira Kurosawa. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

Rashomon : quatre témoins pour un crime. Le film qui, en 1951, nous révéla le cinéma japonais. Au même programme : « Bronco Apache », un western de Robert Aldrich. (*Floride, PRO.* 63-40.)

Los Olvidados : 1950. Les enfants « oubliés » de la banlieue de Mexico vus par la tendresse et la cruauté de Bunuel. Au même programme : « Un Chien andalou ». (*Cinéma d'Essai Caumartin, OPE.* 81-50.)

Journal d'un curé de campagne : 1950. Bernanos porté à l'écran par Bresson. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

Jeux Interdits : 1952. Un petite Parisienne dans la débâcle de 1940. Un très grand René Clément. (*Champollion, ODE.* 51-60.)

Une femme disparait : 1938. L'Orient-Express, une vieille dame excentrique, deux Anglais passionnés de cricket, de vrais espions et l'humour de Hitchcock. (*Boul'-Mich, ODE.* 48-29.)

L'Alibi : 1937. Dans un film policier de Pierre Chenal, le goût de l'avant-guerre : Eric von Stroheim, Louis Jouvet. (*Windsor, WAG.* 86-71.)

Baby Doll : 1956. Dans l'atmosphère trouble du Sud américain, un film à la Pagnol d'Elia Kazan. Le grand succès d'interprétation de Caroll Baker. (*Studio Raspail* 216, *DAN.* 39-98.)

J'ai le droit de vivre : 1937. Fritz Lang défend l'innocence persécutée. Au même programme : « Farrebique ». (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00).

La Reine Christine : 1932. Garbo. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

théâtre

Oncle Vania : un chef-d'œuvre de Tchékov honnêtement servi par la Comédie-Française. (Voir la critique de Robert Kanters, page 37.)

Le Voyage : le meilleur spectacle du Théâtre de France cette année. (Voir la critique de Robert Kanters, page 37.)

La résistible ascension d'Arturo Ui : Hitler vu par Bertolt Brecht, à travers l'histoire d'un gang des chouxfleurs à Chicago. Un des meilleurs rôles de Jean Vilar. (*T.N.P. Chaillot.*)

Asmodée : reprise de la pièce de François Mauriac : pas une ride. (*Comédie-Française*).

Jacques ou l'insoumission et **Les Chaises** : deux reprises de Ionesco avec Jean-Louis Trintignant présentées par Antoine Bourseiller. (*Studio des Champs-Elysées.*)

Roses rouges pour moi : une grève dans l'Irlande du début du siècle, évoquée par Sean O'Casey. (*T.N.P.*).

La Bonne Ame de Sé-Tchouan : Brecht à l'état pur. Peut-on être une bonne âme dans une méchante société ? (*T.N.P. Récamier.*)

Les Papiers d'Aspern : une merveilleuse nouvelle de Henry James fidèlement adaptée par Marguerite Duras. Et pourtant... (*Théâtre des Mathurins.*)

Le Fleuve rouge : le métier des armes est-il possible quand on croit au prix de la vie humaine ? Une question que Jules Roy se pose depuis quinze ans (*Théâtre en Rond*, jusqu'au 5 mars).

Le Mariage de M. Mississippi : une parabole baroque de Friedrich Dürrenmatt, un des très rares dramaturges européens d'aujourd'hui. (*Théâtre La Bruyère.*)

Chateau en Suède : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

Boeing-Boeing : un vaudeville classique qui prend une bonne altitude et garde jusqu'à la fin une excellente vitesse de croisière. (*Comédie-Caumartin.*)

Le Mobile : une gentille comédie d'Alexandre Rivemale, avec le gentil Roger Dumas (*Théâtre Fontaine*).

Cher Menteur : 40 ans de correspondance amoureuse. L'humour féroce de G.B. Shaw et deux merveilleux acteurs : Pierre Brasseur, Maria Casarès. (*Athénée.*)

Irma la Douce : reprise de la célèbre comédie musicale d'Alexandre Breffort, avec sa créatrice Colette Renard. (*Théâtre Gramont.*)

Les Femmes Savantes : Molière joué au présent. Belise traverse les siècles grâce à Jacqueline Maillan. (*Bouffes-Parisiens.*)

Tartuffe : à montrer aux enfants des écoles, même chrétiennes . (*Palais-Royal.*)

L'Annonce faite a Marie : la pièce la plus rabâchée de Claudel mais une très grande tragédienne : Loleh Bellon. (*Théâtre de l'Œuvre.*)

Le grain sous la neige : le roman d'Ignazio Silone adapté par Daniel Guérin. (*L'Alliance Française.*)

expositions

CLASSIQUE

Rousseau : le plus grand rassemblement encore jamais réalisé d'œuvres du « divin Douanier » (*Charpentier, 76, fbg Saint-Honoré.*)

Berthe Morisot : la trop modeste « tante Berthe » des Impressionnistes replacée au premier rang qui lui revient de droit. (*Musée Jacquemart-André, bld Haussmann.*)

Person : « co-inventeur », avec Signac, de Saint-Tropez. A marqué une importante étape, entre le pointillisme et le fauvisme. (*Galerie de Paris, 14, place François-Ier.*)

Français en Italie : comment les peintres français les plus connus ainsi que ceux injustement méconnus ont vu la terre nourricière des arts occidentaux. (*Palais de Rohan, 87, rue Vieille-du-Temple.*)

Goya : toutes ses gravures. (*Gaveau, 45, rue La Boétie*, exposition prolongée jusqu'au 12 mars.)

Kandinsky : dessins et aquarelles. Une excellente introduction à l'étude de ce peintre qu'on trouve à l'origine des deux tiers des œuvres contemporaines. (*Flincker, 34, rue du Bac*, jusqu'au 4 mars.)

MODERNE

Mallory : conception classique du paysage urbain, mais avec un sens très moderne de la composition et des couleurs. (*Galerie, 93, fg Saint-Honoré*, jusqu'au 3 mars inclus.)

Mortensen : un goût certain de la pureté plastique qui n'exclut ni la liberté d'expression, ni l'heureuse fantaisie de la composition. (*Denise René, 124, rue La Boétie.*)

Assetto : chimiste italien. Ce devrait être un nouveau Dubuffet. (*Stadler, 51, rue de Seine.*)

Balaguer : à l'encontre de Millarès (*Cordier, 8, rue de Miromesnil*) qui troue ses toiles pour les recoudre à sa façon, Balaguer, Espagnol lui aussi, les cloue l'une sur l'autre. (*Galerie Saint-Germain, 202, boulevard Saint-Germain.*)

Christian Bérard : une vingtaine de tableaux dont certains inachevés mais qui ne sont pas les moins significatifs de cet « expressionnisme du bonheur » dont l'illustre décorateur possédait le secret. (*Pont des Arts, 6, rue Bonaparte.*)

Buffet : 18 portraits de Mme Buffet. (*David et Garnier, 6, av. Matignon.*)

Françoise Bricaut : un talent d'une émouvante gravité. Un nom à retenir parmi ceux des graveurs modernes. (*Haut Pavé, 3, quai de Montebello.*)

Fournier : intimiste et paysagiste. Elégance de la forme dans la tradition de Matisse, malgré certaines inégalités. (*Dauphine, 19, place Dauphine.*)

Quizet : dans le sillage d'Utrillo, une escale sage et plaisante. (*Bonnard, 16, place Vendôme.*)

Sklavos : des formes sculptées et traversées par des espaces mystérieusement délimités. (*Cahiers d'Art, 14, rue du Dragon.*)

Petlevski : lauréat de la dernière Biennale de Paris, ses dons se sont affirmés. A trente ans, il apparaît comme un des meilleurs continuateurs de Wols (*Aquarelles, chez Fels*, 138, *bld Haussmann*) dont l'œuvre fut trop tôt interrompue. (*Lacloche, 8, place Vendôme.*)

Westpfahl : un « tachiste lyrique » naturellement apparenté à Hartung. (*Cazenave, rue de Berri.*)

Wotruba : un sculpteur allemand qui a su marier le style roman et le cubisme. (*Claude Bernard, 5, rue des Beaux-Arts.*)

Peintres polonais : douze parmi les meilleurs artistes de ce pays qui s'est imposé, au cours de ces cinquante dernières années, comme une des « terres fertiles » de la peinture. (*Musée d'Art Moderne, av. du Président-Wilson.*)

Peintres cubains : Montparnasse, Montmartre et Cuba ensemble au rendez-vous de l'art moderne. (*Galerie du Dragon, 19, rue du Dragon et Weiller, 5, rue Gît-le-Cœur.*)

recettes

Cette semaine, Suzanne et Henriette vous proposent à très peu de frais une entrée « habillée » et un potage « sport ».

Coquilles de moules : 1 *litre de moules, 2 jaunes d'œufs, 75 gr de beurre, 1 cuillerée à bouche de farine, persil, échalote, chapelure, sel, poivre.*

Après les avoir bien nettoyées, faire ouvrir les moules à feu vif pendant cinq minutes environ ; les sortir de leur coquille. Garder l'eau qu'elles ont rejetée. Préparer un roux blanc (beurre et farine), le mouiller avec l'eau des moules passée à travers un tamis. Allonger avec un peu d'eau. Saler, poivrer, ajouter les jaunes d'œufs, le persil et les échalotes finement hachés. Verser les moules dans cette préparation et laisser mijoter sans bouillir (environ dix minutes). Garnir des coquilles, les saupoudrer de chapelure. Sur chacune d'elles, poser une noisette de beurre et les passer au four de sept à huit minutes.

Potage complet : 4 *pommes de terre,* 6 *carottes,* 3 *navets,* 2 *poireaux,* 1/2 *céleri rave,* 2 *tomates (ou de l'extrait),* 2 *oignons, clous de girofle, persil, sel, poivre,* 100 *gr de lard maigre,* 100 *gr. de riz,* 75 *gr de beurre,* 2 *cuillerées à bouche d'huile. Préparation :* 15 *minutes. Cuisson :* 45 *minutes.*

Couper les légumes (sauf les oignons) en julienne ou en petits dés ainsi que le lard. Faire revenir le tout à la poêle dans le beurre et l'huile très chauds. Bien remuer, saler, poivrer. Au bout de dix minutes, jeter de l'eau chaude sur les légumes et laisser bouillir dix minutes. Ajouter un des oignons piqué de plusieurs clous de girofle. Transvaser ensuite dans une casserole assez grande pour contenir l'eau nécessaire au potage. Laisser bouillir vingt-cinq minutes. Au moment de servir, vérifier l'assaisonnement et ajouter le riz cuit à part (on peut utiliser un reste). Mettre dans chaque assiette une tranche de pain saupoudrée d'un fin hachis de persil et d'oignon cru. Verser par-dessus deux louches de potage. Le plat complet est prêt.

Ce cahier de Madame Express
a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

TONALITES
100, boulevard Saint-Germain - LIT. 47-59
Prix « PROMESSES »
Ouvert aux peintres de 17 à 25 ans
Dépôt le 17 mars à la galerie
Demander le règlement

DENISE RENE, 124, rue La Boétie
Mortensen

GALERIE MARCEL BERNHEIM
35, rue La Boétie (VIIIe) - ELY. 14-46
Yvonne MARIOTTE
Du 3 au 16 mars

GALERIE RAYMOND DUNCAN
31, rue de Seine (6e)
SPIESS - ERB GOUACHES
Du 4 au 17 mars

GALERIE DE BOURGOGNE
49, rue de Bourgogne (7e) - SOL. 48-05
GARDON
Jusqu'au 25 mars

Gal. de l'Université (A.G.)
32, rue de l'Université
NIEVA
Du 1er au 21 mars

GALERIE CREUZEVAULT
9, avenue Matignon - BAL. 36-35
A. de la PATELLIERE
Jusqu'au 30 mars

GALERIE LAMBERT
PINCHINAT
14, rue Saint-Louis-en-l'Ile

LIBRAIRIE-GALERIE Gérard MOURGUE
57, quai des Grands-Augustins - ODE. 53-02
CAILLETÉ
PEINTURES - Jusqu'au 15 mars

daniel cordier
millarès

GALERIE 7
CAMILLE BERG
FILIBERTI
PYROS
7, rue de Miromesnil

TECHNIQUE TV

En direct de Twickenham

● ***Savez-vous ce que représente pour les techniciens le reportage télévisé d'un match de rugby ?***

SAMEDI, 17 heures. Quinze joueurs français de rugby peinent dans le bourbier de Twickenham, devant l'équipe d'Angleterre. Perdus dans la foule, 2000 supporters français encouragent désespérément leurs favoris. En France, 5 millions de téléspectateurs souffrent devant leur récepteur. Au sixième étage de la rue Cognacq-Jay, dans l'immeuble de la Télévision française, Pierre Sabbagh, responsable du Journal télévisé, s'énerve devant son poste. En lui, deux personnages mêlent leurs inquiétudes. Pierre Sabbagh, passionné de rugby, redoute l'issue du match. Et Pierre Sabbagh, passionné de télévision, s'étonne des insuffisances de l'image : les caméras suivent péniblement le jeu, le ballon est souvent hors du champ, l'action, même dans ses moments les plus beaux, paraît toujours confuse. Finalement, le match se termine sur un score nul, mais dans l'officieuse compétition de l'Eurovision, la Télévision française (à qui l'on doit le remarquable reportage France-Springboks de la semaine précédente) a écrasé la Télévision britannique (responsable du reportage de samedi dernier).

Ce succès français, notre télévision le doit justement à Pierre Sabbagh,

(R.T.F.)

PIERRE SABBAGH.
« Cherche le blessé ! »

« réalisateur » du reportage. Enfermé dans un car, derrière les tribunes, le réalisateur ne voit, directement, rien du match : c'est cependant par ses yeux que des millions de téléspectateurs pourront suivre les péripéties de l'événement. Mais son travail a commencé bien avant le coup d'envoi. Il lui a fallu passer un accord avec la Fédération de rugby, retenir le car de reportage, prévoir le matériel et les techniciens, donner à ceux-ci ses instructions. A Colombes, pour le match France-Springboks, Pierre Sabbagh disposait de six caméras. Deux enregistraient la partie sur film : l'une d'elles, tournant à 80 images-seconde, permettait d'obtenir ces effets de ralenti qui furent utilisés au Journal télévisé et à l'émission « Sports-Dimanche ». Les opérateurs de ces caméras ont pour consigne de suivre les péripéties essentielles du match : en cours de partie, Pierre Sabbagh ne s'occupera plus d'eux.

Dans le bon coin

Pour la retransmission en direct (en France et dans six autres pays), Pierre Sabbagh dispose de quatre caméras électroniques. Il a placé trois d'entre elles en haut des tribunes, côte à côte, à la limite des possibilités de mobilité des opérateurs. Il s'agit en effet de faire du téléspectateur un spectateur privilégié, mais un spectateur parmi les autres, situé en un point précis du stade, et pour qui le jeu prend un sens par rapport à l'endroit où il se trouve.

La quatrième caméra, toutefois, désobéit à cette règle. Située près de la sortie du souterrain, derrière une ligne de but, elle servira à montrer l'arrivée et le départ des équipes par ledit souterrain, la visite des capitaines aux officiels dans la tribune d'honneur, le tableau d'affichage, les transformations d'essai. Mais surtout elle est là pour tenter de réaliser le miracle déjà réussi deux ou trois fois par Pierre Sabbagh dans des reportages précédents : suivre dans sa course un joueur qui s'est échappé, fonce vers la ligne de but où se trouve la caméra, et qui, plongeant pour marquer l'essai, dépose littéralement le ballon dans votre salle à manger. Il faut, bien entendu, beaucoup de chance pour offrir ce spectacle : qu'une telle phase de jeu se déroule, que ce soit du bon côté, et dans le bon coin que l'essai soit marqué. L'autre samedi, la caméra n° 4 n'a servi à peu près à rien...

Les trois caméras des tribunes ont chacune leur fonction particulière. La première est munie d'objectifs pour plans généraux et moyens : elle permettra de suivre l'évolution du jeu, de situer les actions, de suivre les mouvements d'ensemble des joueurs, d'apprécier la tactique, le jeu collectif. La seconde dispose d'objectifs pour plans moyens et pour gros plans. C'est elle surtout qui fera du téléspectateur un spectateur privilégié.

Six écrans

La caméra n° 3 joue un rôle de franc-tireur. Son opérateur, passionné de rugby, a une plus grande liberté de mouvement. Il doit essayer de montrer ce qui éclaire l'action en cours, ou mieux encore, d'anticiper sur le développement de l'action. Une attaque des Springboks se développe-t-elle, tout de suite il cadre Vannier, notre ultime défenseur, dont l'intervention risque de devenir prépondérante. Grâce à ces images, Sabbagh peut coller étroitement au commentaire, interpréter et mieux faire comprendre l'action, parfois même en la précédant.

A son commentateur, Pierre Sabbagh n'a guère de directives à donner. Ce commentateur (Roger Couderc, lors du match de Colombes) connaît parfaitement son métier. Il a son tempérament propre, auquel, dans une certaine mesure, Sabbagh doit adapter son reportage. A Roger Couderc, avant le match, il a simplement dit ceci : *« Je t'en prie, dans ton commentaire, ne réclame jamais telle ou telle image. Si je ne te donne pas cette image, c'est, ou bien que je ne peux pas, et ça fera mauvais effet que tu la demandes, ou bien que je ne veux pas pour des raisons qui peuvent n'être pas apparentes pour toi. »* Couderc se souviendra du conseil. Lors d'une phase de jeu, un joueur est blessé mais le match continue. Couderc voudrait voir qui est blessé, en parler, mais il se rend compte que les opérateurs qui suivent l'action à travers le viseur de leur caméra, sans voir le stade, ignorent l'incident, comme l'ignore, dans son car, Pierre Sabbagh, qui ne voit, du match, que les quatre images fournies, sur quatre récepteurs, par ses quatre caméras. Et Couderc enchaîne son commentaire sur cette phrase : *« Tandis qu'un joueur reste à terre, l'action se développe »*, etc. A ces mots, Sabbagh comprend ce qui se passe et ordonne à l'opérateur de la caméra : *« Sors, cherche le blessé. »* L'opérateur reçoit l'ordre par son casque, il « sort », c'est-à-dire retire les yeux du viseur, regarde le stade, repère le blessé, le cadre. En quelques secondes l'image souhaitée par Couderc apparaît sur l'écran : un plan très rapproché permet au commentateur d'identifier le joueur, ce qu'il ne pouvait faire de sa place dans le stade...

En dépit d'une préparation aussi minutieuse, la réalisation du reportage laisse encore une marge importante au hasard, à la chance, aux incidents techniques. Au moment où les joueurs rejoignent le stade, entourés de leur entraîneur et de leurs dirigeants, Pierre Sabbagh gagne son car de reportage, accueilli par les questions inquiètes de son chauffeur : *« Alors, tu es en forme ? Tu as bien dormi ? Ça va marcher ? »* A la fin du match, trente joueurs épuisés se précipitent sous la douche, tandis que le réalisateur de l'émission, à bout de nerfs, s'effondre sur son siège.

Pendant une heure vingt, il lui a fallu contrôler constamment du regard six images sur six écrans (les quatre images fournies par les quatre caméras, plus celle qu'il a choisie, plus cette même image « en retour d'antenne », c'est-à-dire dans des condi-

(Dalmas)

JOHNNY HALLIDAY.
Une grande jouissance morale.

tions normales de réception, afin d'en vérifier la qualité). Parmi les quatre images qui lui sont proposées, il lui faut, à chaque instant, choisir celle qu'il va envoyer sur les ondes, la meilleure, la plus frappante, la mieux en situation ; mais en même temps il lui faut susciter ces images en dictant ses consignes à ses opérateurs, suivre par le casque d'écoute le commentaire de Roger Couderc afin qu'il n'y ait pas d'hiatus sensible entre l'image et la parole, répondre aux questions des opérateurs, qui lui parlent par le même casque d'écoute, et parer aux incidents techniques (lors du match de Colombes, le filtre d'un objectif était instable : Sabbagh, tout en continuant son travail de direction et de sélection, dut ordonner à son opérateur d'arrêter la prise de vues pour fixer le filtre avec du chatterton).

Pas de « zoom »

En même temps encore, il lui faut rester au cœur de la partie, en sentir les péripéties, afin de donner au reportage un rythme adéquat au jeu. Par exemple, Pierre Sabbagh n'utilise pas sur ses caméras d'objectifs à foyer variable, les « zooms » qui permettent de passer du plan général au gros plan sans rupture. Il estime que cette facilité technique nuit au rythme qu'il impose par cette ponctuation que constituent les changements de plan. Aux longs plans généraux des périodes creuses du jeu, Pierre Sabbagh aime opposer un changement rapide d'images dans les périodes cruciales : le téléspectateur, entraîné par ces effets de montage, participe ainsi plus directement à l'action.

Inutile de s'extasier devant Pierre Sabbagh sur la complexité de sa tâche et la qualité de sa réussite. Avec un sourire un peu sceptique, il vous arrête aussitôt : *« Vous savez, finalement, la qualité d'un reportage comme celui-là dépend beaucoup du résultat du match. Si, l'autre samedi, la France avait été écrasée, le reportage aurait été très critiqué. Je me souviens d'un match de football Reims-Liège en Coupe d'Europe des Clubs. La première mi-temps de Reims fut catastrophique, mais en seconde mi-temps les Rémois se déchaînèrent et l'emportèrent. Mon reportage se déroula très normalement d'un bout à l'autre de la partie, mais, le lendemain, tout le monde était d'accord pour considérer que l'émission avait été très mauvaise pendant la première mi-temps, et excellente pendant la seconde. Ce qui montre bien que, finalement, ce sont les joueurs qui ont du talent ! »*

PIERRE BILLARD.

JEUNESSE

Le grand gala

● ***Vendredi, au Palais des Sports, les jeunes prêtres du « Rock n'Roll » officiaient devant 5.000 fidèles. Michèle Manceaux a trouvé cela inquiétant.***

ILS étaient cinq mille. Vraiment cinq mille. Deux tiers de garçons. Un tiers de filles. Les garçons portaient vraiment des blousons, des blue-jeans, et les plus raffinés avaient ajouté des insignes, des casquettes, de petits casques à jugulaire. Les filles hésitaient entre le pantalon complété de bottes ou le bout de jupe sur talons Tour Eiffel. Ils ressemblaient tellement à l'image qu'on s'en fait que les pre-

(Dalmas)

DANS LES COULOIRS.
« Tu parles trop. »

miers que j'ai vus aux alentours du Palais des Sports m'ont plutôt fait rire.

Seulement voilà, ils étaient vraiment cinq mille, réunis là pour hurler, taper, exploser. Hurler quoi ? Taper sur qui ? Exploser comment ? Pas un n'aurait su le dire. De toute la soirée, je n'ai d'ailleurs pas pu leur sortir une phrase intelligible. Juste des bredouillements, des onomatopées, des « J'sais pas ».

— Alors, le rock, ça vous plaît ?

— *J'sais pas.*

— Quel est celui des chanteurs que vous préférez ?

— *J'sais pas.*

Aux cris, aux délires, aux transes, j'ai quand même pu mesurer que c'était Johnny Halliday, qui a terminé la soirée en se faisant porter en triomphe par sa garde personnelle de blousons noirs.

Quatre heures avant cette apothéose, le Palais des Sports est déjà plein. La séance de l'après-midi a connu la même affluence. Je passe devant un garçon de seize-dix-sept ans pour gagner ma place. « *Pardon* », lui dis-je naturellement. Il me dévisage sans rire, et répond en s'effaçant : « *Moi, je pardonne pas.* » Je m'assois à côté de lui. Il est venu en solitaire, ce qui semble rare. Il est installé aux places les plus chères. Il est tendu, maigre, boutonneux, fiévreux.

UN SPECTATEUR DU PALAIS DES SPORTS. (Dalmas.)
« Quand je vois ça et quand je vois « Mein Kampf »... »

A la Clara Bow

Un bruit d'orage, des grondements sourds, des pieds qui trépignent, on se demande où on en est, ce que l'on attend. Quelle tribu sauvage pourrait célébrer un culte aussi païen, aussi vide de sens ? Pourtant, ici, c'est bien Paris et c'est bien la jeunesse française. Ils ont entre quinze et vingt ans en moyenne. Dans dix ans, si l'on considère les courbes ascendantes de la démographie française, ils seront probablement dix mille, quinze mille, vingt mille...

Un petit jeune homme en complet de shantung gris argent s'empare du micro. Les cris atteignent leur paroxysme. Du moins, je le crois, mais tout à l'heure, ce sera encore mieux.

Le petit jeune homme soigneusement bouclé, cravaté, commence à se trémousser. Ses jambes sont écartées, son ventre projeté en avant. Ce qu'il chante est absolument inaudible. De toute la soirée, je n'ai pas compris une seule parole, sauf celles d'une chanson qui s'intitule « Tu parles trop », et dont les couplets sont assez ingénieux : « Tu parles trop, bla-bla-bla, bla-bla-bla », et ainsi de suite.

Mon voisin s'est déshabillé. Chemise ouverte jusqu'au nombril, il tremble au bord de l'extase, en battant la mesure avec ses pieds, ses mains, sa tête. D'autres ont quitté leurs sièges pour danser ou imiter le chanteur. Certains tentent de s'approcher du podium, mais ils sont repoussés par des jeunes gens en blouson également, mais nantis d'un brassard.

Mon voisin crache de rage : « *Ah ! les fumiers !* » « Qui ça ? » « *Ben, les judokas.* » Les judokas sont les « blousons » repentis : ils font du zèle avec des mines bien sages, et bientôt ils taperont sur les fortes têtes avec un soin consciencieux. L'un d'eux arbore à sa boutonnière un petit insigne en forme de parachute.

« Les Chaussettes noires », cinq garçons menés par un rouquin, coiffé de crans vaporeux à la Clara Bow, se secouent de face et de dos. Le rouquin agite aussi ses bras, mais les autres manient des objets extra-plats, couverts de strass, les guitares à rock. Ils braquent sur la foule, comme une mitraillette, le long manche de cet objet hideusement moderne.

« Faut en montrer »

« Les Chaussettes noires » déchaînent des hystéries qui se renouvellent à chaque nouvelle apparition. Little Tony, Bobby, Rydell, Eddy Mitchell, Frankie Jordan, etc.

Frankie Jordan est marocain. C'est l'intellectuel du rock. Il est étudiant en chirurgie dentaire. Il s'amusait à chanter, le dimanche, dans un club. La firme Decca, qui l'a engagé il y a un mois et demi, a déjà vendu 20.000 disques de lui. Ce soir, il touche 145.000 francs.

« *Je joue du Bach, c'est mon musicien préféré*, me dit-il, *mais avec le jazz j'ai pensé que ça irait plus vite. Me jugez pas trop aujourd'hui, parce que, ce soir, on m'a dit : « Faut en montrer* ».

Frankie Jordan entre en scène. Il a un triomphe. Il joue du piano avec ses pieds.

Je le retrouve derrière le podium après son tour.

— Qu'est-ce que vous éprouvez quand vous chantez ?

— *Une grande jouissance morale*, me répond-il.

A côté de lui, « Les Chaussettes noires » reçoivent leur cachet. Ils ont été lancés, il y a un mois, par Barclay, « *qui n'avait personne* ». J'apprends, en effet, que toutes les maisons de disques se sont trouvé un petit poulain pour écumer un marché aussi florissant.

Pathé soutient Richard Anthony, Vog se défend bien avec Johnny Halliday.

Tous ces jeunes gens, qui, il y a un an encore, étaient commis, coursiers, pianistes, ont des managers qui leur montrent la bonne voie de l'exhibitionnisme. J'interroge l'un d'eux :

— Que veut votre public ?

— *Oh ! c'est simple*, assure-t-il, *matière à excitation.*

Johnny Halliday me dit qu'il a 19 ans, qu'il touche 250.000 francs ce soir, qu'il « *a les miches* ». A mes autres questions, il répond par des hochements, des « *on verra* » dubitatifs.

Pendant l'entracte, j'aperçois deux metteurs en scène : Carné, entouré de quelques « Terrain vague », et Antonioni, à qui je rapporte les paroles de Frankie Jordan.

« *Une grande jouissance morale... Quel siècle bizarre ! C'est sans doute vrai.* » Comme les photographes font partir des flashes autour de Monica Vitti, les « blousons » s'approchent et réclament des autographes. Les filles surtout. « *Josette, fais-la écrire sur ton « Polyeucte »*, dit l'une d'elles qui tend une édition scolaire. Les garçons s'éloignent : « *Merde, c'est pas la Bardot.* »

Des yeux pochés

Ils se pressent, se bousculent. Inoffensifs, désœuvrés, abrutis, qu'ont-ils d'autre à faire ?

Le spectacle reprend. Le climat monte. Des bagarres sporadiques éclatent, vite réprimées par les policiers et par les judokas. Des yeux pochés, des gamins sonnés.

On ne sait pas pourquoi ils se battent, pourquoi ils se sont battus. De part et d'autre, des kilowatts de violence contenus par des digues fragiles. Un agent, matraque à la ceinture, surveille cet étrange abcès.

— Qu'en pensez-vous ?

— *Faut de tout pour faire un monde*, dit-il, placide. *C'est comme la boxe ou le catch. N'empêche que si je voyais mon gosse ici, je lui botterais les fesses.*

Je regarde la matraque et je plaide :

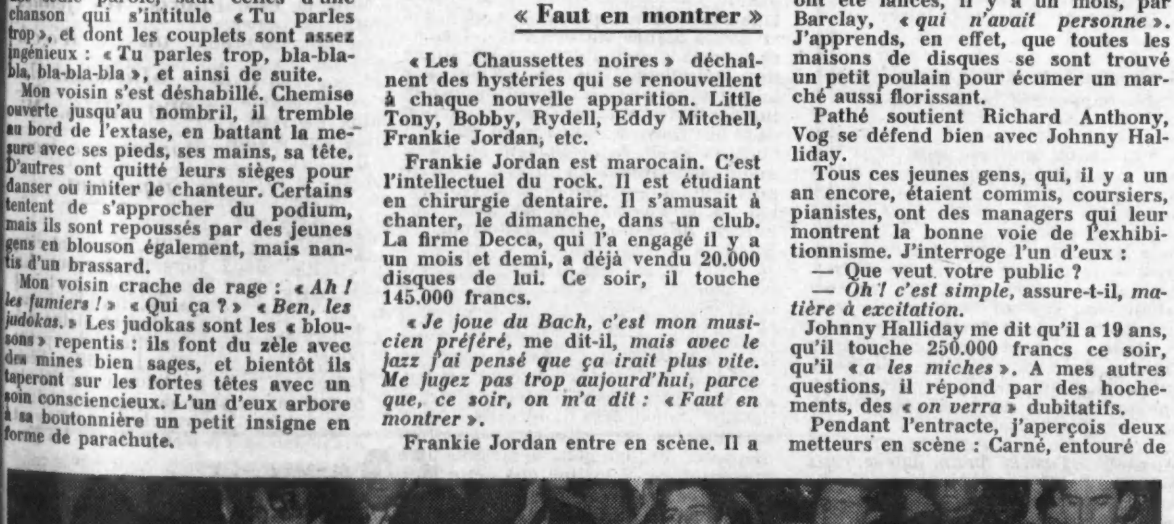
— Ils ne sont pas méchants.

— *Faut voir*, conclut-il.

Un photographe, en s'en allant, soupire :

— *Quand je vois ça et quand je vois « Mein Kampf », j'ai aussi peur.*

M. M.



AU PREMIER RANG D'ORCHESTRE. (Dalmas.)
Hurler quoi ? Taper sur qui ? Exploser comment ?

Jacques AUSTRUY

L'ISLAM face au développement économique

(Préface d'André PIETTRE)

« La modernisation de l'Islam se fera-t-elle contre le Coran ou par le Coran ? »

Un volume de 144 pages........ 7 80

ECONOMIE ET HUMANISME
LES EDITIONS OUVRIERES
12, avenue Sœur-Rosalie - PARIS (13e)

RAJEUNISSEZ AVEC LE PRINTEMPS

ALERTE à la pollution de l'air ! Mesures envisagées pour neutraliser les gaz d'échappement des automobiles ! Les fumées des usines empoisonnent la capitale ! Dans tous les journaux, ces titres s'étalent, alarmants. A Paris, les arbres meurent, les statues sont malades, et le Parisien donc !

Etouffé aux heures de pointe dans les transports en commun qui n'ont jamais mieux mérité leur nom, ou crispé sur son volant au milieu d'inextricables embouteillages, l'œil fixé sur sa montre, toujours en retard d'un rendez-vous, d'un coup de téléphone, d'une nuit de sommeil, il fait sienne cette phrase-clé du XX^e siècle : « Je n'ai pas le temps ».

Pas le temps de voir ses amis, d'aller au spectacle, pas le temps d'être malade, de se soigner, pas le temps d'être heureux.

Rien n'est plus dangereux que cette « fureur de vivre », tant sur le plan physique que sur le plan psychique.

SUR LE PLAN PHYSIQUE : l'organisme intoxiqué réagit mal et la cohorte des « petits ennuis » commence : cholestérol, rhumatismes, grippes interminables.

Les « petits ennuis » sont souvent des estafettes d'affections plus graves : ulcères à l'estomac, anémie, etc.

Il y a quelquefois des dénouements plus tragiques. L'hiver dernier nous a fourni, hélas ! une trop nombreuse cohorte d'hommes jeunes, sains, dans la force de l'âge, qui ont payé de leur vie quelques années de surmenage.

Le spectre de l'infarctus

SUR LE PLAN PSYCHIQUE : le Parisien devient un être instable, inquiet : s'il monte trop vite un escalier, le spectre de l'infarctus lui apparaît ; s'il fait un excès alimentaire, il pense à son cholestérol... La fatigue le fait maigrir, ou grossir, il a envie de se soigner, mais évidemment : « il n'a pas le temps ».

Il y a cependant une saison où le Parisien (et la Parisienne) ont véritablement envie et besoin de s'évader de ce cercle vicieux. Cette saison, c'est le printemps. Symbole conventionnel mais éclatant de renouveau.

Le soleil tout neuf rend plus triste encore un teint terne, un tailleur neuf témoigne des quelques kilos gagnés et le Parisien prend conscience d'une réalité effrayante. Le printemps n'existe pas pour lui puisqu'il n'a ni le temps, ni la force d'en profiter. Alors, que faire ? Se laisser envahir par la neurasthénie et risquer de tomber malade ou prendre le problème à la base et décider d'éliminer toutes les toxines de l'hiver ?

La seconde solution semble de loin la meilleure — mais pour la plupart des surmenés, remise en forme est synonyme de régime, de privations, de soins longs et compliqués. Qu'ils se rassurent : le Centre marin esthétique a été créé pour eux (1). En un mois, à raison de deux à trois séances d'une heure 1/2 par semaine (tout le monde peut « voler » 90 minutes dans son emploi du temps), ils reprennent goût à la vie, retrouvent une « âme saine dans un corps sain », c'est prouvé.

POURQUOI CENTRE MARIN ? Parce que la cure (sous contrôle médical) est à base de bains d'algues. On connaît depuis longtemps les bienfaits des oligo-éléments : des cures de bains d'algues sont suivies à Roscoff, Trouville, etc., mais le Centre marin esthétique est le seul établissement, en France, situé à l'intérieur des terres et où les traitements sont identiques à ceux que l'on peut recevoir au bord de la mer. Les algues sont sélectionnées parmi les meilleures du littoral, séchées à l'air marin et pilées en laboratoires, elles sont en fait 500 fois plus riches que l'eau de mer elle-même.

(Rapho.)

UNE FEMME HEUREUSE.
Une âme saine dans un corps sain.

Massages, oxygénation sont de précieux adjuvants aux cures marines et complètent le traitement.

Les effets en sont spectaculaires : rajeunissement, circulation régularisée, toxines éliminées et perte de poids grâce au rétablissement d'un métabolisme normal.

Pédicure, manucure, épilation, nettoyage de peau, remodelage du visage, soins du cuir chevelu achèvent, s'il en est besoin, de remettre en forme l'heureux « surmené ».

Une autre spécialité du Centre marin esthétique : le *Yoga-Relax*. La séance « défatigante » de 3/4 d'heure se décompose ainsi :

- détente, respiration, décontraction ;
- massage du visage et des épaules ;
- dégustation de jus de fruits vitaminés ;
- 15 minutes de carbogène (gaz super-actif qui contient 92 % d'oxygène et 8 % de gaz carbonique).

Le Yoga-Relax ne coûte que 15 NF la séance.

Le Centre marin esthétique est ouvert de 9 *h. du matin à* 10 *h. du soir*. Après quelques visites avenue de Villiers, vous pourrez à nouveau croire le poète, cueillir « dès aujourd'hui les roses de la vie » et refaire du « mai parisien » le plus beau printemps du monde.

(1) 63, avenue de Villiers, CAR. 58-99.

(*Communiqué.*)

SCIENCES

La grande digue

● ***Un savant russe propose, en barrant le détroit de Behring, de faire fondre les glaces du Pôle.***

LA presse du monde entier a fait mention du projet de l'ingénieur russe Pierre Borissov, qui a proposé, pour réchauffer l'Arctique, de faire fondre les glaces polaires. Borissov estime ce projet réalisable dans l'état actuel de la technique.

Les régions des pôles reçoivent du soleil une quantité d'énergie supérieure à ce qu'on imagine à priori. De récentes mesures dans l'Arctique ont montré que chaque centimètre carré de sol reçoit au cours d'un été 55 kilos-calories, alors qu'une région réputée chaude, comme la Crimée, n'en reçoit que 52. Mais tandis que dans les régions chaudes l'énergie reçue est emmagasinée dans le sol qui se réchauffe, dans les régions polaires les glaces et la neige réfléchissent jusqu'à 90 % de l'énergie solaire qui les frappe, et cet immense miroir renvoie inutilement dans l'espace d'énormes quantités de chaleur. Tout revient à dire que la neige fondrait plus facilement si elle n'était pas blanche... Cette idée est appliquée depuis longtemps dans les pratiques agricoles. Ainsi, dans le vieux village savoyard du Tour, les paysans accélèrent la fonte de la neige en la saupoudrant d'ardoise, ce qui permet de commencer plus tôt les travaux des champs. De même, en Chine du Nord-Ouest, les avions répandent de la cendre sur les glaciers des montagnes. La fonte accélérée des glaces permet d'irriguer de vastes étendues naguère incultes faute d'eau.

L'idée maîtresse de Borissov est de faire fondre la calotte glaciaire du pôle Nord : la surface sombre de la mer ainsi dégagée absorberait les rayons solaires bien mieux que ne le fait la glace. Il en résulterait un réchauffement général qui empêcherait probablement les glaces de se reformer.

L'énergie thermique qui pourrait être emmagasinée de cette façon représenterait chaque année cent cinquante fois l'équivalent de toutes les sources de chaleur — charbon, pétrole, gaz naturel — utilisées dans le monde. En transformant l'océan en un immense calorifère, on agirait profondément sur le climat des régions riveraines comme la Scandinavie, la Sibérie ou le Canada, où d'immenses étendues de toundra deviendraient accessibles à l'agriculture. Même les régions éloignées seraient touchées par l'appoint de calories polaires ; la Méditerranée deviendrait un pays de l'été éternel. Le nord du Japon deviendrait accessible à la culture du riz. Le climat de l'hémisphère entier serait changé.

Au premier abord, il s'agit là d'un projet chimérique. Où prendre, en effet, la chaleur initiale nécessaire pour faire fondre l'énorme quantité de glace qui recouvre le pôle ? Borissov, cependant, est loin d'être un utopiste. C'est un passionné de climatologie et d'océanographie, qui compte à son actif des années de voyages et d'études.

La pièce maîtresse de son système est une digue qui barrerait le détroit de Behring entre la Sibérie et l'Alaska. Le détroit, qui a quelque 150 mètres de profondeur et 74 kilomètres de large, serait fermé par un ouvrage construit à partir d'éléments préfabriqués en béton armé. La digue serait haute d'une soixantaine de mètres. Elle serait équipée de pompes puissantes, capables de diriger un fort courant d'eau dans le sens voulu, l'énergie étant fournie par des centrales nucléaires. Une autoroute joignant l'Alaska à l'Asie emprunterait la digue. Le coût de cet ensemble, y compris les essais préliminaires et le logement du personnel attaché à l'ouvrage, ne devrait pas dépasser soixante milliards de roubles...

Pas d'inondations

La digue modifierait tout le régime des courants marins dans une vaste région. Borissov prétend qu'elle compenserait l'action des courants froids qui infléchissent le cours du Gulf Stream, et que l'eau chaude de celui-ci pourrait être dirigée alors vers l'Arctique. La régulation serait assurée par les pompes montées dans la digue et capables d'agir dans les deux sens.

Le niveau des mers changerait probablement peu, étant donné que les glaces à fondre flottent déjà à la surface des mers. Il n'y a donc pas lieu de craindre des inondations. En revanche, les changements dans le régime des courants marins et dans le climat seraient probablement énormes.

L'idée, en tout cas, semble inapplicable au pôle Sud, qui est une masse continentale. D'une part, cette carapace est ainsi inaccessible aux courants marins ; d'autre part, il n'existe pas d'endroit stratégique analogue au détroit de Behring ; enfin, la couche de glace est incomparablement plus épaisse : plusieurs milliers de mètres contre dix ou vingt mètres. De plus, une fonte des glaces continentales de l'Antarctique provoquerait une montée du niveau des mers qui aurait de graves conséquences.

Mais, en ce qui concerne les glaces arctiques, le projet de Borissov a déjà reçu un accueil bienveillant de l'autre côté du détroit de Behring. Le gouverneur de l'Alaska, M. William Egan, y est favorable et des savants américains peuvent être appelés à participer aux études préliminaires.

Il est certain, en effet, que la réalisation du projet Borissov nécessitera une large coopération internationale et ce n'est pas son aspect le moins intéressant. La science actuelle dispose de moyens d'action à l'échelle planétaire, et le globe terrestre peut être modifié par elle. Mais des projets de cet ordre dépendent bien plus de la bonne volonté internationale et de la coopération des pays intéressés que des progrès des techniques humaines.

JACQUES BURMAND.

VACANCES

Le programme complet en couleurs des circuits et séjours 1961 à prix forfaitaires (transports, hôtels, excursions, guides) du TOURISME FRANÇAIS vient de paraître.

Pour préparer tranquillement vos prochaines vacances, demandez, sans aucun engagement, cette documentation exceptionnelle, à l'aide du bon ci-dessous. Joindre 4 timbres à 0,25 NF pour frais d'envoi.

EX

DÉCOUPEZ CE BON

NOM

ADRESSE

VILLE

LE TOURISME FRANÇAIS

LIC 77 96, rue de la Victoire, Paris 9e - Tri. 15-43

ROMANS

« Les Petits Enfants du Siècle » par Christiane Rochefort

● *Le drame d'une famille trop nombreuse décrit par l'auteur du « Repos du guerrier ».*

« ON *peut démontrer que si l'accroissement de la population continuait au même taux qu'actuellement pendant quelques siècles, il ne resterait même plus de place debout sur la terre.* » Cette phrase, qui suscite en moi l'image de quilles plantées droit et serrées comme des poireaux dans une botte, n'a pas été prononcée par quelque Alphonse Allais pince-sans-rire, mais est extraite du très grave « rapport annuel du Conseil de la population » qui paraît à New York; elle pourrait servir d'exergue aux « Petits Enfants du Siècle » (1). On voit que ce livre traite d'un problème grave, d'un des plus graves de l'époque actuelle. Est-il bien nécessaire de dire que Christiane Rochefort l'aborde avec la robuste cocasserie et la tendresse qui lui sont propres ?

Un coup de main

C'est à travers une conscience enfantine que l'auteur « vit » le drame de la famille trop nombreuse, de celle où l'individu ne sert qu'à la conservation de l'espèce, à la transmission anonyme de la vie. La petite Josyane est l'aînée d'une famille de neuf enfants, qui a failli en compter dix. Ce n'est pas la misère — les allocations, les primes de naissance sont là, le père travaille, le logis grandit modestement quand le groupe s'accroît par trop — mais c'est l'impossibilité de tout isolement, la vie en troupeau et l'esclavage de Josyane qui marche en tête. Dès ses toutes jeunes années, elle « donne un coup de main » à sa mère, cherche le pain et le lait de ceux qui viennent après elle, épluche les légumes, sert à table, torche les gosses, lave les couches et constate, lorsque sa mère est une fois de plus enceinte : « *Ça m'énervait d'attendre un autre bébé, je me demandais quel genre de cloche ça allait encore être.* »

Dans le logis sans silence, il n'est pas question que Josyane étudie sinon le soir, sa besogne ménagère achevée. Mais elle n'imagine pas un autre mode d'existence; quand, son certificat d'études passé, l'orientatrice professionnelle l'interroge sur ses goûts, l'enfant, qui est loin d'être abrutie et dont les tests d'ailleurs sont excellents, n'en répond pas moins à toutes les questions par un : « *Je ne sais pas* » absent. Il y a là une résignation enfantine et adulte à la fois qui remplit d'horreur.

Le langage parlé

Les études terminées, sa soumission à la nichée va se renforçant. La seule échappée sera la rencontre du plaisir sous la forme, d'abord, d'un adulte ébloui qui la respecte à demi puis disparaît, acquérant ainsi un caractère poétique inattendu, sous la forme ensuite d'adolescents plus ou moins adroits, plus ou moins inconstants. Enfin, l'année même où la famille reçoit le Prix Cognacq, vient la rencontre avec un amour touchant et médiocre, qui étouffera dans la jeune femme jusqu'à la plus faible tentation de révolte. Le jour de son mariage, enceinte déjà bien entendu, elle rêvasse à la prime que lui vaudra cet enfant né dans les délais imposés. On prend les mêmes, non : on en prend d'autres — et on recommence.

Oui, mais aucune autre petite Josyane n'emploiera dans son soliloque le ton direct, si vraisemblable pourtant, pittoresque, imagé que lui prête Christiane Rochefort. L'usage du langage parlé dans le roman est relativement récent (n'est-ce pas dans l'admirable « Guerre des Turcomans » de Gobineau que nous le rencontrons pour la première fois dans notre littérature ?) et relativement rare ; sans doute parce que son maniement est infiniment plus difficile qu'on ne croit. Il reste que les quelques réussites atteintes en ce domaine sont inoubliables — Queneau, Céline — et indiquent une voie peut-être plus riche que celle de maintes autres recherches récentes. Rien, en tout cas, n'égale le langage parlé pour mettre le lecteur dans la conscience même d'un personnage ; dès la première page des « Petits Enfants du Siècle », nous devenons Josyane ; c'est nous qui sommes nés des allocations et d'un jour férié, c'est nous qui avons pensé que « *quelque part il y avait quelque chose que nous n'aurions jamais, parce que nous ne savons pas ce que c'était* ».

« Les Petits Enfants du Siècle » sont une œuvre assez pessimiste ; mais l'étonnant mouvement du style, la drôlerie des inventions verbales qui « collent » exactement avec l'optique d'une petite Josyane, font cependant que la lecture de ce livre laisse en nous un souvenir particulièrement allègre.

CLARA MALRAUX.

(1) Grasset, 204 pages, 8,70 NF.

LES SUCCÈS DE FÉVRIER

« L'Express » a mis en place sur tout le territoire français, avec la collaboration d'un certain nombre de libraires, un réseau qui lui permet de fournir chaque mois à ses lecteurs des indications sérieuses sur les dix plus grands succès de librairie. Voici les résultats de février.

	AUTEUR	TITRE	EDITEUR	Classem. de janvier	Présence sur la liste
1	G. Greene	*La saison des pluies*	Laffont		
2	H. Bazin	*Au nom du fils*	Le Seuil	1er	3e mois
3	M. de Saint-Pierre .	*Les Nouveaux Aristocrates*	Calmann-Lévy	3	3e mois
4	S. de Beauvoir	*La force de l'âge*	Gallimard	2	4e mois
5	Tibor Mende	*La Chine et son ombre*	Le Seuil	6	2e mois
6	L. Pauwels et J. Bergier	*Le Matin des magiciens*	Gallimard	10	3e mois*
7	A. Philipe et C. Roy.	*Gérard Philipe*	Gallimard	7	2e mois
8	M. West	*L'Avocat du diable*	Plon	5	5e mois
9	J. Lartéguy	*Les Mercenaires*	Pr. de la Cité	4	3e mois
10	Ch. Rochefort	*Les petits enfants du siècle*	Grasset		

Cette liste a été établie grâce à la collaboration des librairies suivantes : ● Paris : « Au Chariot d'Or ». 14 *bis*, av. Bosquet ● « Au Papyrus », 82, r. Ordener ● Cidini, 43, av. Secrétan ● Max-Ph. Delatte, 133, r. de la Pompe ● Echanges, 11, av. de la Motte-Picquet ● Flammarion, 25 bd des Italiens ● Gallimard, 15, bd Raspail ● La Hune, 170, boulevard Saint-Germain ● « Lettre Ouverte », 213, rue de la Convention ● Librairie Continentale, 3, rue de Castiglione ● Librairie de Paris, place Clichy ● Librairie Marbeuf, 12, rue Marbeuf ● Librairie Robert Marin, 18, boulevard Haussmann ● Presses Universitaires de France, 49, boulevard Saint-Michel ● Tschann, 84, boulevard du Montparnasse ● F. Weil, 60, rue Caumartin ● Savigny-sur-Orge : Librairie du Lycée, 2, rue du Mail ● Avignon : Librairie Roumanille, 19, rue Saint-Agricol ● Bordeaux : « A l'Ecritoire d'Or », 60, cours G.-Clemenceau ● Mollat, 15, rue Vital-Carles ● Brest : Librairie de la Cité, 57, rue de Siam ● Cannes : Durand, 77, rue d'Antibes ● Clermont-Ferrand : Combes, 9, rue Saint-Hérem ● Dijon : Librairie de l'Université, 11, rue du Chapeau-Rouge ● Grenoble : Librairie de l'Université, 2, square des Postes ● Lille : Le Furet du Nord, 11-13, place du Général-de-Gaulle ● Marseille : Maupetit, 142, La Canebière ● Montpellier : Sauramps, 34, rue Saint-Guilhem ● Nantes : A. Coiffard, 7, rue Fosse ● Nice : Maison de la Presse, 1, place Masséna ● Rudin, 14, avenue FélixFaure ● Reims : Michaud, 9, rue du Cadran-Saint-Pierre ● Rennes : « Les Nourritures Terrestres », 19, rue Hoche ● Librairie de la Cité, 2, rue d'Orléans ● Saint-Etienne: L'Astrée, 14, ruedu Général-Foy ● Plaine, 27, avenue de la Libération ● Strasbourg : Librairie de la Mésange, 18, rue de la Mésange ● Vichy : Librairje Royale, 7, rue Franklin-Roosevelt.

(*) Avec un mois d'interruption (décembre 1960).

(Charpentier.)

CHRISTIANE ROCHEFORT.
Comme des poireaux dans une botte.

« La Tour Saint-André » par Jacques Brenner

● *Les honnêtes jeunes bourgeois du magnifique été de 1939.*

VESTIGE gothique, la tour Saint-André domine un quartier du vieux Rouen. C'est à son ombre que vit le narrateur du dernier roman de Jacques Brenner (1). Roman ? Souvenirs, plutôt — si grand est le soin que met Jacques Brenner à serrer au plus près la vérité de ce qu'il a connu et nous raconte ici ; si convaincante est l'assimilation du narrateur à l'auteur. N'inventons pas, semble-t-on nous dire. Pourquoi inventer ? N'importe quelle vie est intéressante. Belle, féconde déclaration de guerre au « romanesque » et qu'eût aimée cet autre Normand qu'était Flaubert.

Et il est vrai que voilà un précieux document sur l'adolescence provinciale pendant cette tumultueuse période qui s'est déroulée de notre avant-guerre à la Libération. Avec, pour cœur géographique, Rouen — la tour Saint-André. Les honnêtes jeunes bourgeois du magnifique été de 1939 deviennent des hommes : à chacun son destin. Lycéens, puis étudiants. Le narrateur, passionné de littérature, se consacre au théâtre. Il monte une troupe : les « Etudiants associés ». Il joue Corneille, essaie de jouer l'« Œdipe » de Gide, « La Scintillante » de Jules Romains. Pittoresque expérience qui nous vaut quelques pages savoureuses sur la monumentale bêtise de l'ordre moral vichyssois.

→

(1) Jacques Brenner : « La Tour Saint-André », Julliard, 292 pages, 12 NF.

NOTE

Aux hommes de lettres, musiciens, critiques littéraires, qui êtes encombrés de livres et de disques ne pouvant vous servir.

LIBRAIRIE L'ŒIL ÉCOUTE
20, rue du Vieux-Colombier
LIT. 32-69 de 10 à 20 h.

se rend à domicile et règle au prix le plus élevé.

Discrétion complète

(Archives.)

TARTUFE : LOUIS JOUVET (1950).
Tout est mensonge.

DUCROISY (1668).

→

Ce livre est d'un grand charme. Non seulement parce que cette recherche du temps perdu nous incite à une quête parallèle à travers nos propres souvenirs — ce qui ne va pas sans mélancolie — mais parce que Jacques Brenner, comme Louis Guilloux ou comme Henri Calet, possède *une voix*. Pourtant Dieu sait si, dans « La Tour Saint-André », le narrateur est discret, limitant son rôle à celui de témoin, *« spectateur-né, intéressé par la comédie, sans aucun besoin d'y participer sinon de manière intellectuelle »*.

Avec, dans le fond du paysage, les grandes silhouettes de Gide, de Roger Martin du Gard, de Jacques Chardonne, Jacques Brenner nous invite, au gré de sa mémoire, à un voyage dans le pays doux-amer où la ferme volonté de voir clair nourrit la mélancolique sagesse des jeunes hommes vieillissants.

JEAN-LOUIS BORY.

ÉDITION

« Dictionnaire des Personnages »

● ***Les biographies de tous les héros qui n'ont jamais existé.***

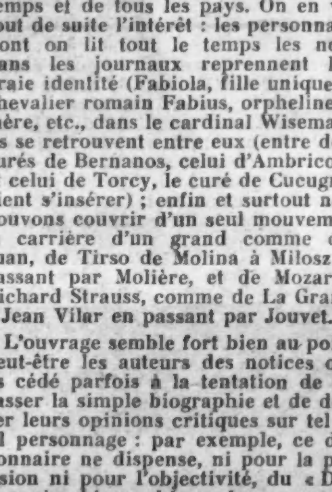
NOUS avions déjà un dictionnaire historique de la littérature : celui des auteurs. Nous avions un dictionnaire géographique : celui des œuvres. Voici beaucoup plus fort : un dictionnaire où rien n'est vrai (1), les notices sont consacrées à des personnages qui n'ont jamais existé, ou bien, quand, par hasard, ils ne sont pas tout à fait imaginaires, c'est à la partie fausse de leur biographie que l'on donne mille soins. Tout est mensonge ici, mais c'est la vérité du mensonge. Vous lirez ainsi la biographie du Chaperon Rouge (Petit), ou celle de M. Odon-Cygne-Dur, héros à vrai dire peu connu d'un roman de Max Jacob. Charlemagne retrouve sa barbe fleurie, et sur Napoléon vous apprendrez tout ce qu'on peut en apprendre chez Manzoni, Victor Hugo, Balzac et Victorien Sardou. Il n'y a pas d'article sur Dieu, peut-être par modestie, mais il y en a un sur Deus ex machina, et sa longue existence d'Euripide à Pirandello.

A la manière du « Dictionnaire des Auteurs », c'est-à-dire avec beaucoup de goût et même de luxe dans la présentation iconographique, beaucoup d'ingéniosité et de variété dans le choix des documents, des vases grecs au cinéma, les éditeurs nous offrent un répertoire de tous les personnages littéraires et dramatiques de tous les temps et de tous les pays. On en voit tout de suite l'intérêt : les personnages dont on lit tout le temps les noms dans les journaux reprennent leur vraie identité (Fabiola, fille unique du chevalier romain Fabius, orpheline de mère, etc., dans le cardinal Wiseman); ils se retrouvent entre eux (entre deux curés de Bernanos, celui d'Ambricourt et celui de Torcy, le curé de Cucugnan vient s'insérer) ; enfin et surtout nous pouvons couvrir d'un seul mouvement la carrière d'un grand comme don Juan, de Tirso de Molina à Milosz en passant par Molière, et de Mozart à Richard Strauss, comme de La Grange à Jean Vilar en passant par Jouvet.

L'ouvrage semble fort bien au point. Peut-être les auteurs des notices ont-ils cédé parfois à la tentation de dépasser la simple biographie et de donner leurs opinions critiques sur tel ou tel personnage : par exemple, ce dictionnaire ne dispense, ni pour la précision ni pour l'objectivité, du « Dictionnaire biographique des personnages fictifs de la Comédie Humaine » de Fernand Lotte. Mais il couvre une matière littéraire infiniment plus étendue (on y trouve, par exemple, courant à travers les pages, un véritable dictionnaire des personnages de Proust dû à M. Georges Cattaui). Et si l'on considère que l'homme se découvre peut-être plus entièrement et plus sincèrement dans ses imaginations que dans ses paroles ou dans ses actes, ce dictionnaire de la fable humaine est un grand livre de vérité.

R. K.

(1) S.E.D.E., 776 pages, 135 NF.



CLÉOPATRE : GRAVURE DE 1493.

PSYCHOLOGIE

Deux livres de C.G. Jung

● ***Les soucoupes volantes sont-elles la preuve de l'existence de l'âme ?***

QUE vous croyiez aux soucoupes volantes ou que vous n'y croyiez pas, voici un livre à la fois sérieux et passionnant. « Un mythe moderne » (1) cherche moins à nous apprendre ce que sont les soucoupes que ce qu'elles signifient, et comme l'auteur, Carl Gustav Jung, à plus de quatre-vingt-cinq ans, est sans doute le plus grand psychologue vivant depuis Freud, ce livre nous ouvre un domaine immense, non dans les cieux mais dans notre âme.

Il y a des milliers de rapports sur les soucoupes, sérieux, douteux ou abracadabrants. Mais il y a un fait incontestable : c'est que de nos jours, un peu partout sur la terre, des milliers d'hommes ont eu la vision de soucoupes et qu'ils en donnent des descriptions qui concordent « grosso modo ». Le fait certain, c'est la vision, et il est d'ordre psychologique, quelle que soit l'opinion que l'on professe sur la réalité des soucoupes : nos contemporains voient des signes dans le ciel et les acceptent, ils les interprètent comme des manifestations d'êtres supérieurs à nous par l'intelligence (puisqu'ils ont mis au point les moyens techniques du voyage que nous ne pouvons pas encore faire) et sans doute par la sagesse (ils n'interviennent pas, ils observent et parfois ils avertissent).

Les expériences de Léonard

Or, de telles visions, nous en trouvons dans de nombreux rêves, même chez des personnes qui n'ont jamais entendu parler de soucoupes, nous en trouvons chez des peintres contemporains et même plus anciens (telle nuit étoilée de Van Gogh où les étoiles sont des disques lumineux), nous en trouvons avec gravures à l'appui dans des chroniques anciennes (disques ou boules de feu à Bâle le 7 août 1566, à Nuremberg le 14 avril 1561)... Dans ces visions, les siècles religieux ont vu des signes sacrés, notre siècle technique voit des astronefs, des machines, des vaisseaux de l'espace. Mais fort curieusement, le signe principal est toujours le même, c'est celui d'un corps rond et lumineux, signe de totalité et de plénitude, que l'on retrouve chez les alchimistes comme dans les doctrines orientales, signe de Dieu, ce cercle dont la circonférence est partout et le centre nulle part...

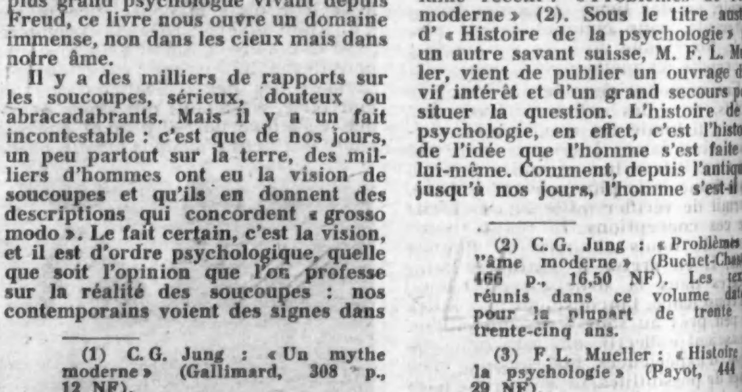
Bien entendu, cela ne veut pas dire que les soucoupes volantes sont une preuve de l'existence de Dieu. Jung est un empirique, il s'en tient à l'expérience : ce qui est établi, c'est que le phénomène des soucoupes volantes est à 99 % un phénomène d'ordre psychologique. Notre temps d'incertitude et d'angoisse projette sa peur et son espoir dans le ciel, et il les projette toujours sous la forme du même symbole.

C'est-à-dire qu'en un sens les soucoupes volantes sont une preuve de l'existence de l'âme. L'analyse de ce « mythe » moderne est un cas vivant et pittoresque de la méthode générale de Jung dont on trouvera bien d'autres applications dans un autre volume récent : « Problèmes de l'âme moderne » (2). Sous le titre austère d' « Histoire de la psychologie » (3), un autre savant suisse, M. F. L. Mueller, vient de publier un ouvrage d'un vif intérêt et d'un grand secours pour situer la question. L'histoire de la psychologie, en effet, c'est l'histoire de l'idée que l'homme s'est faite de lui-même. Comment, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, l'homme s'est-il re-

(1) C.G. Jung : « Un mythe moderne » (Gallimard, 308 p., 12 NF).

(2) C.G. Jung : « Problèmes de l'âme moderne » (Buchet-Chastel, 466 p., 16,50 NF). Les textes réunis dans ce volume datent pour la plupart de trente ou trente-cinq ans.

(3) F.L. Mueller : « Histoire de la psychologie » (Payot, 444 p., 29 NF).



(Archives.)

VIVIAN LEIGH (1951).
Mais c'est la vérité du mensonge.

présenté cette force mystérieuse, qui ne tombe pas sous les sens, qu'il est lui-même pour lui-même ? Avec beaucoup de précision, mais sans jargon ni technicité superflus, M. Mueller interroge les philosophes et les théologiens, mais aussi les médecins et les savants, il suit l'âme à la trace dans la métaphysique de saint Augustin mais aussi dans la médecine psychosomatique d'Hippocrate ou dans les expériences de vivisection de Léonard de Vinci.

Crises de la civilisation et crises de la notion d'âme coïncident, et les cent dernières pages de l'ouvrage constituent une excellente initiation aux problèmes de la psychologie dans la crise du monde moderne. Si la psychologie est inséparable de la physiologie et de la médecine, l'auteur, à la suite de Husserl, de Sartre, de Merleau-Ponty, montre bien qu'elle est aussi inséparable de la philosophie parce qu'elle ne trouve un sens que dans la totalité du phénomène humain tel qu'il est vécu. La psychologie de Jung, qu'il appelle lui-même psychologie analytique en hommage à Freud, mais dont M. Mueller dit avec raison qu'elle est une psychologie synthétique, représente précisément l'un des plus grands efforts pour assimiler ce phénomène aussi bien dans son extension que dans ses profondeurs.

Les archétypes

A ses débuts dans la carrière médicale, à Zurich vers 1907, Jung a appliqué les idées et les méthodes de Freud dans l'exploration de l'inconscient. Mais expliquer l'individu, l'artiste, la société par l'inconscient et principalement par les forces sexuelles renfermées dans l'inconscient, lui est apparu assez vite trop étroit et trop systématique. En rapprochant un jour une hallucination d'un malade qui voyait les vents sortir du soleil par un tuyau d'une vision exactement semblable décrite dans un papyrus grec dont le malade ne pouvait en aucun cas avoir eu connaissance, Jung eut la première idée de la méthode que nous lui avons vu appliquer dans le cas des soucoupes volantes. Il lui sembla que l'esprit humain, sans le savoir, en des lieux et en des temps différents, sans communication possible, fonctionne de la même manière et projette les mêmes symboles.

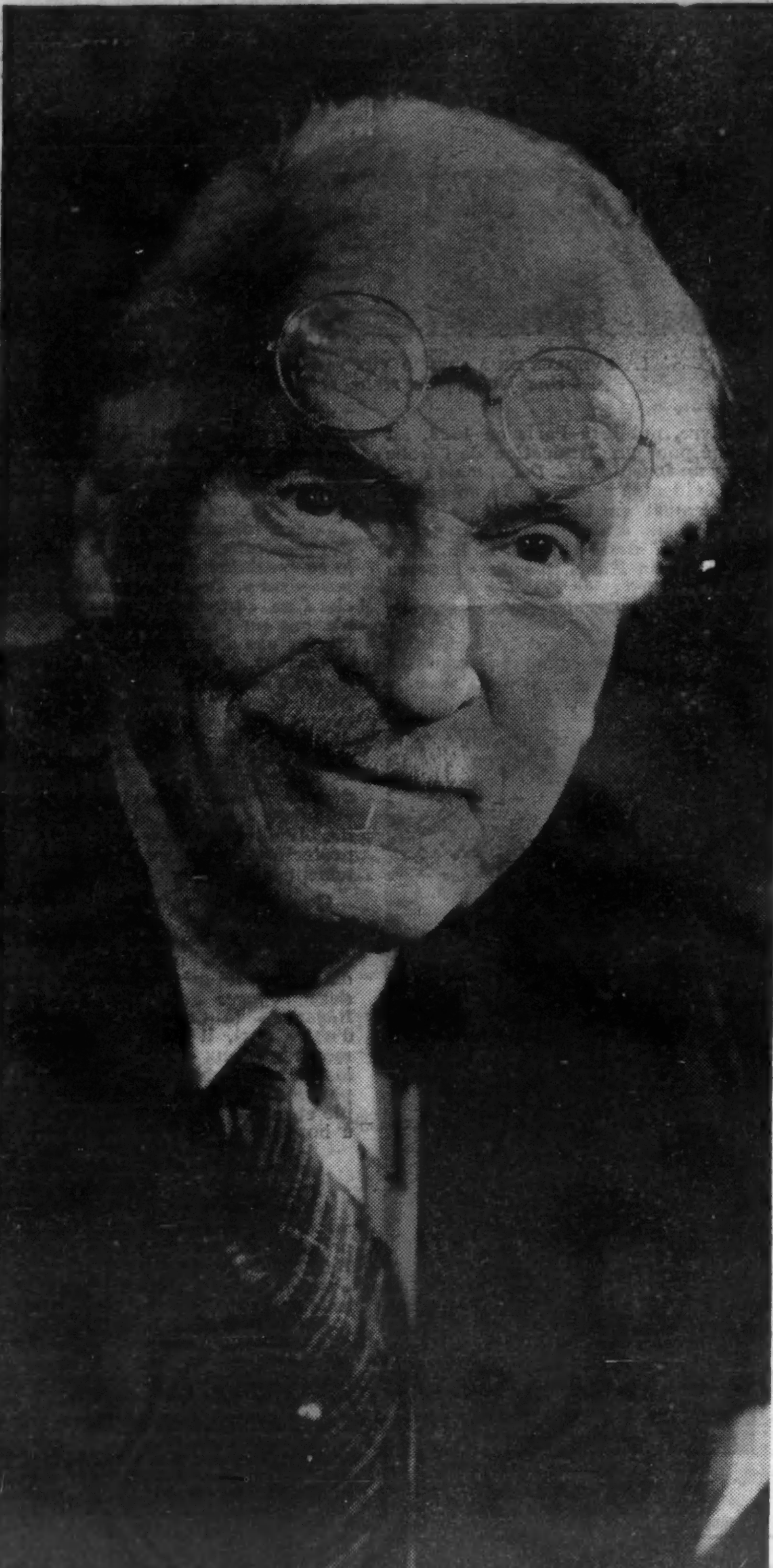
Une immense enquête chez les primitifs, dans les religions orientales, dans l'alchimie du moyen âge, mais aussi chez James Joyce, chez Picasso (et chez Pierre Benoit, qui est l'écrivain français le plus souvent cité) lui permit de vérifier mille fois la vérité de ces conceptions, la réalité d'une sorte de fonds commun de l'humanité. Il en arrive à distinguer trois degrés dans la structure de l'âme : la conscience, l'inconscient personnel, à peu près au sens freudien, et l'inconscient collectif, qui est condensation d'expériences ancestrales, héritage de possibilités, de même que dans la structure de notre corps on retrouve des traits qui appartiennent collectivement à l'espèce et même à toute l'animalité. Cet inconscient collectif est le réservoir de ce que Jung appelle les archétypes, c'est-à-dire des espèces de schémas, émotions et images à la fois, inscrits dans la mémoire de l'espèce et qui expliquent la résurrection à des milliers de kilomètres ou à des milliers d'années de distance des mêmes situations et des mêmes « mythes », comme nous l'avons vu pour les soucoupes volantes.

L'âme et son ombre

Cette construction, répétons-le après lui, Jung l'élabore sans arrière-pensée métaphysique. Il la propose parce qu'elle lui paraît fournir une clé, meilleure même que la clé freudienne, pour expliquer des faits psychologiques, anthropologiques, artistiques, etc. Si dans cette vaste entreprise synthétique, comme disait M. Mueller, il rencontre des faits et des archétypes religieux en grand nombre, c'est que la fonction religieuse tient une grande place dans la psychologie de l'humanité sans que cela préjuge rien en faveur d'une religion : « La conscience moderne a la foi en horreur et, par suite, les religions basées sur elle » (« Problèmes », p. 178).

La psychologie analytique de Jung, toutefois, comme la psychanalyse dont elle dérive, cherche à guérir des malades mentaux. Et la guérison pour Jung est réconciliation. L'âme doit se réconcilier avec son ombre, c'est-à-dire avec ce qui était rejeté dans l'inconscient personnel, mais elle doit aussi écouter ce qui vient du monde des archétypes. La santé est équilibre intérieur de la nature et de la culture. Pour Freud, la nature instinctive doit se libérer de tous les tabous ; pour Jung, la nature humaine doit s'harmoniser avec tout son héritage, et il peut donc se faire que, dans un cas donné, le prêtre soit un guide plus lucide que le médecin. En essayant de définir une santé mentale de l'homme, de l'époque, de l'espèce, la psychologie analytique tend à devenir une sagesse. Les soucoupes volantes sont un *mythe*, mais qui exprime *réellement* une certaine situation d'angoisse et d'espérance de l'âme moderne.

ROBERT KANTERS.



(Holmès.)

CARL-GUSTAV JUNG.
Des vents sortaient du soleil.

HISTOIRE

« Histoire d'un parjure » par Michel Habart

● ***Il y avait 10 millions d'Algériens en 1830, 2 millions en 1872. Ces chiffres sont atroces. Mais sont-ils vrais ?***

Il est deux manières pour lire ce petit ouvrage (1). La première — celle que souhaite probablement l'auteur — consiste à le dévorer d'une traite, le rouge au front, en sentant peu à peu monter la colère du juste devant le récit des atrocités de la conquête de l'Algérie, la France parjurant ses promesses de 1830 et, par une guerre présentée comme un génocide de quarante ans, réduisant la population algérienne de « *10 millions en 1830* » à 2 millions en 1872. « *Liquidation* », « *extermination* », « *monstrueuse entreprise* », « *massacres collectifs* », « *crimes de guerre* », M. Habart accumule les jugements et les condamnations. Et les citations dont son texte est hérissé n'apportent qu'aveux de criminels ou repentances tardives de pénitents.

Mais précisément ce procès à grand spectacle et ce chœur docile d'accusés réveillent l'esprit critique. Et c'est alors qu'on est tenté de lire, non plus seulement avec la sympathie instinctive qu'éveille en nous le récit des souffrances infligées à un petit peuple, mais aussi avec l'attention réfléchie qu'exige le réquisitoire d'un procureur.

Or, il faut le dire, le dossier de l'auteur est présenté avec une partialité presque aussi scandaleuse que les quelques vérités qu'il contient. L'historien a tôt fait d'y reconnaître tous les péchés contre l'Histoire : anachronismes, citations tronquées ou fausses ou détournées de leur contexte, omissions volontaires de faits ou de jugements. Bref, la propagande, où l'on espérait la vérité historique et l'honnêteté intellectuelle. Les exemples fourmillent, hélas !

Le mystère H... D...

Pourquoi, lorsque l'auteur parle du fameux Yusuf, ce mercenaire musulman dont les procédés de combat révoltèrent tous ceux qui l'approchèrent, l'appelle-t-il « *le général français Joseph* » ? Pourquoi veut-il laisser croire qu'aucune tribu, aucun chef arabe n'a combattu aux côtés des Français ? Pourquoi écrire, contre

→

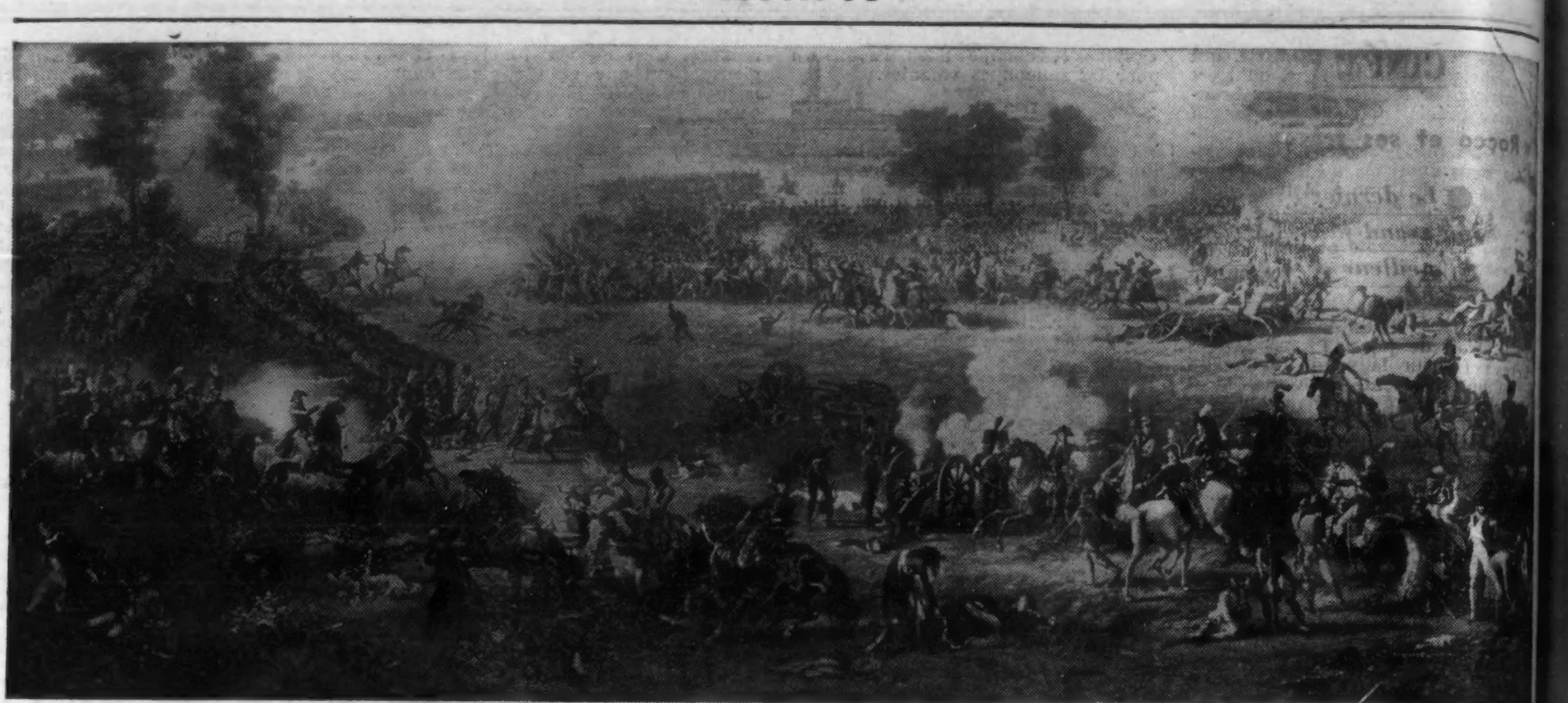
(1) Ed. de Minuit, 240 p., 9 NF.

AUX EDITIONS
PRÉSENCE AFRICAINE
George PADMORE
PANAFRICANISME OU COMMUNISME ?
(traduit de l'anglais)
20 NF
...Le présent volume représente la mûre sagesse d'un grand et inlassable lutteur ; il a maintenant le sentiment qu'il peut indiquer la route qui, pour l'Afrique Noire, conduit à la liberté et montrer comment il faut parcourir cette route-là.
(Richard Wright).
★
En vente :
42, rue Descartes - PARIS (V)
ODE. 57-69
et 25 bis, rue des Ecoles - PARIS (V)
ODE. 15-88

SURRÉALISME
FANTASTIQUE
CINÉMA
HUMOUR
catalogue
franco sur demande
LE TERRAIN VAGUE
23-25, rue du Cherche-Midi - Paris 6e

Une aventure spirituelle
unique en son genre
dans l'Italie fasciste des années 30
Dans la collection « Présences du Judaïsme », P.-E. LAPIDE publie LES COMPAGNONS DE SAN NICANDRO (traduit de l'italien par Mme Rabène). Basé sur des faits et des documents authentiques, le livre raconte, de façon à peine romancée, la conversion spontanée au judaïsme d'une petite communauté de paysans de la région des Pouilles, qui se regrouperont, en 1949, dans une colonie agricole d'Israël. (Editions Albin Michel, 9 NF).

LES
JULES
par SIMONIN
l'article le plus drôle de l'année, dans le n° 2 de
« Les Parisiens »
76 pages brillantes, insolites, sophistiquées...
En vente partout
3 NF 50
3, Faubourg-Saint-Honoré, Paris-8e
ANJou 16-12 C.C.P. 9336-91



(Viollet.)

La bataille de Marengo vue par le général Lejeune.
Une jeune fille riche et sans défense.

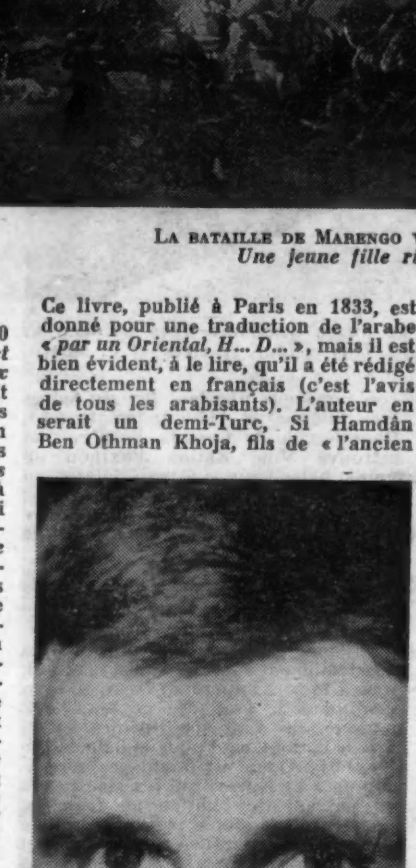
→

tous les témoignages, qu' *« en 1830 tous les Algériens savaient lire et écrire »* et *« que l'Algérie comptait dix Zaouia ou universités »* (il y en avait bien plus de dix, mais ce n'étaient pas des universités) ? Et pourquoi faire un sort aux diatribes antijuives de nos généraux et y opposer les *« dignes réponses »* d'un Si Hamdân, alors qu'à lire ce dernier on le voit tout aussi infecté de racisme, puisqu'il alla jusqu'à Paris se plaindre de *« l'insolence des Juifs d'Alger »* ? Pourquoi présenter comme officielles les élucubrations de tels publicistes ou tels articles de journalistes d'opposition sous l'Empire, sans mentionner d'ailleurs un seul des indigénophiles qui représentaient alors la politique de Napoléon III ? Pourquoi dire de E. de Girardin, par exemple, qu'il défendait *« l'Algérie française »* alors qu'il écrivait : *« L'Algérie est à la France ce que l'Irlande est à l'Angleterre, la Pologne à la Russie... Tranchons dans le vif ! Supprimons le boulet ! »* ? Pourquoi citer la déposition indigne du préfet de Bouzet, justifiant des exécutions sommaires en 1871, en supprimant les mots-clés *« en temps d'insurrection »* et *« en cas de pillage »* et en ne mentionnant ni la réaction indignée de la commission d'enquête ni les indemnités versées aux familles des victimes ? Et pourquoi accabler un Napoléon III de pure imagination de fautes reprochées au général de Gaulle ? Pourquoi adresser au « Journal des Débats » ou à « L'Avenir » l'accusation de lâcheté qui vise en fait les libéraux et les chrétiens d'aujourd'hui ?...

Mais nos lecteurs attendent peut-être surtout un mot d'explication sur *« les dix millions d'habitants de l'Algérie de 1830 »*.

Ceux qui s'intéressent depuis longtemps au sort des Algériens savent que les nationalistes ont lancé ce chiffre voici à peu près dix ans ; ils l'ont trouvé dans un ouvrage fort curieux appelé « Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger ou Le Miroir », que M. Habart cite très fréquemment et se propose de rééditer.

Ce livre, publié à Paris en 1833, est donné pour une traduction de l'arabe *« par un Oriental, H... D... »*, mais il est bien évident, à le lire, qu'il a été rédigé directement en français (c'est l'avis de tous les arabisants). L'auteur en serait un demi-Turc, Si Hamdân Ben Othman Khoja, fils de « l'ancien makatagy », c'est-à-dire, selon M. Habart (p. 60), *« le premier secrétaire d'Etat chargé de la comptabilité et de la correspondance diplomatique de la Régence »* ou plutôt, selon Si Hamdân lui-même (p. 103), *« le chef des secrétaires qui tient le registre de la comptabilité et celui des règlements militaires »*. Or, Si Hamdân, qui déclare ne « pouvoir lire le français », n'a pas pu rédiger lui-même cet ouvrage ; pas plus d'ailleurs que le mystérieux D..., traducteur oriental qui ignore l'arabe (1) mais invoque Benjamin Constant, Grotius et Tacite, dénonce *« les procédés anticonstitutionnels de Clauzel »* !... Selon des recherches personnelles, le rédacteur — « l'arrangeur » — serait Desjobert, député libéral farouchement « anticoloniste » qui ne cessa de publier des libelles en faveur d'un simple protectorat sur Alger ; ce qui est justement la thèse de Si Hamdân.



(Archives.)

Michel Habart.
Histoire ou réquisitoire ?

Quoi qu'il en soit, Si Hamdân pouvait-il donner un chiffre vraisemblable de la population de l'Algérie ? Evidemment non, car ce commerçant d'Alger dit lui-même *« n'avoir fait que deux voyages dans l'intérieur de la Régence »* (à Constantine en 1832) ; d'autre part, il veut visiblement démontrer à ceux « qui mettent en avant le petit nombre des habitants du pays » qu'il est au contraire très peuplé et que la France n'en viendra pas à bout.

Légende noire

On ne peut pas opposer à M. Habart un chiffre scientifiquement exact, les premiers dénombrements de 1845, 1856, 1861 étant en partie fondés sur des estimations, mais les probabilités se situent autour de *trois* millions.

M. Habart a voulu écrire un livre de combat. Peut-être nous reprochera-t-il de le traiter comme une thèse en Sorbonne ? En réalité, nous redoutons surtout le dommage qu'il fera à la cause de la réconciliation et à la connaissance loyale de l'histoire algérienne. Plus qu'aucune autre, l'histoire « coloniale » exige vertu d'impartialité et ce livre d'un écrivain français est un indice inquiétant. On peut désormais redouter que la période de décolonisation, au lieu de permettre de déblayer les mystifications anciennes, ne commence à entasser les éléments d'une « légende noire », semblable à celle qui a défiguré pendant plus d'un siècle l'histoire coloniale de l'Amérique ibérique.

CHARLES-ROBERT AGERON.

(1) Un traducteur arabe aurait-il écrit : « makatagy » pour « bach kâtâbji », « boulcabachy » pour « boulouk bachi », « soug el katan » pour « sûk al kâttan », etc. ? Cela semble bien plutôt une transcription approximative par un Français d'un arabe parlé avec accent maghrébin...

« Les Français en Italie (1796-1799) » par Angus Heriot

● Un éléphant particulièrement intelligent

« UN *éléphant particulièrement intelligent fut lâché dans un magasin de porcelaines précieuses* », s'écrie Angus Heriot pour dépeindre Bonaparte lancé dans la conquête de l'Italie (1). Et il nous raconte avec une vivacité allègre en quoi consistait cette Italie de la fin du XVIII^e siècle, qui ressemblait à un puzzle baroque composé de petites oligarchies où régnaient l'art, les divertissements et l'amour. La politique, le nationalisme, les choses sérieuses n'avaient guère droit de cité. Comment ces charmants viveurs se seraient-ils méfiés de la Révolution, quand le fameux Alfieri lui-même, qui était à Paris durant les années 1789-1791, ne s'intéressa qu'à l'édition complète de ses œuvres ! Quant aux Milanais, d'après Stendhal, *« une invasion française* (leur) *aurait paru tout aussi improbable qu'une attaque japonaise et ils avaient fêté le carnaval avec encore plus d'entrain que de coutume »*.

On peut imaginer ce que représenta au milieu de cette suavité l'invasion brutale des soldats de la jeune République jacobine. L'histoire de l'Italie de 1796 à 1799 *« peut se comparer,* dit l'auteur, *à celle d'une jeune fille riche mais sans défense, courtisée par deux soupirants uniquement pour son argent. L'un d'eux — la Coalition — est une brute autoritaire qui ne compte pour l'emporter que sur sa force et son nom aristocratique ; l'autre — la France — plus civilisée en dépit de sa naissance moins élevée, sait se servir habilement de la flatterie »*.

Le récit d'Angus Heriot n'est pas un livre d'histoire bien pesé, c'est une longue, certes, mais rapide suite de tableaux de mœurs imbriqués les uns dans les autres, fourmillant de personnages disparates et pittoresques : les nobles Vénitiens perdant tout contrôle d'eux-mêmes à l'arrivée des républicains français, le calvaire de ce malheureux Pie VI, les machinations concertées entre Marie-Caroline, reine de Naples (sœur de Marie-Antoinette) et sa meilleure amie, Lady Hamilton. Mais il ne faut pas y chercher une sage continuité ; l'époque et le lieu s'y prêteraient du reste fort mal et nous aurions écartelés entre la politique internationale et les intrigues de clocher. C'est, au fond, la petite histoire qui a intéressé Angus Heriot, mais il la raconte comme un érudit charmant et disert.

M.-C. DE BRUNHOFF.

(1) Gallimard, 368 pages, 5,50 NF.

ROBERT JUNCK
VIVRE A HIROSHIMA
ARTHAUD

CINÉMA

« Rocco et ses frères »

● *Le dernier Visconti : un grand film charriant le meilleur et le pire.*

(Archives.)

ALAIN DELON ET ANNIE GIRARDOT DANS « ROCCO ET SES FRÈRES ».
Tour à tour, le cœur et le vide.

LE premier geste est de refus : a-t-on le droit de juger « Rocco et ses frères » (1) sur la version française qu'on nous présente ? Un film aussi important, tourné par un homme qui a le culte de l'efficacité et du détail, comment a-t-on pu le massacrer par un doublage bâclé, un texte vulgaire et désaccordé, des voix douteuses qui n'épousent même pas le mouvement des lèvres ? On croit rêver : c'est comme si un navire de prestige, construit à grands frais, était confié à un équipage de fortune qui l'échouerait sur des récifs.

La chose est d'autant plus grave que le film de Visconti repose en grande partie sur la vérité des voix, des dialogues, voire les subtilités dialectales qui situent la famille de Rocco, misérables paysans calabrais émigrés à Milan. Drame de la première génération, de hors-venus affamés introduits dans une société compacte et placés devant ce choix : la soumission ou la violence. Malgré lui, Rocco, comme son frère Simone, est acculé à la violence. Il se fait boxeur, seul moyen de surmonter sa misère. Dès lors, il est dépossédé, conscience sans emploi, volonté de bien inutilisée, inutilisable, belle âme dans un corps condamné à la bestialité.

Plus faible, Simone, lui, glisse directement au vol et au crime. Les autres frères, Vincenzo, Luc et Cirio, deviennent simplement des prolétaires : échelon plus bas, mais avenir plus sûr — et c'est sur l'avenir, eux, qu'ils ont misé. Car la morale de cette histoire est facile à comprendre : le monde ne guérira de son désordre que par un ordre nouveau où chacun, quel que soit le hasard de sa naissance, s'inscrira et s'accomplira naturellement dans le groupe. Non plus aventurier, mais bâtisseur.

L'intermédiaire fatal

Grand sujet, et qui nous eût valu un grand film sans le lamentable accident que j'ai évoqué plus haut. Et, il faut bien le dire aussi, sans quelques erreurs de Visconti, et, premièrement, celle de n'avoir pas suffisamment dominé son histoire et ses personnages. Le soir de la première mondaine, le public a bruyamment manifesté pour et contre. Il y avait maintes raisons à ce tumulte, entre autres la présentation absurde de ce film dans une salle disproportionnée et devant un « Tout-Paris » mal préparé à le recevoir (mais il faut en prendre son parti : les idées « géniales » des agents de publicité sont d'étranges mécaniques qui se meuvent d'elles-mêmes, pour elles-mêmes, et sans souci de l'œuvre qu'elles devraient servir).

Cependant, le film a paru long et lent, et il l'est. Film-fleuve, divisé en cinq parties — les cinq frères — étalé sur trois heures de projection, alourdi d'une composition classique, sinon conventionnelle, et ne nous faisant grâce d'aucun chapitre transitoire. Ajoutez à cela que les personnages sont à l'image du récit, massifs, tout d'une pièce, exagérément typés — le bon Rocco, le méchant Simone, etc. — créés moins pour vivre sous nos yeux que pour aider à la démonstration de l'auteur. Le comble est qu'on ne devrait probablement rien couper dans ce film auquel son propre poids finit par conférer une unité fascinante. Mais enfin, on n'échappe pas à la distraction et on a l'impression d'un gros ouvrage solide et bien écrit dont on voudrait bien, de temps en temps, sauter quelques lignes pour arriver plus vite aux morceaux de bravoure.

Ils sont pourtant là, les morceaux de bravoure, et pour eux seuls le film mériterait d'être vu. Visconti est le maître des scènes de violence. Celles de « Rocco » crèvent l'écran : le combat des deux frères, le viol puis l'assassinat de Nadia. Il règne à ce moment une sorte de réalisme terroriste, de sens aigu du fait divers et du drame qui rejoignent, dans une tout autre écriture, les plus terribles séquences de Bunuel. Admirable également la scène pourtant difficile de la conversion de Nadia par Rocco et la querelle des deux amoureux sur les tours de la cathédrale. Mais il est vrai qu'Annie Girardot nous parle ici avec sa voix et qu'elle a trouvé en Nadia un de ses plus grands rôles. Ce personnage de fille perdue, intermédiaire fatal entre les frères, premier objet dont la possession « naturalisera » ces émigrants, est élevé par elle à la tragédie. Elle surclasse une distribution où l'on remarque pourtant Renato Salvatori (Simone) et Alain Delon (Rocco). Dans le rôle de Rosaria, la mère, j'ai retrouvé Mme Katina Paxinou au point, hélas ! où je l'avais laissée au Théâtre des Nations, dans « Hécube » : « théâtrale », en effet, et toute Calabre mise à part, digne d'une part entière à l'ancien Odéon.

Tel est ce film, difficile à juger équitablement, charriant le meilleur et le pire, parfois écrasant de lenteur et l'instant d'après, sublime. On n'a peut-être jamais vu réunies autant d'images aussi soigneusement composées et qui, tour à tour, frappent au cœur ou tombent dans le vide. Un conteur, soit, mais enfoui dans son histoire, et un artiste en tout, sauf pour la délectation du choix. Quant au doublage, la réussite de « La Nuit », qui n'a rien perdu en passant de l'italien au français, nous enseigne que le procédé n'est, en soi, nullement fautif. La différence est qu'Antonioni a pris son doublage au sérieux, qu'il en a fait un modèle, un chef-d'œuvre et que Visconti l'a abandonné à des tâcherons. Je le répète : rien de plus étonnant de la part d'un auteur qui, dans tout ce qu'il entreprenait, ne laissait jusqu'ici aucune place au hasard (2).

(1) Sortie prévue : le 10 mars, Rex, Normandie.

(Archives.)

JEAN SEBERG ET CHRISTIAN MARQUAND DANS « LA RÉCRÉATION ».
Mi-Belle Epoque, mi-Années Folles.

« La Récréation »
« L'Amant de cinq jours »

● *Cette sage petite avant-garde.*

UN séducteur blasé, une femme cynique qui favorise les aventures de son mari parce qu'elle sait bien que tôt ou tard il lui reviendra, une petite Américaine (vierge) conquise par cet irrésistible Français... Non, je ne vous raconte pas « Les Grandes Personnes », mais « La Récréation » (3), de François Moreuil. Ce film jumeau vaut d'ailleurs mieux que son frère. Il a sur lui l'avantage d'un scénario moins conventionnel, d'un acteur (Christian Marquand) plus crédible, et surtout d'une sincérité mieux employée.

Malheureusement, beaucoup de ces qualités sont neutralisées par des lieux communs de moins en moins supportables : maisons décors de magazines, personnages vernissés comme leurs voitures, beaux désespoirs gratuits et machiavélismes féminins de courrier du cœur. Ce romantisme avili a un nom, ou l'a eu : il s'appelait naguère le théâtre bourgeois. Entre les enfants truqués de M. Jacques Natanson et ceux de la nouvelle vague, je ne vois, pour ma part, aucune différence.

Mêmes décors et — toujours — Jean Seberg promenée dans des paysages historiques, palais de Versailles et fontaines de la Concorde : « L'Amant de cinq jours » (4), de Philippe de Broca. Je n'avais guère aimé « Le Farceur », dont le pittoresque facile cachait mal une absence de véritable force comique. Cette fois, après une première partie assez terne, le film démarre tout à coup. Il suffit d'une scène réussie, la confrontation de deux couples, et les personnages jusqu'alors falots et pas tellement drôles deviennent à la fois touchants et cocasses. Miracle : Broca et Daniel Boulanger ont trouvé le ton et le garderont jusqu'au bout. Ils y seront grandement aidés par François Périer, Micheline Presle et Jean-Pierre Cassel, beaucoup plus à l'aise quand il joue simplement la comédie.

Le thème ? L'émancipation des femmes, l'homme-objet réduit au rôle de miroir. Avec des sensibilités différentes et un solide talent artisanal, Moreuil et de Broca captent les reflets du temps et des mœurs. Eux-mêmes

→

(Archives.)

J.-P. CASSEL ET J. SEBERG.
L'homme-objet.

(2) Un livre sur « Rocco et ses frères » sort cette semaine chez Buchet-Chastel, 366 pages, 90 hors-texte, 21 NF.
(3) Ermitage, Max-Linder, Images.
(4) Marignan, Français.

4e MOIS AGRICULTEURS TRI. 96-48
les années folles

4e MOIS URSULINES ODE. 39-19
les années folles

(Marquis.)

LUCHINO VISCONTI.
« Allegro, Andante, Moderato. »

ne brodent-ils pas sur un canevas féminin ? Françoise Sagan, Françoise Parturier ont conçu l'histoire : elles laissent aux pauvres hommes le travail de la caméra, comme leurs mères leur laissaient le paquet à porter. De tout cela naît une sage petite avant-garde, ainsi baptisée on ne sait trop pourquoi et qui tourne déjà à l'article de boulevard. Cela vieillira, deviendra franchement commercial et nous parlera longuement d'un règne des femmes, mi-Belle Epoque, mi-Années Folles, qui, je le crains, ne tient guère de place dans notre histoire vraie.

MORVAN LEBESQUE.

HOMMES

Luchino Visconti

● *Michèle Manceaux a regardé travailler sur le plateau du Théâtre de Paris un condottiere et sa maffia.*

UN condottiere aux yeux brûlants, au nez d'oiseau, avec une canne à pommeau d'argent. Il s'appelle Luchino Visconti. On peut tracer de lui un schéma très rapide : une des plus nobles familles d'Italie, une réputation de communiste et des ennuis réguliers avec le gouvernement de son pays, mais surtout un des talents les plus lyriques du cinéma actuel (de « Bellissima » à « Nuits blanches », de « Senso » à « Rocco ») et les plus extraordinaires mises en scène de théâtre (de Shakespeare à Tchekov, de « Carmen » à « Vu du pont »).

Seulement, on a beau connaître tout cela, on ne sait pas qui est Luchino Visconti, à la fois grand seigneur et pêcheur sicilien, le plus tendre et le plus chaleureux des metteurs en scène que j'ai vus travailler.

Il y a eu Clouzot, le tyrannique, dramatique extraverti, et Antonioni, le rigoureux, nerveux introverti. Il y a eu Resnais, le méticuleux, sensible intellectuel, et Barsacq, le glacé, efficace mathématicien. Il y en a eu d'autres, mais jamais aucun qui sache parler avec tant d'affection à ses comédiens, aucun qui les flatte de la main sur l'encolure avec autant d'amitié, aucun qui jouisse de l'instant présent, de la préparation du spectacle, avec une joie aussi profonde, aussi naturelle.

Regardez-le.

Il est assis, ou plutôt à peine appuyé sur le bord d'une chaise haute dans le foyer du Théâtre de Paris. C'est là qu'il fait répéter « Dommage qu'elle soit une p... » parce que le décor n'est pas tout à fait prêt sur le plateau. Dans le foyer rouge et blanc, des bergères de velours délimitent une scène imaginaire. Alain Delon a passé une vague cape sur sa chemise-polo et entouré sa taille d'une ceinture soutenant la gaine vide d'une épée. Comme se déguisent les enfants, dans les parcs, le jour du mardi gras, comme ils jouent le soir, avant de s'endormir : *« Alors, toi, tu serais la grand chef nègre »*, Visconti a décidé pour Delon : *« Toi, tu serais le jeune frère amoureux de sa sœur. Tu serais jaloux, exclusif, inconscient. »*

Un élixir d'amour

Visconti appelle deux comédiens. Ils sont une vingtaine qui virevoltent, se racontent des blagues, se montrent un pas de valse ou une génuflexion, avant que la répétition commence.

Les deux comédiens se mettent en place. Visconti donne le signal : *« Andiamo, on y va. »* Il parle le français presque sans accent, en y mêlant très peu d'italien. Il fume cigarette sur cigarette avec une élégance aussi naturelle que son plaisir. Il porte une chemise-polo. Ce vêtement semble d'ailleurs être devenu l'uniforme de travail des comédiens internationaux.

Lucien Baroux s'avance, un vieux bouquet à la main, déniché au magasin des accessoires, vers Romy Schneider, qui porte une crinoline défraîchie et un chandail de laine noire.

Mardi gras continue. On joue dans le grenier de Tante Marie.

Mais, tout à coup, le chef se laisse glisser le long de sa chaise et s'adresse à l'un des joueurs : *« Là, tu te mets mal. Tu la caches. Et puis tu déposes ton bouquet parce que tu renonces. Ça y est, tu renonces. Tu as compris ? Capito ? »* Le chef fait un pas pour retourner à sa chaise, puis revient et prend le bouquet. Il se met à réciter le texte du comédien, puis à se donner la réplique. Maintenant, il dit : *« Je vais faire Putana »* et il prend la place de Valentine Tessier, remuant ses deux bras pour enrouler en pelote un écheveau imaginaire. De temps en temps, il s'interrompt lui-même : *« C'est là le point »*, souligne-t-il (sous-entendant : *« le point délicat »*). Après lui, les comédiens reprennent. Visconti peut faire recommencer quatre, cinq, dix fois. *« Je veux*, dit-il, *que les mouvements deviennent des automatismes. »*

Dans « Deux sur une balançoire », il avait fait éplucher toute une journée des pommes de terre à Jean Marais pour que celui-ci accomplisse ce geste aussi normalement qu'un marmiton. A la représentation, Jean Marais épluchait environ une demi-pomme de terre au cours d'un bref jeu de scène. La précision des détails est infinie chez Visconti, qui m'explique que la musique de Frescobaldi choisie pour « Dommage qu'elle soit une p... », drame élisabéthain du XVIe siècle, a été enregistrée sur l'orgue de Brescia, puisque c'est le seul orgue du XVIe qui fonctionne encore, et qu'au XVIe les graves étaient plus sourds que maintenant (ou quelque chose comme ça). Je gage que pas un spectateur du Théâtre de Paris n'appréciera cet effort, mais, en sortant, ils se demanderont tous ce que ce spectacle a de plus achevé, de plus raffiné. Visconti dit : *« Votre film, « La Chartreuse de Parme », ce ne pouvait pas être exactement ça. Il a été tourné à Rome. »* Et il ajoute : *« Nous sommes tous des charlatans. Nous vendons un élixir d'amour qui n'est que du vin de Bordeaux, mais l'art, c'est d'y faire croire. »*

Et Visconti y croit le premier. Je suis assise dans un coin du foyer. Il me prie de me pousser : *« Là, vous êtes sur l'escalier d'honneur »*, me souffle-t-il. Oui, c'est lui, vraiment, qui s'amuse le plus.

« Qui marche derrière ? »

Entre en scène, en simili-scène, l'amoureux balourd. Il a le physique de son emploi et manque de grâce. Visconti le morigène assez volontiers. On sent qu'il lui en veut, bien que son rôle l'exige, de ne pas être plus gracieux. Visconti a des faiblesses pour ce qui est joli. Il est esthète, il aime le bel canto. Ses films sont des opéras auxquels il mêle une espèce de réalisme, réaliste à l'extrême.

Là, il cite Verdi : *« L'essentiel n'est pas d'être vraisemblable, mais d'être vrai »*, et il explique : *« Je ne fais pas de la photographie. Je ne montre pas ce canapé : « Tiens, voilà un canapé ». Je le mets sous un éclairage tel qu'il est encore plus canapé qu'un canapé réel. »*

Le pauvre amoureux-bouffon en prend pour son grade : *« Tu vas trop vite. Tu ne penses à rien. Même des images qui passeraient à la vitesse du Spoutnik n'auraient pas le temps d passer dans la tête. Tu peux être vi mais pas agité. Capito ? »* Une tap sur l'épaule. On reprend. On repren On reprend.

Avec Visconti, les répétitions d théâtre sont aussi longues et fastidie ses qu'un tournage de film. Le « prises » nécessitent d'interminabl mises au point, mais Visconti donn tant de lui-même, se multipliant, gli sant de sa chaise-perchoir à la moi dre occasion pour jouer tous les rôle les uns après les autres.

Vraiment le culo

Il interroge un assistant : *« Quand va-t-on aller sur la scène ? Il ne fau pas dix ans pour monter ce déco Qu'on ne me raconte pas d'histoire Je sais monter une scène mieux qu'eu J'en ai monté plus de deux mille mo même. »* Visconti se mettrait facilement en colère. Il ne supporte pa le moindre bruit. Quand il dit : *« Qu marche là derrière ? »*, tout le mond tremble.

Il a parfois un air de maître d'écol Romy Schneider doit pousser quel ques sanglots, mais elle ne pleure pa quand il faut.

APRÈS PAQUES
Ski de printemps
en SAVOIE
tignes
La station la plus haute d'Europe
Nombreuses excursions
en moyenne et haute montagne
Remontée mécanique jusqu'à 2.704 m.
PRALOGNAN La Vanoise
Refuge Félix Faure
et Péclet Polset 2.600 m.
courses de haute montagne et
de glacier (Grande Casse 3.865 m)
Remontée mécanique jusqu'à 2.365 m.
Documentation :
au S. I. de la Station
et Maison de Savoie
31, Champs-Elysées PARIS
Tél. ELY. 29-21

Visconti, sévère, la questionne :

— *Tu n'as pas marqué des croix dans ton manuscrit, là où je t'ai dit ?*

— *Si.*

— *Montre.*

— *Mon manuscrit est dans ma loge.*

— *Qu'on aille le chercher !*

Alors Romy, petite fille au visage luisant, avoue : « *Enfin, je ne l'ai marqué que deux fois. Cela ne me sert pas.* »

Visconti prend le manuscrit et marque soigneusement des croix cabalistiques. « *Essaye quand même* », dit-il. On recommence.

Les voix résonnent trop dans le foyer. La répétition ne marche pas bien. Visconti arrête le travail. Alain Delon, élève studieux, récite son rôle à voix basse dans un coin. Visconti le regarde toujours avec une certaine émotion. Il me dit : « *Sans lui, je n'aurais jamais tourné « Rocco ».* Pourtant, dans « Rocco » (dont parle Morvan Lebesque en page 33), Alain Delon n'a pas le rôle le plus important. On ne le voit pas d'un bout à l'autre. Mais Visconti a besoin d'être entouré de gens qu'il aime, de travailler avec sa maffia, ses familles d'adoption.

Brecht et Piscator

Annie Girardot, son autre interprète de « Rocco », qui joue chaque soir « L'Idiote », est venue en visite, assister à la répétition. Visconti l'embrasse, lui caresse la joue. « *Girarda, mia Girardina. Alors, tu n'en as pas assez du théâtre. Tous les soirs, cela ne te suffit pas ?* » Il est content qu'elle aime ça autant que lui.

Annie donne des conseils à Romy. Ce soir, ils iront tous ensemble à la boxe, puisque c'est le jour de relâche d'Annie. Malheureusement, Jeannot (Marais) n'est pas libre... La maffia, vous dis-je. Des saltimbanques à la recherche de leur roulotte.

Enfin, le décor est prêt. Chacun le découvre et l'admire. Gris comme les statues, rose comme les maisons, bleu comme le ciel, il représente Parme. Les comédiens sont silencieux.

Visconti le remarque : « *D'habitude, vous faites du bruit. Mais aujourd'hui vous n'osez plus. Il y a le décor. Alors maintenant, c'est vraiment le culte.* »

On a transporté la chaise haute tout à l'avant de la scène, sur la scène. Visconti veut toujours pouvoir sauter, pousser du coude un comédien, parler pour lui. Il ne se tient jamais dans la salle.

Annie Girardot me confirme qu'il participe exactement de la même manière quand il tourne.

Visconti s'attaque cette fois à l'amoureux séduisant : « *Tout à l'heure, tu avais voulu garder ton manteau. Tu jouais avec les mains dans les poches et maintenant tu ne sais pas quoi faire de tes mains. Cesse de te savonner. Mets ton poing sur la hanche. Là, très bien.* »

Le tour de Delon. La grande scène avec Romy. Romy Schneider, princesse Sissi de Bibliothèque rose, petite fiancée de l'Allemagne, tombée à la vingt-huitième place au box-office pour avoir vraiment voulu jouer la comédie, et pour avoir préféré un fiancé français : Alain Delon, fiancé douche écossaise, « *Il me plait, à moi, d'être battue...* »

Pour l'instant, ils sont frère et sœur et se déclarent leur amour avec une juvénile candeur qui sera peut-être une révélation.

Visconti ne dit pas un mot. Il bat la mesure, indique des mouvements, des rythmes avec ses mains qui décrivent sur le fond du décor des gestes de chef d'orchestre.

Le lendemain, Visconti laisse filer la pièce. Il ne met plus en scène. Véritablement, il dirige : « *Allegro. Andante. Moderato.* » Il est le maestro qui ne laisse pas échapper une note, un soupir. Le langage lui-même devient musique.

— Pourquoi pensez-vous que le public va moins au théâtre ? Peter Brook dit que c'est parce que le théâtre n'a pas fait son évolution comme les autres arts. Il n'y a pas eu au théâtre l'équivalent du cubisme pour la peinture ou du dodécaphonisme pour la musique.

— *D'abord, je pense que lorsque le spectacle est bon, le public est toujours aussi friand de théâtre, et je crois, au contraire, que le théâtre, avec Piscator, puis avec Brecht, a été peut-être l'un des premiers à sentir l'influence du XXe siècle. Seulement, le public est sollicité par d'autres divertissements, et c'est là le seul problème du théâtre, qui auparavant était l'unique fête.*

— Au cinéma, de « La terre tremble » à « Rocco », vous posez des problèmes sociaux ; est-ce là votre principal souci ?

— *Certainement. Il n'y a que cela qui m'intéresse. Même dans « Senso », je voulais montrer une bataille, une guerre mal faite par une classe déterminée. Je voulais intituler le film « Custozza », du nom de cette grande défaite italienne, mais évidemment le gouvernement a hurlé et j'ai été obligé de trouver un autre titre et de couper beaucoup les batailles. Alors, on ne comprend plus ce qui se passe, et le film a pris une signification tout à fait différente.*

Après « Rocco », je tournerai « Le Guépard », qui est aussi l'histoire de la désintégration d'une classe sociale, puis je ferai sûrement une suite à « Rocco » et à « La terre tremble » : la suite des aventures de cette famille sicilienne : l'adaptation d'un des frères à la vie du Nord, à la vie mécanique. »

— Si vous n'aviez pas été metteur en scène, quel métier auriez-vous choisi ?

— *J'ai beaucoup étudié la musique lorsque j'étais jeune, et je crois que la musique est la forme d'art la plus noble de toutes. Si je n'avais pas fait ce métier particulier de metteur en scène de théâtre ou de cinéma, je pense que j'aurais été chef d'orchestre.*

MICHELE MANCEAUX.

VISCONTI AU TRAVAIL AVEC SES INTERPRÈTES (*).
« Tu n'as pas marqué des croix là où je t'ai dit ? »

(Marquis.)

MUSIQUE

Herbert von Karajan

● ***Les visons crient au miracle. Pas Camille Rameau.***

Il est certain que le numéro de M. von Karajan est actuellement parfaitement au point, et à tous les points de vue. Ces affiches surchargées d'un gigantesque « complet », comme les portes d'hôtels au mois d'août, cette ruée, vers la salle des Champs-Elysées, d'un public dont c'est souvent l'unique concert de l'année, et dont les visons sont flattés de frôler la robe de la princesse Maria-Gabriella de Savoie, cet engouement généralisé des gens du monde pour ce Viennois d'adoption qui a épousé une ravissante jeune Française, tout cela constitue d'excellents préliminaires à l'entrée en scène du chef aux tempes grises, à la chevelure inspirée, qui saute sur le podium comme un jeune homme, et dont la presse nous apprend qu'il maintient sa forme grâce au « yoga ». Il est certain que le snobisme s'est emparé de telle façon de M. von Karajan, que ce dernier pourrait impunément offrir à son public de sourds n'importe quelle œuvre, jouée n'importe comment : les visons continueraient à crier au miracle !

Grâce aux cieux, le très grand talent de M. von Karajan est bien au-dessus de ces considérations — même si l'homme se laisse prendre à des hochets qui flattent sa vanité. Nous ne lui en tenons nullement rigueur, puisqu'il est capable de nous donner des exécutions aussi somptueuses que celle qu'il nous a offerte, l'autre jour, de la IVe Symphonie de Schumann. Ce Schumann-là était passionné, hyper-romantique, débordant de lyrisme, déchaîné — nullement conforme à ce que l'on pouvait attendre d'un orchestre viennois. Nous étions loin de l'élégance mesurée qui est de mise aux bords du Danube ; la démesure des nuances, des temps, des libertés même prises avec la tradition, était purement germanique.

L'esprit de Vienne

Et c'est là que M. von Karajan nous a profondément surpris — je ne dis pas déçus. Tout s'est passé comme si ce chef, qui pour tout un public incarne l'esprit même de Vienne, son raffinement et ses grâces, craignait d'être définitivement catalogué dans un style trop précis, et entendait démontrer que le sérieux, le pathétique et le débordant lui étaient aussi familiers que le rythme aisé d'une valse de Strauss. Eh bien ! à vouloir trop prouver, M. von Karajan a dépassé son but. Car l'interprétation qu'il nous a donné de « La Petite Musique de Nuit », et dont nous attendions mille joies, nous a plongés dans une torpeur et un ennui inconcevables. En voulant donner à Mozart la rigueur de Bach, il lui a ôté cette légèreté, cette liberté qui sont une partie de son charme ; nulle volupté, nul sourire dans le Mozart de M. von Karajan : il ne restait que les notes, et des notes tristes. C'est alors que Schumann est venu nous rassurer sur le compte d'un chef aussi prestigieux. Mais l'orientation qu'il semble vouloir donner à ses interprétations fut encore précisée par le choix qu'il fit, pour terminer le concert, du « Don Quichotte » de Richard Strauss.

Les premières amours

Rien n'est plus éloigné de l'esprit viennois que cette lourde caricature, où le génie orchestral de Strauss n'apparaît qu'à peine, et où le prosaïsme domine. M. Pierre Fournier fit ce qu'il put dans la partie soliste d'une œuvre qui ne lui convient nullement ; et l'orchestre de Vienne, ce merveilleux orchestre, s'efforça, suivant en cela son chef, de nous faire oublier ses origines, et de nous faire croire que Richard Strauss lui est plus familier que Johann : je souhaite de tout mon cœur qu'il se trompe, et qu'il revienne bien vite à ses premières amours, qu'il est le seul à pouvoir exprimer naturellement.

CAMILLE RAMEAU.

(*) A gauche, Romy Schneider ; au centre, Jean-François Calvé et Jacques Berlioz ; à droite, Alain Delon.

MATHURINS
La critique, unanime, a consacré le talent extraordinaire de Françoise LUGAGNE pour son interprétation dans « LES PAPIERS D'ASPERN », la merveilleuse pièce du théâtre des MATHURINS. A ses côtés, Lucienne Bogaert et Raymond Rouleau qui a aussi mis en scène ce beau spectacle.
ANJ. 90-00

LA BRUYERE - Dir. Vitaly
Le Mariage de M. MISSISSIPPI
150e

BIENTOT
FOLIES CHÉRIES
aux FOLIES-BERGÈRE
LOCATION OUVERTE

STUDIO 28 10, rue Tholozé MON. 36-07
LA DOLCE VITA - v.o. -
Un film de Federico FELLINI

THEATRE EN ROND
LE FLEUVE ROUGE
de JULES ROY
LUNDI : DERNIERE

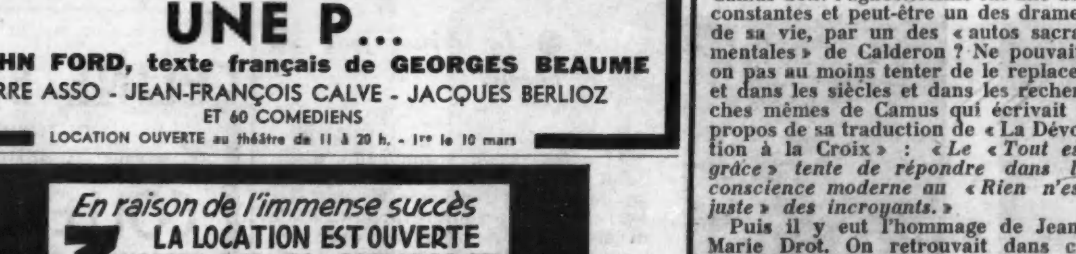
STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES
LES CHAISES - JACQUES ou LA SOUMISSION
de
IONESCO
Mises en scène de JACQUES MAUCLAIR et de ROBERT POSTEC
Décors et costumes de JACQUES NOEL
avec
TSILLA CHELTON - REINE COURTOIS - JACQUES MAUCLAIR
et
JEAN-LOUIS TRINTIGNANT

GEORGE-V 146, Champs-Elysées | CINEMONDE-OPERA 4, Chaussée-d'Antin | CAPRI 161, rue Montmartre | STUDIO ST-GERMAIN 53, rue de la Harpe

Un film de Claude BERNARD-AUBERT

THEATRE DE PARIS
Dans une mise en scène de LUCHINO VISCONTI
ROMY SCHNEIDER - VALENTINE TESSIER - ALAIN DELON
LUCIEN BAROUX - SILVIA MONFORT - DANIEL SORANO
DOMMAGE QU'ELLE SOIT UNE P...
de JOHN FORD, texte français de GEORGES BEAUME
PIERRE ASSO - JEAN-FRANÇOIS CALVE - JACQUES BERLIOZ
ET 60 COMEDIENS
LOCATION OUVERTE au théâtre de 11 à 20 h. - 1re le 10 mars

En raison de l'immense succès
3 LA LOCATION EST OUVERTE SEMAINES à L'AVANCE
LES AMBASSADES
d'après
ROGER PEYREFITTE
BOUFFES-PARISIENS



Paris en parle...

TÉLÉVISION

La chronique d'Armand Salacrou

● *D'un conte de Noël à Camus : à qui s'adresse la T.V. ?*

QUAND, après avoir regardé pendant toute une semaine la suite des émissions de notre T.V., on s'interroge sur ce qu'il fallait faire ou ne pas faire, c'est-à-dire quand on se met à la place des directeurs du programme, on comprend tout de suite qu'ils se trouvent devant des problèmes insolubles. D'abord, à qui s'adresse la T.V. ? Un directeur de théâtre connaît ou croit connaître sa « clientèle » et le Casino de Paris ne montera pas une pièce d'Arrabal. Donc, à qui s'adresse la T.V. ? Car le programme change de valeur avec les yeux qui le regardent. *« Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté... »*, disait Voltaire, et vous connaissez sa réponse. Au moment du Nouvel An, je regardais par hasard je ne sais plus quelle histoire de Père Noël. Elle se déroulait dans un grand magasin où une ribambelle de faux pères Noël venaient se mélanger au vrai que l'on perdait ainsi de vue, que l'on ne pouvait plus distinguer. Je jugeai le texte pauvre et les images minables. Je me levai pour aller tourner le bouton quand j'aperçus, accroupi dans le noir devant le petit écran, un de mes petits-fils, âgé de cinq ans. Il était passionné ! Par la plus belle histoire du monde ! Il m'en parlait encore le lendemain. Or, c'était pour les enfants que la T.V. diffusait ce conte de Noël, non pour moi qu'il agaçait. Ainsi, qu'ont pu penser de « La Dévotion à la Croix » des millions de spectateurs peu au courant de ce qui nous est familier ? Ne pouvait-on pas, avant le spectacle, mieux le leur situer afin de les dérouter moins ? La pièce fut fort bien montée, parfaitement interprétée, mais, les spécialistes à part, qui pouvait reconnaître la pensée d'Albert Camus dans ce mélodrame religieux de Calderon. Pour les non-initiés, n'était-il pas curieux de célébrer la mémoire de Camus dont l'agnosticisme fut une des constantes et peut-être un des drames de sa vie, par un des « autos sacramentales » de Calderon ? Ne pouvait-on pas au moins tenter de le replacer et dans les siècles et dans les recherches mêmes de Camus qui écrivait à propos de sa traduction de « La Dévotion à la Croix » : *« Le « Tout est grâce » tente de répondre dans la conscience moderne au « Rien n'est juste » des incroyants. »*

Puis il y eut l'hommage de Jean-Marie Drot. On retrouvait dans ce montage le goût, la connaissance du sujet traité et le respect de l'écrivain étudié que montre Jean-Marie Drot chaque fois qu'il compose une émission. Mais je pensais sans cesse à l'émotion qui nous aurait tous saisis si la T.V. avait tout simplement diffusé le gros plan de l'autre année quand Albert Camus vivant nous disait dans une grande salle vide son amour de la vie et son amour du théâtre. J.-M. Drot a d'ailleurs repris dans son montage la voix de Camus, de ce jour-là. Mais n'aurait-on pas alors reproché à la T.V. une solution paresseuse ? Enfin les images et les souvenirs recueillis par J.-M. Drot seront pour l'avenir des témoignages précieux et des documents utiles.

● *Van Eyck : les brouillons des chefs-d'œuvre.*

SALUONS au passage « Les Secrets des chefs-d'œuvre ». Cette semaine, excellente présentation de Van Eyck. Grâce aux rayons infrarouges et aux nouvelles techniques de photographie et de radiographie, on découvre la naissance et l'histoire des tableaux. C'est un jeu curieux — et plein d'enseignements — que de faire apparaître enfouie sous des couches de peinture et de vernis une main invisible qui nous montre les hésitations, les repentirs et le travail du peintre. Avec le chef-d'œuvre, nous avons les brouillons.

Au passage aussi, étonnons-nous de la médiocrité de l'exhibition de Charles Trenet, qui, réussie, eût été une distraction charmante. Je suis loin d'être le seul à tenir Charles Trenet pour un des poètes de ce temps. Il a renouvelé la chanson française. Et avec un tel poète qui grâce à des malentendus involontaires plaît à tout le monde, à la midinette et au snob (sans oublier ce que l'on appelle sans savoir à quoi il ressemble : le vrai public) avec un tel chanteur, donc, composer une émission aussi mauvaise, c'est vraiment un tour de force.

● *« La Prostitution » : ceux qui mentent pour ne pas tricher et ceux qui trichent pour ne pas mentir.*

IL n'est pas aisé de coucher à 20 h 30 les enfants qui aiment la T.V. Il est peut-être encore plus difficile de leur laisser voir un des visages du malheur et entendre une enquête sur la prostitution. Cette heure de diffusion est le seul reproche que je ferai à l'émission : « Faire face », d'Etienne Lalou et Igor Barrère. Ce fut une émission pleine d'honnêteté et par instants pathétique. Je ne suis pas près d'oublier le récit sans chiqué de cette prostituée qui nous contait sa chute dans l'horreur et comment « après avoir joué à la fille bien » elle était sur le point d'en sortir et de devenir infirmière. Les auditeurs poseront des questions dans quinze jours. Pour ma part, j'aimerais demander un éclaircissement au directeur de la Police judiciaire, qui d'abord a déclaré : *« Je ne peux rien contre la prostitution, car mes agents de la police des mœurs ne peuvent jamais rencontrer de prostituées. Dès qu'ils arrivent, elles s'éclipsent. Ainsi, par un curieux paradoxe, mes agents sont les seuls Parisiens du trottoir à ne pas connaître de prostituées. »* Mais, dix minutes plus tard, il précisait : *« Les souteneurs exploitent et utilisent les filles. Les hôteliers aussi, exploitent et utilisent les filles. Et nous aussi nous les utilisons, car c'est grâce à elles que nous découvrons les mauvais garçons après les mauvais coups. »* C'est donc que, certains jours, des agents particulièrement subtils de la police des mœurs parviennent au prix d'efforts qui ne sont pas quotidiens à rencontrer quelques prostituées ? Ainsi ils en connaissent tout de même quelques-unes ? Celles qu'on laisse travailler ?

Comment échapper à ce remords dont on essaie de se débarrasser en disant : *« La prostitution est éternelle »* ? Il y a ceux qui mentent pour ne pas tricher et ceux qui trichent pour ne pas mentir. Il y a aussi quelques saints égarés dans cet enfer, et qui parlent d'amour. Aussitôt après, Marcelle Auclair, elle, venait nous parler du bonheur (en pensant aux enfants, puis-je demander pourquoi ces émissions n'ont pas été interverties ?). Je connais des hommes qui ont eu, dans leur vie, tout pour être heureux — sauf le bonheur. Marcelle Auclair semble nous dire qu'elle n'a rien eu pour être heureuse, si ce n'est le bonheur. Nous sommes, nous devenons, dit-elle, ce que nous pensons. Donc, si nous pensons le bonheur... Elle était réconfortante. En dépit de son talent, elle ne m'a pas, hélas ! convaincu.

ARMAND SALACROU.

THÉATRE

« Oncle Vania »

● *Tchékov honnêtement et proprement servi.*

FAUT-IL redire qu' « Oncle Vania » (1) est un pathétique chef-d'œuvre ? que ces « scènes de la vie de campagne » en Russie vers la fin du siècle dernier sont autant de feuilles arrachées vives à la mémoire du cœur ? Le difficile au théâtre, en jouant Tchékov, c'est de tenir l'équilibre entre le réalisme quotidien des gestes et des paroles et cette vérité permanente de l'âme. Il faut jouer toutes les notes et prier pour que la mélodie monte au ciel. La Comédie-Française est souvent exaucée. La belle traduction de Mme Elsa Triolet passe aisément la rampe, le décor de M. René Allio ne nous laisse jamais oublier où nous sommes, et la mise en scène de M. Mauclair décante la pièce, isole puis éclaire le drame de chaque personnage au meilleur moment. Autour de M. Daniel Ivernel, dont c'étaient les débuts et qui a donné toutes les nuances de son rôle, tendre, violent, passionné, accablé, la Maison a composé une distribution très homogène, avec une composition forte, vivante, sans surcharges de M. Jean Marchat, et deux belles interprétations de Mmes Renée Faure et Yvonne Gaudeau qui ont joué dans le même registre, pour ainsi dire la main dans la main. Dans leur scène de réconciliation à la fin du second acte, la grâce de Tchékov était présente. Et quel théâtre pourrait ajouter à ce quatuor un comédien comme M. René Arrieu en Astrov et deux quasi-figurantes comme Mme Berthe Bovy et Mme Andrée de Chauveron ? Pour son entrée trop tardive au répertoire du Français (qui ne jouait que « L'Ours »), Tchékov est honnêtement et proprement servi.

(Lipnitzki.)

DANIEL IVERNEL ET YVONNE GAUDEAU DANS « ONCLE VANIA ».
Autant de feuilles arrachées vives à la mémoire du cœur.

« Gorgonio »

● *Un tableau clinique trop précis.*

LE démon de midi est-il un bon diable ? ou un pauvre diable ? ou le grand dieu Pan ? Après vingt-cinq ans de veuvage obstiné, sanctifié, ostentatoire, Gorgonio rencontre une jolie garce. Il l'aime à la folie, il se ruine pour elle, il mourra quand on voudra contrecarrer cette passion. Il y a de la grandeur, de la magnificence dans ce délire amoureux d'un homme de soixante ans et on veut nous suggérer qu'il faut beaucoup pardonner à Gorgonio parce qu'il a beaucoup aimé.

Malheureusement, le tableau clinique me semble trop précis : Gorgonio a une sorte d'attaque devant nous et il se relève en présentant des symptômes classiques de dégradation mentale, abaissement de l'intelligence et de la moralité, troubles de la conduite en société, obsessions érotiques séniles, etc. Et aussi, hélas ! incontinence verbale... Si bien que la pièce de M. Tullio Pinelli, le scénariste des films de Fellini, paraît à la fois excessive et fastidieuse. Peut-être faut-il se méfier de l'adaptation de M. Claude Santelli (il y a des jeux de mots qui sentent le plus lourd esprit français) et de la « dumesnilisation » de l'œuvre, je veux dire de cette tendance qu'a Jacques Dumesnil, depuis quelques années, à tirer tous les rôles du côté d'Alceste, de Clérambard et de don Quichotte. Auprès de lui, qui est en grande forme, dans un décor bête et banal de M. Malclès moins inspiré cette semaine par Pinelli que par Schéhadé, Mlle Deldick est jolie et MM. Bernard Noël et Roger Crouzet montrent beaucoup de talent (2).

(Pic.)

JACQUES DUMESNIL ET JENNY ORLÉANS DANS « GORGONIO ».
Et aussi, hélas ! incontinence verbale.

« Le Voyage »

● *Le crime paie en poésie.*

« SON *crime est exemplaire dans notre Code Napoléon,* disait Saint John Perse en parlant de Georges Schéhadé, *il déplace, de nuit, les bornes de la propriété privée...* » Ce dernier vient de récidiver avec son complice, M. Jean-Louis Barrault, qui avait déjà monté « La Soirée des Proverbes » et « L'Histoire de Vasco », et le crime paie en poésie : « Le Voyage » (3) est le meilleur spectacle de la saison au Théâtre de France.

Le jeune Christopher qui vend des boutons dans un grand magasin de boutons à Bristol, vers 1850, rêve de voyager sur la mer. Un soir, dans un bar, un marin aux airs traqués lui prête pour la nuit sa tenue d'uniforme. Hélas ! voici Christopher arrêté, conduit devant le tribunal farfelu d'un vieil amiral destitué et gâteux. Celui dont il porte les vêtements est accusé d'avoir tué traîtreusement un camarade, bien loin d'ici, pour les beaux yeux d'une fille. Qu'à cela ne tienne : Christopher prête sa vie à celui qui lui a prêté ses habits. Il revit la scène avec les moyens de son bord, c'est-à-dire en transposant

→

(1) Comédie-Française.
(2) Comédie des Champs-Elysées.
(3) Théâtre de France.

TNP
« Le Concert spirituel de Chaillot »
ORGUE
5 Concerts sur le thème :
J.-S BACH l'Européen
ses précurseurs, ses contemporains
5e et dernier concert de la saison
Lundi 6 mars à 20 h. 15
J.-J. GRUNENWALD
Organiste de Saint-Pierre-de-Montrouge à Paris
« J.-S. Bach et les Allemagnes »
Prix des places : 1,5, 3, 4, 5 NF

MARIGNAN FRANÇAIS
JEAN SEBERG
MICHELINE PRESLE
JEAN-PIERRE CASSEL
FRANÇOIS PERIER
dans
une réalisation de
PHILIPPE DE BROCA

L'Amant de cinq jours
D'après le roman de FRANÇOISE PARTURIER
Adaptation : DANIEL BOULANGER et PHILIPPE DE BROCA
Dialogues : DANIEL BOULANGER
Musique : GEORGES DELERUE

DERNIERE SEMAINE (4e MOIS)
CINEMA D'ESSAI, 17, r. CAUMARTIN-9e
LUIS BUNUEL
UN CHIEN ANDALOU
LOS OLVIDADOS

CELINE BERTIN
BOUTIQUE
20, avenue Victor-Hugo (Etoile)
COLLECTION
PRINTEMPS-ÉTÉ 1961
MANTEAUX - ROBES - TAILLEURS
ENSEMBLES, etc.
Dépositaire LEMPEREUR
ELE. 84-21

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

ATOSSA
LA ROTISSERIE DU MECHOUI
CUIT AU CHARBON DE BOIS
CADRE UNIQUE EN EUROPE
9 bis BOULEVARD MONTPARNASSE
Réserv. ODE 21-71 Parking assuré

60, AV. LA MOTTE-PICQUET
Tél. FONTENOY 5000
6e mois
KINOPANORAMA
SUR 3 ECRANS GEANTS
UN FRANÇAIS A MOSCOU
Le Cirque de Moscou
Les Trésors inconnus du Kremlin
Les Ballets fabuleux d'Erivan
SAMEDI, DIMANCHE 2 MATINÉES 14 h. 30 16 h. 50
SEMAINE MATINÉE 15 h. 30
TOUS LES JOURS 2 SOIRÉES 19 h. 15 21 h. 35

STUDIO DE L'ÉTOILE
14, RUE TROYON
V.O.S.T.F.
SAISISSANT AUTHENTIQUE !
FEUX DANS LA PLAINE
un film de KON ICHIKAWA
Le film passe vers 14 h. 16 h. 20 h. 22 h.

là-bas le marchand de boutons et sa jolie demoiselle et son propre cœur généreux. Il est acquitté, mais il versera toutes ses économies, amassées pour le voyage, afin que l'on élève un tombeau à sa victime. C'est le Christopher du voyage qu'on y enterre, et le Christopher de Bristol épousera la jolie fille de son patron et mènera une vie bien boutonnée. Une nuit, une nuit seulement, il a déplacé les bornes de la propriété privée...

C'est un joli conte, et qui nous laisse songeur parce qu'il nous renvoie nous aussi, d'écho en écho, de notre vie vécue à notre vie rêvée. Les cartes, les estampes, les images des vieux livres de voyage, Georges Schehadé les feuillette, un peu en désordre, il ajoute une légende exquise ici, un bariolage là, un détail, perroquet qui apprend aux hommes à parler ou marchand de boutons qui parle comme un perroquet solennel. C'est un nid préparé par un poète pour un alcyon ou pour quelque oiseau de tendresse et de mélancolie.

M. Jean-Louis Barrault et M. Jean-Denis Malclès ont su faire appareiller le lourd vaisseau odéonien pour cette croisière légère. Touchés par la grâce, ni M. Pierre Blanchar ni M. Parédès ne chargent. M. Brunot est un bon prêtre, Mlle Judith Magre une fille dont la seule apparition éveille des passions terribles, tandis que Mlle Evelyne Dandry attend sagement dans un coin de l'image le retour de son bien-aimé. C'est M. Jean-François Poron, charmant, et qui a bien compris que Christopher marche dans la vie comme un somnambule et dans le rêve comme si c'était une vraie vie.

ROBERT KANTERS.

BALLETS

Mort d'un mécène

● *Qui va les aimer, maintenant, les anges-forçats ?*

Un collier de perles fines entre les doigts, une rose rouge sur le cœur, des violettes éparpillées sur son smoking, le marquis de Cuevas a été enterré dans un cercueil qui vaut, m'a-t-on dit, je ne sais combien de nouveaux francs. Beaucoup sans doute. Il méritait ce luxe suprême. Paris, avec lui, perd un de ses derniers personnages. Quand Georges de Cuevas promettait un spectacle, le spectacle existait. Nul d'entre ceux qui assistèrent à la générale de « La Belle au bois dormant » en novembre aux Champs-Elysées ne peut le nier. Les invités avaient fait assaut d'élégance et de fantaisie. Un baron ou un banquier s'était rendu au théâtre en chaise à porteurs. Sur la scène, les danseurs croulaient sous les plus beaux plumages et sous des casques de diamants. Enfin, dans la loge fleurie où on l'avait transporté, le marquis, déjà rongé par le mal, était apparu, dans son inévitable cape à l'Almaviva, le visage peint aux couleurs de la bonne santé, grandiose, fou de joie. Ses fameux « bravos » avaient, comme à l'habitude, éclaté après chaque solo un peu emballé. Sur le grand final tourbillonnant, il avait rugi et, à l'entracte, il avait reçu ses amis et leurs compliments.

(...olmes.)

LE MARQUIS DE CUEVAS.
Une gifle et une égratignure.

Vendeur de cravates

Certains se plaisent à dire de lui qu'il était un aventurier. Rien n'est plus faux. C'était un homme que la chance visita, d'elle-même, à son heure. Né au Chili, il commença par végéter un bon demi-siècle, d'abord en Espagne, puis à Paris. On m'a assuré qu'un temps il avait été vendeur de cravates. En tout cas il s'occupa de couture, rue Frayssinet, dans un petit studio pas trop chic.

Et puis en 1935, avec vingt-cinq ans de retard sur un Armstrong Jones par exemple, il épousa la Fortune. Margaret Strong était aussi Rockefeller. Elle aimait le faste ; l'extravagance ne lui faisait pas peur. C'est elle qui eut l'idée d'une école de danse pour petits Français réfugiés en Amérique pendant l'occupation. Cette idée fut comme la foudre sur la tête de l'exvendeur de cravates. Quand l'école devint grand ballet, il découvrit sa vocation, la vraie, la seule : mécène.

Désormais, rien ne compta plus pour lui que ses danseurs recrutés des deux côtés de l'océan : André Eglevsky, colosse ailé, Rosella Hightower, reine des fouettés, Marjorie Tallchief, petite-fille de Peaux-Rouges et princesse de l'arabesque, Skibine, son mari, Russe et danseur noble s'il en fut. Autour de ces aristocrates de la danse se rallièrent bientôt d'autres oiseaux de feu, Serge Golovine étant le plus frappant, le plus doué.

On dansa. On dansa beaucoup. Partout dans le monde. Et pour commencer, à l'Alhambra de Paris où les amateurs de tours de force apprirent que l'entrechat, les manèges piqués et les diagonales à toute vapeur valaient bien les exploits des antipodistes et des cascadeurs, quatre pas plus loin, au Cirque d'Hiver.

La meute des pékinois

Oh oui ! on dansa ! Quoi par exemple ? De tout. Quelques œuvres insolites comme le « Tristan fou » de Janine Charrat, le « Sebastian » de Menotti, la « Salomé » de Richard Strauss. Il y eut des ballets fastueux comme « Piège de Lumière » (Ph. Hériat), des ballets folkloriques comme « Le Prisonnier du Caucase », quelques pochades espagnoles. Des classiques aussi. Et des pas de deux, des débauches de pas de deux sur quoi le marquis, à moitié soulevé de son siège, faisait déferler ses bravos incomparables et ses « Mais quelle merveille ! » reconnaissants.

De temps en temps il lui prenait une folle colère. Un jour, sur le plateau, il gifla John Taras, son maître de ballet. Il provoqua Serge Lifar en duel. Mais dès qu'il l'eut égratigné, il tomba dans ses bras. C'était un cœur d'or. Ceux qui furent reçus chez lui, dans l'hôtel du quai Voltaire, qu'il avait acheté à Cécile Sorel, ceux qui, tout tremblants, suivant Orphée, valet de chambre, défiant au passage la meute des pékinois blancs, glissant à travers les lambris et les objets rares, parvenaient enfin au marquis qui les recevait en pyjama de soie noire ou en robe de brocart, savaient qu'ils ne repartiraient pas bredouilles.

Si Cuevas adorait ses danseurs, il aimait aussi les autres, les doués, les beaux, les rien du tout. Si, pour les premiers, il volatilisait avec joie chaque année près de deux cents millions, pour les seconds, qu'ils fussent novices, gênés, ou seulement sympathiques, il n'hésitait pas à verser quelques millions supplémentaires.

Pleurons-le. Pleurons le père prodigue de ces enfants terribles : les danseurs. Lui, du moins, savait de quel prix, de quelles écrasantes fatigues, ils payent leur grâce, leurs envols. Qui va les aimer maintenant, les anges-forçats ?

CHRISTINE DE RIVOYRE.

GALERIE CHARPENTIER
HENRI ROUSSEAU
DIT " LE DOUANIER "
EXPOSITION DE SON CINQUANTENAIRE
76, FG SAINT-HONORÉ, PARIS

GALERIE ROVIER - 12, rue Guénégaud
PARIS (VIe) MED. 25-73
JEGOUDEZ
MARS 1961

GALERIE DE FRANCE 3, Faubourg-Saint-Honoré, Paris (8e) - ANJ. 69-37
SINGIER
AQUARELLES

... cette semaine

JAZZ

Ella Fitzgerald

● Grâce à elle, chaque année, une nouvelle leçon de jazz.

ELLA FITZGERALD et Oscar Peterson ont ouvert mardi soir la saison de printemps des concerts de jazz parisiens, qui s'annonce d'une richesse exceptionnelle : le grand orchestre de Quincy Jones leur succédera le 14 mars et, quelques jours plus tard, on entendra à l'Olympia les « Géants » de l'orchestre de Duke Ellington. Ce seront ensuite Lionel Hampton et son orchestre, les frères Adderley, Mahalia Jackson, Thelonious Monk, Buck Clayton et bien d'autres.

La venue à Paris d'Ella Fitzgerald est maintenant un événement familier. Presque chaque année, elle se produit sur une scène parisienne avant d'aller secouer l'enthousiasme des foules un peu partout en Europe, de Londres à Tel-Aviv. Son interprétation pleine d'humour du célèbre « Mack the knife » lui valut, l'année dernière, des triomphes répétés. Sans renouveler sa manière de fond en comble, Ella « change de décor » chaque fois. Quand elle chante *scat* (c'est-à-dire sans paroles) quelques-uns des succès de son répertoire, ceux, par exemple, où elle imite Louis Armstrong ou contrefait des instruments de musique, elle est d'une drôlerie irrésistible. De la ballade sentimentale de Gershwin à la satire du saxophoniste de chez Hampton, Ella se montre parfaitement à son aise. Combien de chanteuses à succès peuvent prétendre au même résultat ?

Pourtant, la réussite et l'assurance que lui procure une carrière déjà chargée ne l'ont pas débarrassée de tous ses complexes. Sans doute se souvient-elle de ses sinistres années de jeunesse. En 1932, à quatorze ans, elle se retrouve orpheline à New York et cherche dans la musique un palliatif à sa solitude. Petite chanteuse amateur, elle remporte en 1934 à l'Apollo de Harlem un concours style radio-crochet. A la fin du spectacle, un petit être difforme à la voix pointue vient lui proposer un engagement dans son orchestre. Cet homme, c'est le batteur Chick Webb. Accablé par les malheurs physiques — il était bossu, nain et tuberculeux — Chick Webb avait tout de suite deviné le talent naissant de cette inconnue. Ella Fitzgerald devint donc la chanteuse vedette de l'orchestre de Chick Weeb, l'un des plus réputés de l'époque.

Les rapports qui s'étaient établis entre Ella et Chick Weeb ont toujours prêté à discussion : Ella, selon certains, était seulement la fille adoptive de Chick ; d'autres prétendent que le batteur bossu avait eu pour Ella le coup de foudre. Ni l'une ni l'autre de ces versions n'est peut-être vraie. Mais, cette association fut sans doute à l'origine du complexe de frustration qui longtemps hanta Ella. Ombrageuse, méfiante, volontiers revendicative, elle avait un côté « écorchée vive » qu'elle partageait d'ailleurs avec une autre grande chanteuse noire, Billie Holiday.

Sans Chick Webb

En 1939, Chick Webb meurt après de longues souffrances. Du jour au lendemain, Ella doit s'occuper de l'orchestre, le diriger, subvenir aux besoins des dix-huit musiciens livrés à eux-mêmes. Pendant un an, cette jeune fille de vingt-trois ans sera aux prises avec de lourdes responsabilités. Le « struggle for life » devient une réalité quotidienne. Ella veut oublier les images désolantes qui ont accompagné son propre passé, la misère où, sans Chick Webb, elle resterait enfermée. Défendre ses frères de couleur devient donc pour elle le premier des devoirs.

Aujourd'hui, à quarante-trois ans, Ella Fitzgerald connaît la célébrité et la richesse. Mais entre l'artiste au faîte de la réussite, qui habite un château en Californie, et la jeune et pauvre débutante de l'orchestre de Chick Webb, les différences, sur le plan du talent, ne sont pas énormes : tout au plus, la première possède une plus grande maturité, une plus grande perfection. Ella Fitzgerald aurait pu se contenter de se fier à ses seuls dons naturels de chanteuse, mais chaque jour, depuis des années, elle rapprend le jazz, avec obstination et amour. Et nous, chaque année, grâce à elle, nous rapprenons aussi notre leçon de jazz.

DANIEL FILIPACCHI.

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68

Hauteur minimum 12 mm.
(42 lettres, signes ou espaces par ligne)

PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOI

Société IMPORT EXPORT recherche pour ses bureaux d'achats
2 BACHELIERS 22-25 ans
40 heures 5 jours, cantine. Ecrire sous référence 3080 à M. ROUSSEAUX, 5, rue du Fief-des-Arcs, CACHAN (Seine)

Importante Société de presse recherche
J. H. 25 à 32 ans
dynamisme except., études sup., connaiss. publ., sachant rédiger pour assurer création et direction service de prospection abonnement. Envoyer C.V. et prétentions à L'Express, n° 7643, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

GRAND MAGASIN recherche
JEUNES GENS
30 ans maximum, dégagés obligations militaires, niv. baccalauréat, format. ou exp. commerciale. Envoyer lettre manusc. et C. V. sous n° 694 à la Publ. DUFAYEL, 6, r. Clignancourt-18e qui transm.

Le directeur d'une petite AGENCE DE PUBLICITE (spécialisée dans l'édition publicit.) installée banlieue Est (10' par la gare de l'Est) recherche
une SECRETAIRE de Direct.
35 a. max. Cult. supérieure pouvant assumer progressivement des responsabilités de SECRETAIRE GENERALE. Traitement de début envisagé : 1.000 NF. Horaires irréguliers. Lettre manuscrite avec C. V. à PSYCHOTEC, service F.E. 13, rue Beudant, Paris (17e). Discrétion assurée.

Agence de publicité recherche pour commande de compo presse **TYPO** ayant déjà si possible expérience calibrage de copie. Ne pas téléphoner, env. candidature, photo et prétentions à M. G. JONARD, 29, rue Barbès, ISSY-LES-MOULINEAUX qui transmettra.

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101 RUE DES MOINES - PARIS 17

DEMANDES D'EMPLOI

SPECIALISTE AGRICULTURE TROPICALE
Dipl. univ. 37 ans, forte personn. pouv. prouver réalisations techniques et financ., connaiss. à fond agric. tropicale moderne, probl. relat. sociales organ. adm. analyse gestion, direction personnel O. M. act. direct. Sté Connue, libre oct. 61 ch. situat. O. M. ou ETRANGER dem. INITIATIVE, AUTORITE ET RESPONSABILITES. Ecrire n° 7595 L'Express, 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

SECRETAIRE collaboratrice de L'Express recherche travail à la maison. Ecrire n° 7644 L'Express, 29, rue de Marignan, PARIS. (8e)

LOCATIONS (Demandes)

SECRETAIRE A L'EXPRESS CHERCHE **CHAMBRE** INDEPENDANTE avec possibilité cuisine, Paris. Ecr. n° 7497 L'Express, 29, rue de Marignan (8e)

Collaborateur de L'Express recherche
MAISON avec JARDIN
Paris ou périphérie pouvant loger deux ménages. Accepterait reprise et gros loyer - ELY. 16-39.

APPARTEMENTS (Ventes)

VAVIN ATELIER ARTISTE
+ loggia, cuisine, bains, tout confort, SOLEIL, 25.000 + crédit - OPE. 53-66

SAINT-FRANÇOIS XAVIER
Je vends 3 p., cuis., bains, asc.-desc., ch. centr. Jeudi 14 à 19 h. 19, r. Monsieur, 4e g. ANJ. 98-27

ILE SAINT-LOUIS
rue Budé, immeuble ancien. Gr. studios r.-de-ch. 1er ét. Conf. Entrée, cuis., s. de bains. PIG. 60-49

RIVE GAUCHE
Beau studio + cuisine + bains. Etat neuf. ELY. 93-47

OCCASION 13e
Bel appartement 4 pièces ensoleillé sur verdure. UCI, 59, rue de Grenelle - LIT. 00-99

PROPRIETES (Ventes)

Vends BELLE MAISON
GRAND TERRAIN - ARBRES FRUITIERS
LE CHESNAY S'adresser Agence du Centre, 17, r. Hoche, à VERSAILLES - Téléphone : 950-21-67

LOCAUX COMMERCIAUX (Offres)

Avenue ORLEANS
Exceptionnel. Petit magasin chaussures ou maroquinerie, bonneterie. Intermédiaires et curieux s'abstenir. L'après-midi - DAN. 53-98

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles WAG. 04-89

DIVERS

PARTICULIER vend CONTENU BIBLIOTHEQUE LIVRES tous genres et PARTITIONS MUSICALES à prix intéressant. Liste contre t.-p. à M. LEPAGE B. P. 40, SAINT-MAUR-DES-FOSSES (Seine)

Famille yougoslave désirerait env. dans famille franç. une jeune fille de 15 ans pour juill. et août. Mer, camp. ou mont. Inviterait en échange garç. ou fille âge simil. pour deux mois en Yougoslavie. Si pas possib. échange, quelles cond. dans fam. ayant enf. même âge. Ecr. L'Express, n° 7573, 29, rue de Marignan, PARIS (8e) qui transmettra.

NOUVEAU !
5 services "Jet" par semaine vers la
CALIFORNIE

Air France augmente le nombre de ses services en Boeing entre l'Europe et la Californie : 3 liaisons hebdomadaires au lieu de 2. Ainsi, grâce à l'accord existant entre Air France et Lufthansa, 5 services Jet vous sont offerts chaque semaine vers la Californie. Sur chaque vol, deux classes au choix : Première Classe et Classe Economique.

AIR FRANCE
3 Services Paris-Los Angeles. Départ de Paris : Lundi, Jeudi, Vendredi.

LUFTHANSA
2 Services Paris-San Francisco. Départ de Paris : Mardi, Samedi.

AIR FRANCE
BOEING "INTERCONTINENTAL" ET CARAVELLE, LES DEUX MEILLEURS JETS SUR LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE

CECI NE SE TROUVE DANS AUCUN LIVRE :
Pour les ménages sans joie:
Méthode d'Harmonie Conjugale
par Paul Chanson, psycho-sexologue
● Harmonie physique
● Régulation des naissances
● Initiation des enfants
Une solution à chacun de vos problèmes personnels est proposée dans une documentation très complète. Envoi gratuit de cette documention sous pli rigoureusement discret, sur simple demande à M. Paul Chanson (Service 287), 25, rue d'Astorg, Paris-8e. (Joindre 4 timbres à 0,25 NF pour frais d'envoi.)

l'Avant-Scène du THEATRE
TOUTE L'ACTUALITÉ
L'ÉTOUFFE-CHRÉTIEN de Félicien MARCEAU
LA BELETTE de Charles VILDRAC
PHOTOS - TEXTES INTEGRAUX ● KIOSQUES ET 27, RUE ST-ANDRE-DES-ARTS, PARIS-6e ● C.C.P. 7353-00 ● NF : 2,50

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

24 FEVRIER

POUR qu'à Gauche tout le monde fût content, disais-je, il faudrait à la fois que la guerre finisse et que la politique de de Gaulle échoue. Comment arranger cela ? Quelques-uns de nos docteurs ont trouvé le joint : si la négociation en cours rate, ce sera, bien sûr, la faute de de Gaulle qui, à les en croire, a toujours tout raté ; et si elle réussit, l'honneur en reviendra au Président Bourguiba, et de Gaulle aura tout de même perdu. Voilà une Gauche bien soulagée !

Pour moi, je n'ai aucune peine à ne point considérer les choses en partisan. C'est qu'aujourd'hui il n'y a aucune proportion entre ce que peut un homme, fût-il de Gaulle, et ces problèmes enchevêtrés, aux dimensions de la planète. Nos vues sur l'Histoire immédiate ne valent que pour les époques stables, ou enfin qui paraissent l'être, car aucune ne l'est réellement ; mais lorsque le film s'accélère et même, comme en ce moment, s'emballe, lorsque le petit problème français se trouve pris dans un énorme brassage de peuples promus tous à la fois au rang de nations, il nous est loisible d'épiloguer sur les jours qui viennent et de les colorer selon nos songes particuliers : tous nos propos n'en relèvent pas moins de l'imprévisible.

C'est un temps où il faut se tourner vers l'unique réalité qu'est l'homme : être humain le plus possible, sauvegarder en nous cette part de notre être qui, à elle toute seule, l'emporte sur le cosmos, car elle pense le cosmos et le cosmos ne la pense pas ; elle est capable de charité et le cosmos n'aime pas. Elle est faite pour s'attacher, elle est un cœur qui souffre... Là-dessus, Pascal a déjà tout dit et je ne vois pas ce que son infini avait de plus limité que le nôtre.

J'écris ceci au retour de la Comédie-Française qui donnait « Oncle Vania » de Tchekhov. Les comédiens-français l'ont joué aussi bien que le pouvaient faire des comédiens-français. Seule Renée Faure, à force de vraie souffrance, est entrée tout à fait dans le secret de cette Russie des dernières années, avant la Révolution, où des créatures enlisées au fond de campagnes perdues se faisaient souffrir et pleuraient sur leurs vies gâchées ; la terre promise était toute proche et elles savaient qu'elles n'y entreraient pas — cette terre promise qui peut-être eût fait horreur à Tchekhov s'il y était entré.

Si je n'avais pas revu cet « Oncle Vania », j'aurais loué de meilleur cœur « Le Voyage » de Georges Schehadé, applaudi la veille chez Jean-Louis Barrault, et que j'ai goûté, certes, mais avec un peu d'application ; pièce poétique, qui l'est trop visiblement à mon gré : la poésie y est servie à part dans des raviers ravissants, en forme de bateaux. Pour moi (je ne prétends imposer cette préférence à personne) la poésie au théâtre doit être enfouie, mêlée à la pâte humaine, comme chez Tchekhov, partout présente et nulle part détachée. Je ne rougis pas de mon art poétique battu en brèche par tout ce qui triomphe aujourd'hui. La poésie que j'aime est le contraire du rêve, surtout au théâtre, elle se cache au secret du réel le plus réel, de l'humain le plus humain.

Au cœur même de l'humain, je trouve infiniment plus que le rêve : la présence divine en nous. Les personnages de Tchekhov, s'ils s'en détournent, n'en débordent pas moins que ceux de Dostoïevsky.

25 FEVRIER

CE soir, j'étais attendu par le vicaire d'une paroisse du dix-neuvième arrondissement. Trois quarts d'heure pour traverser Paris ! Me voici au milieu d'une jeunesse des Buttes Chaumont, des garçons et des filles que je situe mal ; peu d'étudiants, il me semble ; tout ce petit monde est déjà au travail et gagne sa vie. Dès les premières paroles, le courant s'établit entre le vieil académicien du XVI^e arrondissement et ces adolescents du XIX^e. Personne n'a l'air emprunté, aucune question n'est sotte. Pour les réponses..., je n'en suis pas juge. La séance finit dans le bar que quelques-uns de ces garçons ont décoré eux-mêmes. Il y a là un prêtre de la Mission de France, prêtre-ouvrier en chômage forcé, que je sens triste et avec qui j'aurais parlé volontiers, si nous avions été seuls. J'aurais aimé méditer avec lui ce mystère douloureux de l'Eglise : la lettre y semble lutter sans fin contre l'esprit et boucher les issues à mesure que l'esprit les ouvre et y afflue. Pourtant, le fleuve de grâce continue de couler à travers la lettre, malgré la lettre et, dans une certaine mesure, grâce à la lettre...

26 FEVRIER

PENDANT l'occupation, chez mes amis Blanzat où j'avais trouvé refuge, Jean Guehenno venait souvent : ces sombres jours m'ont laissé un souvenir de bonheur. Les choses de sa vie que Guehenno nous racontait et qui réveillaient en moi cette mauvaise conscience d'enfant bourgeois, d'enfant trop gâté que j'ai toujours eue, je les retrouve dans ce cahier vert, paru ces jours-ci, « Changer la vie », le plus beau livre de Guehenno, il me semble : l'histoire d'un enfant du peuple, d'un petit pauvre qui s'élève seul de l'usine à la plus haute culture, à force d'intelligence et par un miracle ininterrompu de volonté.

Le plus étrange est que Jean Guehenno ne s'admire pas, décrit sans complaisance et même avec hargne l'admirable enfant dont il raconte l'histoire. Et moi, à qui tout fut donné au départ, je n'aurai cessé d'enjoliver, au contraire, dans tout ce que j'ai écrit, le petit être gavé et paresseux que je fus, élevé parmi des enfants qui accédaient par droit de naissance à une culture dont ils ne sentaient pas tous le besoin et que souvent même ils détestaient. Combien fûmes-nous à rouvrir notre Montaigne ou notre Pascal une fois le bachot passé ?

Jean Paulhan, Jean Guehenno avec qui je passais de si belles soirées chez les Blanzat, comme ce serait agréable de vous retrouver le jeudi, quai Conti ! Si ces parfaits écrivains, si ces maîtres pouvaient se glisser un jour jusqu'à nous, entre un Cardinal et un Duc...

27 FEVRIER

MOHAMMED V. Il n'avait oublié aucun de ses amis des mauvais jours. J'en ai eu plus d'une fois la preuve. Sa mort est un malheur pour tout le Maghreb et pour la France, en dépit des récentes options du souverain. Mais pour le Maroc ! La situation politique y est pré-révolutionnaire. Le nouveau roi avait pris parti dans la lutte politique. Engagé comme il l'a été, comment deviendra-t-il l'arbitre suprême ? Que Dieu l'assiste. Puisse-t-il se souvenir que c'est tout de même en France que le Maroc compte le plus d'amitiés, qu'il est le mieux connu, le mieux compris, que rien ne prévaudra contre la communauté de culture, que par elle, Marocains et Français sont frères.

F. M.

L'EXPRESS

DIRECTION

Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach

Dir. de « Mme Express » : Christiane Collange

91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 08-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau

Dir. de la Publicité : Marie-Claire de Fleurieu

29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 00-29 (angle Champs-Elysées)

Les jours fériés : ELY. 03-82